

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DON PERNETY.

Et la Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.



Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME I.



A BERLIN,

M. DCC. LXX.



DISCOURS PRELIMINAIRE.

Comme les Américains forment le chapître le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelque-fois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus réculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui là; & c'eſt ſans doute, un ſpectacle grand & terrible de voir une

moitié de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eut jamais soupçonné qu'une même Planète avoit deux Hémispheres si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siécles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans: les Américains n'avoient que de la foiblesse: ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant.

Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait essuié.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déja accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune; les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource : il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent

pas, & n'offriront peut-être plus une époque ſemblable. Si de tels déſaſtres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre ſeroit un ſéjour dangereux, où notre Eſpèce ſuccombant ſous ſes maux, ou fatiguée de combattre contre ſa deſtinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planète à des êtres plus heureux ou moins perſécutés.

Cependant des Politiques à projets ne ceſſent par leurs ſéditieux écrits, d'encourager les Princes à envahir les Terres Auſtrales. Il eſt triſte que quelques Philoſophes aïent poſſédé le don de l'inconſéquence juſqu'au point de former eux mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe: ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui au ſortir de nos ports, ira porter des chaines aux paiſibles habitants

d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchainer. Les peuples lointains n'ont déjà que trop à se plaindre de l'Europe: elle a à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les Terres Australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précédent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas les Papous, pour connoître au Thermomètre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste

plus de gloire à aquérir, que par la moderation qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des Hommes; mais les Moralistes qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végeter ces Sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres, & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi autant qu'il a été possi-

ble dans la partie hiſtorique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pû le voir avant qu'il n'eût été entiérement bouleverſé par la cruauté, l'avarice, l'inſatiabilité des Européans. Il n'eſt preſque rien reſté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le ſouvenir de ſes épouvantables malheurs.

Oviedo ſe plaignoit déjà de ſon temps, qu'on avoit été ſi preſſé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturaliſtes avoient eu le loiſir de les étudier : auſſi en nous livrant à ce travail, avions-nous déſeſperé d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions & des obſervations vicieuſes des Voyageurs, à qui les extravagances ont

moins couté qu'au reſte des hommes, & elles ont été ſans comparaiſon, plus pernicieuſes. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une eſpèce d'autorité en paſſant la Ligne Equinoctiale, ou les Tropiques. De quelque ſévérité qu'on uſe à l'égard de tant de témoins, il faut encore du bonheur, pour reconnoître & ſaiſir la vérité, tant de fois traveſtie par leur imbécilité, ou violée par leur malice.

C'eſt ſur-tout en liſant les Lettres Edifiantes des Miſſionaires, qu'on ſe croit tranſporté au centre des abſurdités & des prodiges. Il eſt étonnant qu'on ait tant de fauſſetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils diſent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apoſtoliques étourdis par le vertige de leur enthouſiaſme, ont ſi mal vû les choſes, ils au-

roient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire: on n'a pas exigé d'eux des Rélations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand après des Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toute part: on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre; parce que nos sistèmes les plus raisonnables, ne peuvent jamais s'enchainer assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embrasse l'immensité des phénomènes: il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance d'accoutu-

mer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraine à décider.

L'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en partie cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr,

par des chemins si hérissés : ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élevation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel, a été plus négligée qu'on ne le pense. Cet Essai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux,

on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de renbre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le stile pompeux & maniéré : en semant tant de fleurs sur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'est apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédomager de n'être ni instruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclaration si inutile, quand on a raison, est plus que ridicule, quand on se trompe.

Celui qui a épuisé son objet & recueilli des observations neuves, vraies & intéressantes, peut sans danger, mépriser ce stile enflé, excessif & accommodé aux oreilles des Lecteurs

de nos jours, trop corrompu par les futiles & les innombrables productions des beaux Esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains, pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siécle.

La reconnoissance de l'Homme Physique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce seroit une bisarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les misteres & tous les écarts de la nature animale; mais

dans l'expofition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philofophiques, & dès lors tous les mots font, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jufqu'à préfent que des notions fauffes fur les peuples les plus feptentrionaux de l'Amérique, nous nous fommes vus à portée de répandre quelque jour fur leur hiftoire, fur leurs mœurs, fur leur féjour dans le voifinage du Pole, en nous fervant de Manufcrits que des perfonnes refpectables nous ont communiqués, & en confultant les dernieres Rélations que les Danois ont publiées touchant le Grœnland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe favante. Il étoit impoffible d'avoir des avis plus récents, plus authentiques & de puifer dans de meilleures fources.

En

En décrivant ces hommes blèmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Nègres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problème qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothéses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuier leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe,

ou qu'on eſt environné de l'erreur. Auſſi a-t-on hérité cette méthode des ſiécles ignorants où l'on abondoit en arguments & où l'on manquoit de démonſtrations : on avoit enſeveli les ſciences ſous tant de délires ſcientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de ſi-tôt d'une nuit qui paroiſſoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraiſemblable, de faux & de ridicule ſur les Patagons, depuis l'an 1520 juſqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que miſérable, qui erre dans les ſables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Pluſieurs voyageurs les ont vus, diſent-ils, & ils demandent ce qu'on

a à leur répliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des sauvages de stature colossale au Sud de l'Amérique, il s'est écoulé deux-cents quarante-sept ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir

achevé sa croissance: ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas disputer davantage: ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas faits. Turner est le seul qui se soit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon: depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débri avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que Mr Hans Sloane a publié sa Gigantologie, aucun charlatan n'a osé reparoître avec des dépouilles supposées de Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suetone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressants.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison & pour démontrer que malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage: si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place, je les aurois retranchées

ſans héſiter, & me ſerois applaudi de ce ſacrifice; mais comme dans une ſi grande diverſité de matieres importantes, on a dû quelque-fois ſe commenter ſoi-même, il eſt arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le Texte; & ſi on les en détachoit, elles formeroient ſeules un recueil qui ne ſeroit rien moins que vuide de choſes.



TABLE GÉNÉRALE DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.



RECHER-

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR *LES AMERICAINS.*

PREMIERE PARTIE.



PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau Monde &c.

JE placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde: je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à

mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai crû entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matiéres qu'on discutera, quoiqu'également intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attraiantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terreins incultes & dépeuplés, & des paysages riants & pitoresques. Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixième que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce Climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un desert stérile & immense. Les premiers Aventuriers qui y firent des Etablissements eurent tous à essuier les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur si acharné à sa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entr'eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande Bretagne, qui voulut de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abimes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions: elles se dissiperoient, si les Métropoles Européanes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espèce de fermentation: il s'y en élevoit des brouillars épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire: on y recueille encore de nos jours, sur les Mangliers & d'autres végétaux, un sel qui rénait sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se cristalise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter

plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs flêches, qui en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'espèces de *Jucas* & de *Manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme elles sortent du sein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui est de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plûpart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes ;

(*) Le véritable contrepoison du suc de Manihot, est le sel d'Absynthe délaié dans de l'eau de Menthe. On se sert aussi, dans quelques Isles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre succès.

ce qui provenoit du Nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, emploier les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'ils tiroient des ſucs abondants de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſéve nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plûpart d'une taille giganteſque dans leur eſpèce, & multipliés au de-là de l'imagination. En jettant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam, par Mademoiſelle Merian, (*) on eſt frappé de la groſſeur prodigieuſe des Papillons qui égalent le volume de nos Oiſeaux.

Les plus anciens Etabliſſements des Européans en Amérique ne ſont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou vénimeuſes, dont l'humidité de l'Atmoſphère facilite la population.

(*) Edition in folio d'Ooſterwyck 1719. Amſterdam. Voyez auſſi les quatre Volumes *du Tréſor de Seba*.

Panama eſt affligé par des Serpents, Carthagène par des nuées d'énormes Chauve-ſouris, Portobelo par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Iſles, par des Ravets & des Scarabées rongeurs, Quito par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs ſujets de la Vermine qui les dévoroit, qu'en leur impoſant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'aporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des ſacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilaſſo dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de Moineaux, qu'on exige des payſans au Palatinat.

Mr. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'il y croît des Grenouilles qui pèſent juſqu'à trente ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux: il n'exiſte pas de monſtres ſemblables dans le reſte du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y ſurnommoit cet Inſecte le Roi du Breſil: *il Rey di Breſil.* (*) Du temps que par un contraſte ſingulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entierement abatardis,

(*) Du temps que les Hollandois étoient en poſſeſſion du Breſil, on préſenta à la Compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévaſtent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moien ſeroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de Mr. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone torride. (*) Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas: aussi a-t-on remarqué que la plûpart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horisontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des Polypodes, des

(*) Voyez *Pison, Introduction à l'Histoire Naturelle du Bresil.*

Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuſcutes, des Mouſſes & des Lichens, provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végetation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Il s'y engendroit par tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes ſouffroient ſans rélâche. Toutes les playes & les bleſſures negligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, en ont eté tranſportés (*) par une Eſcadre Françaiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoixante ans : leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant ſous le pié du Matelot, la Carène des Navires. Ces inſectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européans ont rendu les Rats & les Souris qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé qu'ils ſont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Iſles, les ſouris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les ſerpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre

(*) Voyez un *Mémoire de Mr. Des Landes Commiſſaire de la Marine* : il nomme les vaiſſeaux & les Officiers qui commandoient ſur l'Eſcadre, qui rapporta des Iſles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne. (*)

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermomètres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Perou, & l'infatigable Mr. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est moins chaud au Nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de temperature, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix huit degrés seulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermomètres n'ont gueres monté plus haut au Perou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (**) Québec qui est à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un Climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris: la différence est également sensible, entre

(*) En 1524, un vaisseau de l'Escadre envoyée à la découverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le Détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis: dans ce navire se trouverent les premiers Rats qu'on eut jamais vus au Perou, & depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les Caisses & Ballots de Marchandises. Les Indiens les appellent Ococha ce qui signifie une chose qui est venue de la Mer. *Zarate conq. du Perou pag. 155.*

(**) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermomètre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur..... 1011. A midi..... 1014. Le premier Juin au matin.... 1011. & à midi $1013\frac{1}{3}$ Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voiez *l'Histoire naturelle de Senegal avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en 1749. 50. 51. 52. & 53. par Mr. Adanson correspondant de l'Académie des Sciences.*

la Tamiſe & la Baye de Hudſon qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au Nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturaliſtes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux Inſectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulſion des Eléments avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride: les oſſements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrètera davantage, lorſqu'on traitera de la nature de ces Os foſſiles en particulier, dans la ſuite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigénes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante, & quelques fois ſi mal tournée, que les prémiers deſſinateurs ont eu de la peine à ſaiſir leurs contours & à rendre leurs caractères ſenſibles. On a obſervé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la diviſion des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere ; ce qui eſt fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareſſeux & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts diviſés en Amérique,

Les animaux d'origine Européane ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris : leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la macher à St. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corporance étonnante, parcequ'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables : leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade ; & on sait que les Chiens amenés de nos Pays, perdent la voix, & cessent d'aboier dans la plûpart des contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siécle, on en apporta quelques uns de l'Afrique au Perou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la réproduction, & ils ne laisserent aucune posterité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de trans-

porter des Eléphants au Brefil, mais il y a toute apparence que ces animaux y effuieroient le même deftin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination ; le changement de nourriture & de Climat étant infiniment plus fenfible aux Eléphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerifiers, les Noyers y ont faiblement profpéré & prefque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Ifle de Juan Fernandés : ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou fucculentes qui exigent une terre humide & pateufe, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves ont furpaffé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre froment n'ont pas pris, finon dans quelques quartiers du Nord. Le Ris qui aime à être fubmergé, & les Féveroles qui fe plaifent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageufes.

On peut juger plus furement de la nature d'un Climat par fes productions végétales & animales, que par toutes les autres efpèces d'obfervations, & c'eft pourquoi nous nous fommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décifives ou plus vagues.

Les Léfards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains fe nourriffoient, y renforçoient fans qu'on le fçût, le principe vérolique dont tous les

hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espèce de Lésards Iguans est fort nombreuse dans l'Asie Méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre Symptôme du mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par tout où il le rencontre; sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Lésard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence : tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchettées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigues commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrêmité de la queue : les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colere, les Hollandais & les Français lui ont donné le nom de Coq de joute (*).

Cet étrange animal a sous la machoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde; sa partie extérieure est hérissée de quelques

(*) *Seba Thesaurus rerum naturalium* pag. 149. T. I. Tab. 95. & 96. &c.

dents aſſez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine eſt entierement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obſcur tapiſſent cette eſpèce de ſac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes diviſées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés : ſon regard eſt horrible, il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme ſon goître. Sa langue eſt fourchue, applatie, & ſa gueule oſſeuſe eſt garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, ſont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, ſinon quand il eſt en chaleur & qu'on l'inquiéte : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrement ce qu'il ſaiſit, ſans quitter priſe : ſa morſure n'eſt pas dangereuſe, ſa bave n'étant impregnée d'aucune qualité vénimeuſe.

On le chaſſe principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des ſommités de végétaux, il eſt plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ſes cuiſſes ſont plus charnues, que le reſte du corps enſemble, & peuvent ſervir à repaître quatre perſonnes. On préfére les femelles, parce que leur chair eſt plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles

(*) Quelques voyageurs paroiſſent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en ſauroient trop exalter la délicateſſe & la tendreté ; cependant Piſon le naturaliſte, aſſure qu'elle eſt fade & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver déteſtable : elle a le même goût que les cuiſſes de Grenouilles en Europe.

pondent sur les rivages de la mer, depuis treize, jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq espèces de ces Lésards en Amérique, qui ne diffèrent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Bresil, à la Guiane, au Mexique, à la Nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Isles

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non seulement cet aliment irrite incroiablement cette indisposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de Serpents & de Lésards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur administrer des remedes très-efficaces & surtout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Nègres ayent porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers

Nègres au nouveau monde : quoiqu'il ſoit difficile de la fixer, (*) on ſait cependant avec certitude, qu'elle eſt poſterieure aux temps où les compagnons de Chriſtophe Colomb, & ſur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de St. Domingue. Dans l'hiſtoire générale de Ferreras, ce fougueux Miſſionnaire eſt appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de St. Benoit; dès qu'il fut débarqué à St. Domingue, il y excommunia Chriſtophe Colomb, qui a été par conſéquent le premier Européan excommunié en Amérique : Buellio ne ſe contenta pas de cette baſſe méchanceté, il retourna en Eſpagne, où il infecta ſes compatriotes &

(*) Il eſt conſtant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Nègre. Ce ne fut qu'en 1517, que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenés & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Caſas, qui par la derniere biſarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche Evêché de Chiapa.

Le Miniſtère Eſpagnol accorda, en 1516, un privilege excluſif pour l'achat & la vente des Nègres, au Sieur de Chievres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23 mille Ducats, à des Marchands Génois qui formerent une Compagnie qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles* : elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Nègres des deux ſexes, mais elle comprit trop bien ſes intérêts, pour ne point éluder une partie de ſon contract, & n'amena que mille piéces d'Indes, 500 mâles, & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Iſle de St. Domingue : on en envoya ſur le champ, la moitié, au Mexique, où la dépopulation étoit

intrigua tant à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le pre-

---

extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains le trafic des Nègres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440. l'Infant Henriqués de Portugal fut le premier Prince chrétien qui se servit d'esclaves Nègres : Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Nègres & de Basanés: & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Bresiliens : on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Nègres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 Ducats la piéce : dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un Discours sur l'Origine de la Traite des Nègres, que je composai il y a quelques années.*

mier Américain de distinction qui mourut de cette petite Vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique: le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent; la rapidité de sa propagation fut étonnante: les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France Septentrionale. En 1496, le parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteins du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit déjà cette même contagion se manifester en Saxe; au moins les scholastiques de Leipsig soutinrent-ils des Theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498: ils

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

„ Pour pourvoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse nommée la *Grosse Vérole*, ont esté advisez, concluds, & déliberez par Révérend Pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de Paris, les Officiers du Roi, Prévots des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grants & notables personnages de tous Estats, les points & articles qui s'ensuivent.

„ Sera fait cry publique de par le Roi, que tout malade de ceste maladie de *Grosse Vérole*, estrangiers tant hommes

ſe dirent à cette occaſion, des injures éffroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte, qui compoſa des vers ſur un ſi grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire: en liſant ſon Poëme, on s'apperçoit que les principaux ſymptomes qui accompagnoient alors cette épidémie de genre humain, ont entiérement diſparu de nos jours: on oſe preſque croire qu'après s'être mitigée d'un ſiécle à l'autre, elle s'uſera par ſa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux ſe décompoſerent & ſe détruiſirent pour s'être, pour ainſi dire, trop étendus en ſuperficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le ſang de notre dixième génération ſera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584; & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année là.

---

que femmes, qui n'étoient demourans & réſidents en ceſte ville de Paris, alorſque la dite maladie les a prins, vingt & quatre heures aprés le dit cry fait, s'envoiſent & partent hors de ceſte ville de Paris, és Pays & lieux dont ils ſont natifs, ou là où ils faiſoient leur réſidance, quand ceſte maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur ſemblera, ſur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puiſſent partir, ſe retirent és Portes de St. Denis & St. Jacques, où ils trouveront gens députez, leſquels leur délivreront à chacun quatre Sols pariſis, en prenant leur nom par eſcript & leur faiſant defenſes ſur-la peine que deſſus, de non rentrer en ceſte ville juſques à ce qu'ils ſoient entiérement garis de cette maladie, &c.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws* : d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve ſans réplique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes: ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Americains auroient cherché de remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales. Il trouveroit auſſi, aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette: il entreprit le voyage & ne ſe trompa point: les ſauvages de St. Domingue en le voiant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiécle & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes ré-

pandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuiée dans les vallées & les bas-fonds; & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothese de Mr. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Perou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entieres de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordelieres fourniroient-ils des coquillages; puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cents pieds

moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Perou? (*)

Comme le ſoleil enleve, par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il deſſéche, il eſt croiable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent parce que les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs : la multiplication des Inſectes & des Serpents y diminue ſenſiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb, il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque temps, pour gagner la goutte ſeraine & le mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Atmoſphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le contact immédiat de ceux qui en ſont infectés.

Les

(*) Il eſt prouvé, par des obſervations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications ſur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement ſur le ſommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des Iſles de différente hauteur & largeur, baignées par la ſurface des eaux, comme toutes les Iſles connues de nos jours.

..... *Quod obſervationibus conſtet, in apicibus celſiſſimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rariſſime in faſtigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis inſulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in ſummis aquis extenſæ; quemadmodum hodièque, quotquot habentur inſulæ aquis circumdatæ, non eſſe videntur niſi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris ſuperficie ſeſe efferunt, ut ſolum habitabile exhibeant.* Seba Theſ. Rer. Nat. Tab. C. VI. pag. 125. Tom. IV. Edit. d'Amſterd. 1765.

Par des obſervations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux ſe ſont élevées ſur notre

Les Chiens Alains, que les Espagnols jetterent dans différentes Isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité (*).

On prétend que toutes les autres espèces d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siecle de la découverte; ce qui semble prouver au moins, que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes im-

planète, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuiées. Mr. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre Hémisphère; ce qui n'est gueres favorable au systême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées; Woodward qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux, par la seule inspection.

(*) Les Chiens du Pérou, qui sont de la premiere race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphere en Amérique, est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

mondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par là les terreins adjacents, humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Mr. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévasterent ces grandes régions, n'ayent presque rien eu à souffrir des maladies : il se trompe faute de s'être instruit dans les historiens de ces temps-là. Les troupes commandées par les freres Pisarres, furent attaquées au Perou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielles : (*) de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples ; les Mé-

(*) „ Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de „ cette espece de maladie dont nous avons parlé au Cha- „ pitre quatrieme du premier Livre, c'est-à-dire d'une ma- „ nière de verrues, ou de Clous fort dangereux, & il n'y „ eut presque personne dans toute l'armée qui en fut „ exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pisarre les fit „ résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de „ l'air dans ce lieu là, leur causoit ces incommodités. " *Zarate Hist. de la Conquête du Pérou Livre second Ch. I. pag. 80.*

decins Espagnols ayant déja inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art. Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y feroit entiérement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par tout où les Espagnols pénétrerent & la terre y étoit quelque fois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois: l'Isle de St. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Isle, & ceux de la Barbade comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies: cela ne paroit pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue, presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Franck-

lin dit que les abattis immenſes qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela eſt encore croyable, puiſqu'on a donné par là plus de priſe & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement ſur ces plages. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais en dégradant un bois de haute futaie qui ſervoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs ſulphureuſes du Royaume de Naples, & en laiſſant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens ſe rénoier après le deſſéchement fait ſous Auguſte.

A la premiere fondation des Colonies aux Iſles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants : la malignité de l'atmoſphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moiſſonnoient dans l'adoleſcence. Maintenant les colons y conſervent à peu près le quart des enfants qui leur naiſſent. Il eſt vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice ſecret qui juſques à préſent s'oppoſe à la multiplication de l'eſpèce humaine : les femmes d'Europe ceſſent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calm, qui avoit obſervé ce phénomène, même dans l'Amérique ſeptentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & réfroidi d'un inſtant à l'autre : je doute que ce ſoit là la véritable cauſe de cette ſtérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, eſt ſur tout apparent dans les Nègres qui y procréent ſi peu

qu'on eſt obligé de les recruter par des continuels envois d'Afrique; ſans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit; quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues ſe ſont montées à ſoixante mille pièces de Nègres, de Négreſſes, de Négrittes & de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & ſur-tout vers le commencement du ſeizième ſiécle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute ſa ſtabilité; de ſorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; & le total des Africains tranſplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la ſervitude, au centre d'une terre étrangère qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (*)

Je crois qu'on me ſaura gré de ne toucher ici à aucune hypotheſe ſur l'origine de la population du nouveau continent: je me contenterai de dire qu'il

(*) Si l'on compte les Nègres dont on a beſoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de ſoixante mille piéces ne peut y ſuffire annuellement; mais comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été auſſi régulieres & auſſi conſiderables qu'elles le ſont à préſent.

Avant que la terre ne fût épuiſée à la Barbade, il y falloit cent mille Nègres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en emploient à peu près cent quatre vingt mille, & il leur en faut vingt cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a beſoin de ſept mille recrues par an. Par le traité de l'Aſſiento, on a

n'y a pas de vraiſemblance dans le ſentiment d'un auteur moderne qui accorde à peine ſix cents ans au genre humain en Amerique. Les raiſons qu'il hazarde pour juſtifier cette date, ſe détruiſent les unes par les autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lappons & les Nègres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Profeſſeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent. Elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont propoſé des ſyſtêmes, ou quelque choſe de ſemblable, pour deviner le Problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui ayent plus mal réuſſi que les ſavants qui ont prétendu que les Grœnlandois étoient des Colonies Iſlandoiſes & Norvegiennes, qui en paſſant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales juſqu'à la terre del Fuego, puiſqu'on ſçait

vu que les Eſpagnols devoient avoir, pour leurs poſſeſſions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont beſoin, pour le Breſil ſeul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps paſſé, à peu près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce ſoit maintenant dans cette même activité. Il feroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinaam, la Virginie, la Louiſiane conſument de Nègres ; tous ces établiſſements étant exploités par les mains des Africains, dont un ſeul, mis en bonne terre, rapporte à ſon maître 300 livres tournois par an.

à présent que les Grœnlandois, loin d'être issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays desert, & n'y rencontrerent qu'une femme Grœnlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en

revanche, dans ce même Mémoire, (*) que des Bonses de Samarcand allerent porter le culte du Dieu *La*, ou *Lam*, ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonses s'embarquerent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le Kamschatka au Mexique; quoique les Chinois avouent sincèrement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par oui dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguér des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de-là au Kamschatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonses de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. Tome 28. pag. 503. Edit. in 4to. de l'Imprimerie Royale, 1761.

Auſtrales, en Weſtphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées. (*)

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette religion originaire de la Tartarie : on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines : on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Thibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (**)

(*) On ſait que les anciens Germains étoient perſuadés que la divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi *nec tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama.* Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda* qui joua, ſous Veſpaſien, un role fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obéiſſoit à ſon gouvernement Théocratique : quand le camp preſqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en préſent le général Romain à *Velleda*, qui réſidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'eſt pas probable, puiſque cet endroit n'eſt pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien & montrée en triomphe à Rome.

(**) Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à Mr. d'Anville, que leur religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens ; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi longtemps & ſi patiemment nommés des raiſonnements. On ſe tromperoit très-fort ſi l'on croioit, que les autres ſiſtêmes propoſés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, ſoient réellement ſupérieurs aux réveries de Mœbius & de ſes ſemblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laiſſe pas le moindre loiſir pour réfléchir à de vaines ſpéculations, ſi abſurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une legere eſquiſſe du climat du nouveau continent au frontiſpice de cet Ouvrage, nous examinerons la conſtitution de ſes habitants, également mal-traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la courſe, étoient deſtitués de cette force vive & phyſique qui réſulte de la tenſion & de la réſiſtance des muſcles & des nerfs. Le moins vigoureux des Euro-

---

On connoît très-peu de religions anciennes qui ayent défendu de répandre le ſang des animaux & des hommes au pié des Autels, cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue auſſi bien aux Légiſlateurs des Lamas, qu'aux Légiſlateurs des Brachmanes. Mr. d'Anville rapporte encore dans ſon Atlas de la Chine, qu'on ne ſert au Grand Lama qu'une Taſſe de Thé & deux onces de farine paitrie avec du vinaigre, par jour pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi, ou ſi l'on a ſoumis ce pontife à un tel régime, c'eſt que les Dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excréments. Ce vinaigre, dont Mr. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares : c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on ſert au Dalaï Lama, c'eſt la *Karatza* : c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Théier de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom de *Thé noir*.

péans les terrassoit sans peine à la Lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens sauvages des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables !

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit fonciérement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux-cents-mille d'entr'eux laissérent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans : mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitants de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zônes tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore existants des anciens Péruviens fournissent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orangs-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & sans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale,

dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitants du nouveau Monde seroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacrements de l'Eglise? Plusieurs Evêques (*) persisterent à les leur refuser; pendant que les Jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine. Si ces Missionnaires ne s'étoient servis de la Réligion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient

(*) Ce Concile de Lima dont il est ici question, se tint je crois en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est à-dire par modestie : il soutenoit encore qu'il étoit Pape; ou qu'il le deviendroit, que le siège du Saint-Esprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hérésiarque de l'Amérique, à se taire : on ne le brula pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

baptifés, ils font d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus augufte & de plus facré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puiffe accabler notre exiftence, l'efclavage.

Les Américains étoient furtout remarquables en ce que les fourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce feul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organifme de la génération, puifque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere : il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne foient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais auffi n'eft-il pas vrai que les Chinois & les Tartares foient abfolument imberbes : il leur croît à la levre fupérieure, vers les trente ans, une mouftache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (*).

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil fur la furface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient diftingués de toutes les autres nations de la terre : & c'eft de-là qu'on peut tirer quelques conféquences fur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, finon la petiteffe de l'organe & la longueur du fcroton, qui étoit exceffive dans

---

(*) Quoique les Chinois n'ayent pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils foient comme les Américains, dépourvus de poil fur le refte du corps : les femmes Chinoifes l'abattent à la mode des femmes Turques & Perfannes; mais les hommes le confervent au contraire des Orientaux.

quelques-uns : auſſi en faiſoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un uſage ſingulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les obſervateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produiſoit cette configuration monſtrueuſe, comme on le dira dans l'inſtant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains eſt entiérement dégarni de poil, on a eu recours à pluſieurs ſubtilités qui ne ſont & qui ne ſauroient jamais être des raiſons. Il s'y eſt trouvé des Naturaliſtes aſſez bornés pour attribuer ce défaut au continuel uſage du tabac que fument les Sauvages des deux ſexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlesvoix prétend que le ſang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de ſel & plus limpide que le nôtre, occaſionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'eſt l'effet de l'humidité de leur conſtitution, & qu'ils ſont imberbes par la même raiſon que les femmes le ſont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau eſt chauve, parce que leur tempérament eſt extrêmement froid.

Charlesvoix ſe trompoit ſans meſure, lorſqu'il s'imaginoit que les aliments ſimples & fades dont uſoient ces nations, empêchoient leur épiderme de ſe couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les

Gaulois, (*) qui se nourrissoient aussi simplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, & c'est se faire illusion que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets, mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont

(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

la peau eſt raſe & nette : ce n'eſt qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun inſtant de la vie, pas même lorſque les cheveux de la tête ſe déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il ſuffit qu'elles ſoient conſtantes & uniformes dans tous les individus bien conſtitués.

Cette obſervation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont aſſuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de ſe dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs deſcendants, cette défectuoſité artificielle dans ſon origine. Je dis que cette eſpece d'opinion eſt ridicule, parce que les mutilations violentes qu'eſſuient les parents, ne ſe tranſmettent nulle part à la poſtérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la Circonciſion : quelque répetées que puiſſent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reſte immuable, & ne condeſcend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'aſſervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre ſupérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le ſang de la plupart des Indiens occidentaux eſt aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute eſpèce, il leur naît un léger duvet à la région des aines ; mais ils ont grand ſoin de l'arracher avec des pinces de coquilles ; tant le préjugé leur eſt

reſté

refté que ces parties, pour être bien, doivent être rafes, car ils n'ufent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race fans la croifer, font à préfent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abfolument fans poil fur tout le corps. (*) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eft au contraire l'empreinte de la foibleffe, & cette foibleffe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exifter & de fe nourrir de chacune d'elles en particulier, puifque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiffoient quelques commodités de la fociété naiffante & ébauchée, & qui impregnoient leurs viandes de fel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui fupportant tout le poids de la vie agrefte dans l'obfcurité des fôrets, reffembloient bien plus à des végetaux qu'à des hommes.

Au refte, on ne peut ftrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'ufage du fel gemme ou marin, fe fuftentoient de mets fi infipides, que leur conftitution en ait pû fouffrir. Car

(*) L'Abbé Lambert fi connu par le cahos de fes Compilations qu'il a intitulées *l'Hiftoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue hiftoire, que les Samagos ou les chefs des fauvages de l'Amérique feptentrionale, font les feuls qui laiffent croître leurs barbes : c'eft comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne font pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de fi grandes fottifes, & pour ne pas favoir que tous les Américains font naturellement imberbes.

en faiſant rôtir ou boucanner la chair des animaux ſur des charbons, ou dans la fumée, les particules ſalines du bois, recelées dans la cendre, ou dans la ſuie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faiſoient perdre une partie de ſa fadeur & de ſon inſipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le ſexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes deſtinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine ſur eux la moitié de ſa puiſſance : ils ne connoiſſoient ni les tourments, ni les douceurs de cette paſſion, parce que la plus ardente & la plus précieuſe étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La maſſe de leur ſang étoit certainement mal élaborée, puiſque dans pluſieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mamelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques ancien-

---

(*) „ Qui novum perluſtrarunt orbem, narrant viros „ penè omnes maximâ lactis abundare copiâ. "

Ceux qui ont voyagé en Amérique aſſurent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. *Jonſton Thaumatographiæ Art. de Sanguine menſtrun. pag. 464.* On voit par ce paſſage, que le fameux naturaliſte Jonſton étoit perſuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice, cependant ſi cela a été ainſi de ſon temps, il faut qu'il ſoit ſurvenu quelque changement à la conſtitution actuelle des Américains.

„ Dans toute une Province du Breſil, dit l'Auteur des „ *Recherches Hiſtoriques pag.* 372. les hommes ſeuls alaitent les enfants, les femmes n'y ayant preſque pas de „ ſein ni de lait. "

Quoique ce fait ſoit tiré des Relations du Breſil, qu'on peut conſulter, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt une exagération.

nes rélations d'aſſurer que dans les provinces du Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient ſeuls les enfants, exagération ſuperflue dans un prodige qui n'en avoit pas beſoin, & qui mériteroit d'être diſcuté dans un Traité particulier, où le Diſſertateur, mis à ſon aiſe, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les cauſes dont il croiroit entrevoir l'exiſtence relativement à un effet ſi ſurprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail phyſiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être ſuffiſant pour éclaircir la difficulté.

Je ſuis donc perſuadé que l'humidité du tempérament cauſoit, dans les habitants du nouveau Monde, ce vice qui devoit influer, comme il eſt aiſé de le comprendre, ſur leurs facultés phyſiques & morales. Auſſi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliſte n'a recherché, que je ſache, pourquoi les enfants mâles naiſſent par tout, avec du lait dans leurs mamelles : il ſemble que cela doit être occaſionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé ſous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher aſſez pour ſanguifier exactement le chyle.

J'ai ſouvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours obliterées, ne paroiſſent

être d'aucun ufage. Auffi a-t-on répondu que c'étoit fans deffein, fans but & comme par méprife que le fexe mafculin avoit été pourvu de ces faux organes: mais penfe-t-on que les parties de la ftructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, foient réellement inutiles dans le plan univerfel ? Il faut obferver que tous les animaux mâles dont les femelles alaitent, ont des mamelles : fi j'ofois hazarder mon fentiment fur leur deftination, je dirois que le Fœtus, & l'Enfant nouvellement né fe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteufe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il eft néceffaire d'en exprimer le lait, fi l'on veut qu'ils fe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes fervent dans notre fexe ; ils font une fois, dans la vie, d'une utilité décidée ainfi que le cordon ombilical, & cela a fuffi à la nature, pour en pourvoir tous les Etres bien conftitués, & conformes au modele primitif de leur efpèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flafque & plus humide que celui des hommes, elles fe trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auffi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, fans élévation, fans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & à l'inactivité. Leur foibleffe devoit les rendre vindicatifs comme

le ſont les femmes, qui ayant moins de forces pour repouſſer une injure, manquent par là même de forces pour la pardonner; & l'inſtinct des Etres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais légérement offenſés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réſultoient néceſſairement de leur tempérament: ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur conſtitution, qui fait auſſi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raiſon de celui des hommes: toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine, étant continuellement rafraichies & humectées, ſe durciſſent plus tard, & durent par conſéquent plus long-temps.

L'immenſe quantité de Vers Aſcarides & Cylindriques, qui perſécutoient les Américains à tout âge, (*) provenoit peut-être de la même cauſe que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naiſſent avec un fluide laiteux qu'on voit ſe diſſiper vers le cinquieme ou le ſixieme jour, & dès l'inſtant qu'ils ont éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent juſqu'à la dix-ſeptieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal in-

(*) Voyez Piſon *de Morbis Indicis.*

teſtinal, en tuant, par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être: auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres, pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les Sauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé, par beſoin, des ſortes d'étuves où ils ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers conſiſtoit à augmenter la perſpiration, & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans les malades d'effroyables doſes de ſudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le ſang de tous ces peuples couloit plus paiſiblement que celui des Européans, à cauſe de la viſcoſité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, a été ſi violent & ſi exceſſif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cauſe de ce ſang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il eſt ſurprenant que cette indiſpoſition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieilleſſe. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique

à leur égard. (*) Les Européans font aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrége point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur finguliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent infenfiblement la maffe générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiafe, conviennent unanimément que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit foin d'en prévenir l'accroiffement extrême par des palliatifs: chaque malade nourriffoit fa maladie, & la nourriffoit long-temps.

Les Américains poffeffeurs de la Salfepareille, du Gaïac, & de la Lobelia, (**) pouvoient aifément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès: ils mâchoient auffi continuellement

---

(*) Le mal vénérien ne faifoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occafionnés en Europe au commencement de fa tranfplantation. Cette maladie étoit dans fon climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre: il y avait des Provinces au nouveau Monde où elle étoit auffi tolérable que l'eft le Scorbut dans quelques endroits de la Frife. La Pefte naît tous les ans en Egypte, & fe répand de là fur les pays circonjacents; cependant ce fléau, qui n'eft point du tout rédoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le fort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole tranfplantée en Amérique, où elle eft devenue la plus cruelle des maladies.

(**) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on eft parvenu à apprendre des Américains différents fecrets, qu'ils avoient long-temps tenu cachés, pour guérir le mal vénérien. Mr. *Calm*, Botanifte Suédois, & éleve du célébre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en favant dans l'Amérique feptentrionale, s'y eft affuré que les indigenes fe fervent, avec

du Coca & du Caamini, qui en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un usage indispensable pour eux: comme la Renoncule des Virginiens, l'Esquine des Florides, la Cassine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Sassafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celastrus infusées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saul, prises en fumigation.

Tous ces simples amers & sudorifiques convenoient à des tempéraments froids & surchargés d'une aquosité nuisible.

---

grand succès, de la *Lobelia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui dans le nouveau Sistême Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulieres, Pentanthères Monostyles: on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

Mr. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la Description du jardin de Clifford, nommé *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celastus*: elle est plus rare à trouver que la *Lobelia*; cependant on la voit actuellement dans le Jardin d'Amsterdam & dans celui de Leide. Mr. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de Stocholm. An.* 1750. Il feroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des Traités presqu'aussitôt oubliés qu'ils paroissent.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux; cependant leurs filles les plus saines en apparence ne laissoient pas de communiquer aux Européans une espèce de virus qui à la longue pervertissoit la qualité du sang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages si rapides, si destructeurs que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau continent qui en a autant souffert que l'ancien Monde a souffert du mal vénérien, & jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vérole a été si meurtriere pour toutes les nations sauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaisseau Hollandais l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus existentes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont anéantis aujourd'hui, & ce qui reste ne sera plus dans soixante ans (*).

En 1733, les Missionnaires Danois porterent la petite vérole au Grœnland, & la mortalité y devint si excessive qu'on commença à craindre l'extinction de

(*) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde fois, la petite vérole au Cap de bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

l'eſpèce entière, dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Grœnlandoiſes à la côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très-grands terreins, anciennement habités, ſont de nos jours abſolument déſerts & abandonnés aux Ours. On ſait que la nation Lapponne eſt réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du ſeizieme ſiécle.

Les Ruſſes ont infecté de ce même venin, les Tunguſes-Koni & les Tunguſes-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguſes ont inoculé les Tartares Mongols qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégats comparables à ceux de cette petite vérole tranſplantée autour du globe en moins de dix ſiécles, ſans que les remedes, ou la ſuite ſucceſſive des générations ayent pu adoucir ſon principe, qui paroît avoir réſiſté au temps même, & qui renaît après une inoculation légere; car tel eſt enfin le réſultat des raiſonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'inſertion ait été faite par le nez à la façon des Chi-

(*) En 1730, on évaluoit la population de tout le Grœnland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que ſept mille. Les Cantons les plus avantageuſement ſitués le long des côtes de la mer contiennent à peu près neuf cents ſoixante perſonnes ſur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz grœnlandiſchen Hiſtorie Tome I. pag.* 17. *imprimée en* 1765. *à Barby.* Ce calcul eſt conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

nois, (*) ſoit en ſoulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circaſſiens, il eſt avéré que la petite vérole recommence de nouveau, ſi le premier levain injecté a manqué de puiſſance pour entrainer une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poiſon héréditaire. Ne ſeroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, ſi l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impreſſions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me ſouviens même d'avoir lû un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuſe de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, eſt de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préſervatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit auſſi la derniere attention : on ignore preſqu'entiérement leur procédé : on s'eſt contenté de ſoupçonner qu'ils ſe ſervent d'acides végétaux, mais il eſt conſtant qu'ils poſſedent d'autres ſpécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

(*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a eſſayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner : elle occaſionnoit des ſymptomes affreux, des tranſports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole ſoit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitements différents.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs Plantes indigenes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle que dans toutes les autres Sciences ensemble; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caracteres de la constitution des peuples Américains,

il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures: en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes; on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge; parce que les sucs capillaires étoient sans cesse rafraichis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fournisse le *Coca* & l'*Herbe Paraguaise*, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tache, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint qui faisoit en elles les fonctions de ce ta-

blier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les ſauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe, caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européans, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal, tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de pluſieurs autres défauts eſſentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reſte de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient allaités juſqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & juſqu'à ſept ordinairement, dans les Provinces ſeptentrionales. (**) Pluſieurs Relations diſent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le ſein ; & ce qui eſt plus frap-

(*) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques auteurs font de ce prétendu tablier : on en parlera, plus au long, dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'Article de la *Circonciſion* & de *l'Infibulation*.

(**) Chez la plupart des ſauvages *Chaſſeurs* & *Pêcheurs*, les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long temps que par tout ailleurs : c'eſt une incommodité de plus, qui réſulte de leur façon d'exiſter. Les meres ne ſauroient y

pant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siécle passé, en faisant l'énumeration des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, raportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de se faire teter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraisemblablement en elles le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espèce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang: & ce vice est presque sans exemple, car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyedes; on sait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers

---

préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait: n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis ne sauroient sustenter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient: aussi se révoltent-ils, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

avis que les Phyſiciens d'Archangel, nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes ſont ſoumiſes à la loi générale, ainſi que les Lappones, entre leſquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite : mais alors le maraſme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le Profeſſeur Linneus a reconnu, par ſes recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux ceſſoit, avoient une eſpèce d'Hydropiſie dans les pieds, (*) ce qui n'eſt point ſurprenant.

L'évacuation périodique du ſexe n'eſt pas fort copieuſe dans les pays ou exceſſivement froids, ou exceſſivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la doſe de l'émanation des femmes Indigenes, lorſqu'elle eſt la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (**)

Quoique ni la ſuppreſſion abſolue des regles, ni leur retard paſſager n'empêchent point l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur

(*) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

(**) On avoit déja fait cette obſervation du temps de la Hontan, qui en parle dans ſes Mémoires.

destruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpents & d'animaux armés d'une salive empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de Peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'existoit que cinq-cents Personnes sur un terrein de soixante lieues en quarré; du temps qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr. Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt-mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois-cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagerée par les Ecrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucaïes, & ensuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique : si cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle dé-

ferte en 1521 ? Ne feroit-il pas abfurde de fuppofer que Fernand Cortez, accompagné feulement de quatre-cents affaffins, eût en un laps de trois ans, égorgé & défait un Peuple de trente millions ? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureufe contrée, l'Efpèce entiere, le temps n'auroit point fuffi pour verfer tant de fang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été furpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de fon temps fe foit perfuadé que la population y furpaffoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Afie. Erreur fi palpable que ce feroit trop faire que de la réfuter. Quand on fuppoferoit encore, pour un inftant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de fa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en feroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la furface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une folitude prodigieufe, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il eft également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuiffants en amour, les femelles par conféquent infécondes, & qu'il y naiffoit, fans comparaifon, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur qui du fond de fon cabinet répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois-cents millions en Amérique, fans refpecter l'ombre même de la vraifemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont fuivi Riccioli, lui ont rabattu fur fon calcul,

deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y comprises les Isles de sa dépendance: cependant dans sa Table, il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réellement, (*) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet Ecrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigenes, c'est-à-dire de véritables Américains, qui ne sont ni metifs, ni issus

(*) Selon *la Table des vivants de Susmilch*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroit être fait avec la derniere ponctualité, & il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Asie en contient 650 millions ; ce qui est bien moins un calcul, qu'une estime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la Traite des Nègres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze personnes sur un mille anglais en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les Relations les plus exactes. Au reste il est étonnant que l'Asie contienne elle seule plus d'habitants que le reste de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 10257487 milles anglais quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

de métifs: car il n'eſt pas ici queſtion de ce ramas d'avanturiers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémiſphere, pour débaraſſer le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples ſauvages du nouveau Monde de ne pas approcher les femmes affectées de leur indiſpoſition naturelle, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets, connoiſſoient entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la premiere fois: on pratiquoit, à cette occaſion, pluſieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiſſoit par expoſer la patiente à la morſure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale; car que peut-on ſoupçonner de moins abſurde touchant les motifs d'une coutume ſi inſenſée en apparence?

Il eſt avéré que tous les Indiens étoient Polygames, ſi l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Polygamie dépoſe contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais c'en eſt, au contraire, une preuve de plus dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoutés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans: dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouſe.

Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue : quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature alterée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient guères plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des Sauvages en général de mal traiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportable : ils s'arrogeoient ſur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leur caprice : tout commerce ceſſoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le ſexe étoit eſclave ; non ſoumis à la clôture, on le ſoumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'eſtimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimément ſur cet article, car ce que les Jéſuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faiſoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouſer, eſt non-ſeulement exageré, mais inventé à plaiſir pour jetter tant ſoit peu d'intérêt dans l'Hiſtoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Egliſe Iroquoiſe & Huronne, comme parle le P. Charlesvoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Breſil, les jeunes gens ne ſe paſſionnoient guères & épouſoient ſouvent des filles avec qui ils n'avoient eu au-

cune liaiſon, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (*)

Améric Veſpuce rapporte que dans pluſieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaſte cabane, les vieillards ne finiſſoient point d'y prêcher du matin au ſoir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit : ces vieillards s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendreſſe pour le ſexe étoit un vice national d'où réſultoient les plus grands déſordres qui puiſſent exiſter dans une ſociété, & même dans une ſociété de barbares ; mais ces ſermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & ſi paiſiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance : ils n'éprouvent que rarement les tranſports qui accompagnent cette paſſion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, diſent-ils, de s'énerver ; & cette appréhenſion les retient dans les bornes d'une modération preſqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreſte peut rendre aux hommes, comme aux animaux,

(*) La plupart des Américains n'obſervoient dans leurs mariages aucun degré de parenté : les Caraïbes épouſoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, ſelon une loi fondamentale de l'Empire, épouſer ſa ſœur, & à ſon défaut, ſa plus proche parente. En un mot, les véritables ſauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Inceſte*.

les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient ; d'où l'on pourroit inferer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société : mais en Amérique, les Peuples, civilisés eux-mêmes ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulierement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues,

des insectes vénimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable, & presque monstrueuse; ainsi que l'a observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (*)

Quelqu'étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent vénimeux de l'Amérique: & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement

(*) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenosorum ; & hujus rei causâ, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flacescunt, & multi eorum restant eunuchi. Relation d'Alberic Vespuce imprimée en caracteres gotiques à Strasbourg en 1505. chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce; où il est dit que les femmes américaines faisoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

du membre viril, eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpèces de bleſſures empoiſonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (*)

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme abſolument point l'opinion de ce Phyſicien Anglais, ſur la naiſſance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il eſt poſſible de procurer, par la piquure de certains inſectes vénimeux, une paſſion ardente, & une eſpèce de manie amoureuſe ; auſſi le plus vaillant des Aphrodiſiaques connus, eſt une doſe de Cantharides priſe à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumeſcence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puiſſent arriver à un homme, ſurtout quand on négligeoit d'appliquer ſur la bleſſure, des remedes calmants ; les Sauvages des provinces où croît la Réſine élaſtique, avoient eu, par l'inſtigation de leurs femmes, recours à un ſtratageme moins

(*) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent une violente tenſion dans le nerf érecteur, & un fort accès de ſatyriaſis : il eſt certain encore que le coït les ſoulage beaucoup : cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puiſque Pline aſſure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme en ſeroit incommodée, parce que le venin paſſeroit avec la liqueur ſpermatique. Cela n'empêche cependant point, que le ſiſtême de Liſter ſur l'origine du mal d'Amérique ne ſoit faux, puiſque la chair du Lézard Iguan n'a jamais eu, comme il le ſuppoſoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en ſont exempts : elle eſt ſeulement très-contraire à ceux qui en ſont atteints.

périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge, des anneaux pétris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (*)

Tels étoient les moyens, dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance: tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquerent: ils se servirent avidement du désordre des indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite: quand la rage des chiens fut ou fatiguée, ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six-cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier

(*) La Résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, extensible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matieres résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom *de Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc*, ne sont pas véritables.

abus qu'on puiſſe faire des termes: on fit beaucoup d'autres exécutions ſemblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont oſé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains juſques dans la centieme génération, à cauſe de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'eſt là un menſonge imbecile, imaginé avec hardieſſe, pour pallier la plus grande injuſtice qui ſe fit jamais ſur la ſurface de ce globe? Je veux dire la conquête du nouveau Monde par les Eſpagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Auſi immane nefas auſoque potiti.

Les Caſtillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foibleſſe qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Caſtillans n'étoient les juges compétents, en aucun ſens, en aucun droit. Il auroit mieux valu perſiſter dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les aſſaſſiner au nom de Dieu.

C'eſt ſans doute pour adoucir les remords des deſtructeurs du Pérou que Garcilaſſo a ſoutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. „ Les Généraux, dit-il, rendirent compte au Roi „ Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit paſſé, & de „ tout ce qu'ils avoient remarqué des uſages & de la „ religion de ces Indiens: ils lui manderent qu'ils

„ avoient trouvé quelques-uns de ces peuples fort „ adonnés à la Sodomie, qu'ils n'avoient point d'autres Dieux que les Poiſſons qu'ils prenoient, & du „ reſte qu'il ne reſtoit plus de terre à conquérir de ce „ côté-là. L'Inca très-content de ce qu'on n'avoit „ point verſé de ſang, fit dire à ſes Généraux de revenir à Cuſco, d'abord qu'ils auroient pourvu aux „ gouvernements de ces peuples, & il leur recommanda, ſur toute choſe, de faire une exacte recherche des „ Sodomites, & de les condamner au feu ſur les indices „ les plus légers, & il ordonna qu'on les exécutât publiquement, que l'on démolît leurs maiſons, & qu'on „ renverſât leurs terres; afin qu'il ne demeurât aucun „ ſouvenir d'un pareil vice. Il fit même une loi où „ il vouloit que dans la ſuite on brûlât une ville dont „ un ſeul habitant ſeroit convaincu de ce crime. Les „ ordres du Roi furent exécutés au grand étonnement „ des habitants de ces vallées; car les Incas ont toujours eu ce crime en horreur. Si dans une querelle „ particuliere, un bourgeois de Cuſco en appelloit „ un autre Sodomite, on le regardoit comme un infame pour avoir prononcé ce mot. " (*)

Ce récit du fabuleux Garcilaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'inſtinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſière. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville, comment

(*) *Hiſt. des Incas. Tome premier, pag. 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.*

y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un ſeul citoyen ? C'eſt d'après les loix Romaines, que Garcilaſſo a imaginé le ſupplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des incas, on avoit brulé des hommes ſur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas ſubſiſté dix ans. Pluſieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pû, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

Quoi qu'il en ſoit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des ſatyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoir cette eſpèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pû ſe livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres; & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois-cents épouſes de l'Inca Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq mille femmes (*) Américaines vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols, lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue

(*) *Zarate Hiſtoire de la conquête du Perou. Livre ſecond, Ch. VI. pag. 98.* Voyez auſſi *Levinus Apollonius Deſc. Regni Peruvani.*

fuioient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européans : (*) auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols trouverent en elles, un zele & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre : elles ſervirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands ſervices à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les iſles & la terre ferme. Ce fut une indienne qui procura des vivres à l'équipage de Chriſtophe Colomb, lorſqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'iſle de Hayti, devenue amoureuſe de l'Eſpagnol Dias, indiqua le terrein & favoriſa l'établiſſement de la ville de St. Domingue que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre ſans elle. La fameuſe Marina, qui fut la maîtreſſe & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable inſtrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les cauſes qui amenerent ſucceſſivement la ſervitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles ſauverent Vaſco Nunnez & toute ſon armée, au Darien d'une conſpi-

(*) *Quando ſe Europæis jungere poterant, nimiâ libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Europeans, tous les ſentiments de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

ration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immenſe pays. Quand les peuplades de la Louiſiane eurent conclu le projet d'égorger les colons français plongés dans la ſécurité, les femmes ſauvages vinrent auſſi-tôt avertir les établiſſements les plus avancés d'être ſur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en liſant l'hiſtoire : mais ceux que nous avons rapportés, ſont plus que ſuffiſants.

Après avoir conſidéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuiſſance, car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur tempérament, on n'eſt pas moins ſurpris, quand on conſidére leur inſenſibilité phyſique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait, & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leur vainqueur, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paraiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé long-temps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en piéces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur : ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont

ils avoient été témoins. Je ſais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque qui hébète leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiereté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament exceſſivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémouſſement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne ſe débattent preſque point en mourant des ſuites d'une maladie ou des ſuites d'une bleſſure, & enviſagent ſans effroi, ſans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuſes, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'eſt point ſeulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on obſerve, au déclin de la vie, cette tranquilité ſinguliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'eſt en eux que l'effet machinal de leur organiſation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa, (*) *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force ſur les Indiens que ſur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui ſont le plus*

(*) *Voyage hiſtorique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Eſpagne, par George Iuan & Antoine d'Ulloa. Tome premier, pag. 345. in-4to. Amſterdam 1752.*

d'impreſſion

d'impreſſion ſur les eſprits, ne ſauroit aller plus loin; puiſque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de ſe voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de pluſieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les conſciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette nation qu'on mene à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduit qu'à un déſeſpoir honteux & inutile: je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brulés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable: ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient

(*) Les premiers Américains, que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet, & comme on les garotta pour les conſerver, ils

été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de foiblesse & de pusillanimité, que d'un effort de courage & d'héroisme. Si l'on avoit la force d'espérer encore, on ne se détruiroit pas: on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduise; parce qu'ils usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible ; & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient com-

---

entrerent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvanterent tous les spectateurs par leurs hurlements, leurs contorsions & leurs mouvements si violents & si convulsifs, qu'on les prit pour des phrénetiques. *Dapper Besc. van America pag. 41. in-fol.*

pofées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut affigner d'autre caufe plaufible que l'abatardiffement de l'efpèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents fur la population du Pérou & du Mexique, on fait feulement qu'elle y étoit plus forte que partout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre-cents-cinquante Bandits à pieds & quinze Cavaliers affez mal armés : toute fa pitoyable artillerie confiftoit en fix amufettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en refpect pendant fon abfence, avec la moitié de fon monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent foixante & dix fantaffins, & trente cavaliers, avec lefquels ils égorgerent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour fe fauver qu'ils renverferent à plat une immenfe muraille qui s'oppofoit à leur déroute: il leur en eut couté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, faifir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une feule bleffure : il n'y eut point dix Efpagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492; au moment que Colomb defcendit à l'Ifle de St. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux de fe défefpérer que de fe défendre: ceux qui

oserent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur nation; de sorte qu'il ne restoit plus, en 1530, un seul Indigène dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur; mais cette tentative qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'atmosphere sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les flêches horriblement envénimées dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoison : on se servit inutilement de feuilles de Tabac, de Cauteres, & de mille moyens insuffisants : il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés résisterent le plus longtemps, parcequ'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistances le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon,

s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'Etat. (*)

Les Chiliens ont lutté assez longtemps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presqu'inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatins ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Ca-

(*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, non obstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitans, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux-cents & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

valerie souvent démontée, que de la rage singuliere de leurs chiens Dogues & Lévriers, qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit: (*) ceux qui accompagnoient Vasco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Péruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde réguliere comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là que le Dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquéte de la Floride, un Lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de

(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulierement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Espagnols & les Métifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage du Pérou liv. VI. ch. VI. T. 1. pag. 341.*

Brutus : ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coup de flêches par les *Infideles*, & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens* ; comme si l'on étoit *Chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avait découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zéle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la

donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eût reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphère.

C'est de notre propre mouvement ; (*) dit-il à Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le midi & l'occident..... Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Jurisdictions & toutes leurs autres Dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par St. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon..... Si quelqu'un osoit trouver à con-

---

(*) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas, & detegendas versus Occidentem & Meridiem..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac vicariatus Jesu-Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, Hæredibusque & Successoribus vestris, Castellæ & Legionis Regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus ; vosque Hæredes ac successores præfatos, illorum dominos*

tredire à cette préfente Donation, s'il ofoit, par un excès de témérité, en reftreindre le fens, ou en enfeindre l'exécution, qu'il fache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Hiftoire ne nous avoient accoutumés, pour ainfi dire, à croire tout poffible, fi nous n'étions familiarifés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouïe d'un Eccléfiaftique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois-cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant fur fon trône fappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de fon pouvoir, l'Italie & l'Efpagne à un chef des Calmoucks, il eft bien certain que ce Tartare auroit fur l'Efpagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Caftilans fur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation fervit de titre, dans toutes les

---

cum plenâ, liberâ, & omnimodâ poteftate auctoritate & jurifdictione facimus, conftituimus & deputamus.... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam noftræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, aufu temerario, contraire. Si quis autem hoc attentare præfumpferit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli apoftolorum ejus, fe noverit incurfurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ millefimo quadringentefimo nonagefimo tertio; quarto nonas Maii. Pontificatus noftri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine eft intitulé DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *fuper Expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

prises de possession du nouveau Monde ; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Sécretaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

„ Alors, est-il dit dans cet Acte, en signe & „ témoignage de prise de possession, Sarmiento tira „ son épée & en coupa des branches d'arbres & des „ herbes, prit des pierres & les transporta d'un lieu à „ un autre, fit quelques tours en se promenant dans „ la campagne & sur la plage : incontinent ayant pris „ une grande croix, & ayant fait mettre ses gens en „ bataille avec leurs arquebuses, on porta la croix „ en procession. —— Ensuite on prit & appréhenda „ possession de cette partie de l'Amérique, en vertu de „ la Donation & de la Bulle de Notre très-saint Pere, „ Alexandre sixieme, souverain Pontife Romain, „ expédiée de son propre mouvement, par laquelle „ il donne à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame „ Isabelle sa femme, la moitié du monde, c'est-à- „ dire, cent-quatre-vingt degrés de longitude. "

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquie-

me du nom : je vous annonce donc, ajouta ce ſaint homme, que vous ayiez à vous faire baptiſer le plus promptement poſſible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Eſpagne, ſans quoi nous mettrons tout à feu & à ſang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un diſcours ſi convainquant, parce que ſon armée étoit trop foible pour réſiſter à ſes raviſſeurs qui l'aſſiégeoient, repliqua modeſtement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ſes deſcendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu, qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puiſſant & juſte, qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

Cela n'empêcha pas les Eſpagnols d'en faire la conquête, ſous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Eſpagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui paſſoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire ; (**) comme ſi la fortune eût voulu ſe ſignaler, en employant à la ruine de l'Empire des

---

(*) On trouvera dans le ſecond Volume de cet Ouvrage à l'Article de la Religion des Américains, la ſuite du Diſcours de l'Inca & du Moine Eſpagnol, diſcours qu'on n'auroit jamais dû tenir par reſpect pour l'humanité & la Religion.

(**) Zarate dit qu'Almagre avait été trouvé comme enfant, à la porte d'une Egliſe à Malagon en Eſpagne ; & que ſon pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla enſuite en Amérique commander des voleurs avec leſquels il dévaſta une partie du Pérou. *Hiſt. du Pérou liv. 1, ch. 1. pag. 2. Edition de Seville.*

Incas, deux aventuriers également obſcurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même auſſi qu'un fourbe, qui, ſous prétexte de catechiſer les Péruviens, alla faire l'eſpion dans leur armée, comme on a accuſé St. François d'Aſſiſe d'avoir fait pendant les croiſades. Il eſt bien certain que Pizarre étoit encore irréſolu, lorſque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant ſa miſſion les forces & les diſpoſitions de l'ennemi, lui conſeilla de livrer bataille ſans tarder d'un inſtant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'eſt que, quand l'Eſpagne voulut ſe mettre en poſſeſſion de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi acrues, ſa foibleſſe ſi grande qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on put envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par les Angelès, produiſit des Tréſors, & ces Tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître, au juſte, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, juſqu'à nos jours, des différentes Mines du nouveau Monde; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeuls Mines du Bréſil, avoient

produit, depuis Pierre II jusqu'en 1756, deux-milliards, quatre-cents-millions de livres Tournois. (*) Les manifestes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négocians du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Brésiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Brésil, il en résultera une somme presqu'innominable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siecle. L'ouverture des Mines du Potosi étoit déja faite en 1548; & en 1638, on en avoit tiré trois-cents quatre-vingt-quinze-millions-six-cents-dix-neuf-mille Piastres. (**)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne

---

(*) L'Amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Brésil, se monte annuellement à deux millions de livres Sterling. Ce calcul revient à peu près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

(**) L'Auteur des *Mémoires & des Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne* assure qu'on tire annuellement du Pérou 3 millions d'or pesant; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

put jamais amaſſer pour ſa rançon 7 millions en or & en argent façonné. (*) Et quand après ſa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cuſco, le butin fut à peine de ſoixante-millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plupart de leurs richeſſes; mais il n'y a aucune apparence qu'ils ayent aſſez eſtimé l'or, pour en façonner d'auſſi grands ouvrages que les Eſpagnols ſe l'étoient figurés.

Comme ces ſommes énormes, tranſportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal, & en Eſpagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour ſe plonger, pour ainſi dire, dans les Mines, y trouverent bien-tôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoyes d'argent fort al-

(*) La rançon d'Atabaliba ſe monta, ſuivant Zarate, à plus de ſix-cents millions de Maravédis, c'eſt-à-dire à plus de quatre millions cinq-cents mille livres : cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation & ſeulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau forte; ainſi il arriva que cet or étoit eſtimé deux ou trois carats au-deſſous de ſon véritable titre; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font ſept cents cinquante mille livres : il y eut auſſi de l'argent en grande quantité, de ſorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majeſté, ſe monta à trente mille Marcs d'argent fin ; le quint de l'or ſe trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette ſupputation il réſulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour ſa rançon ſept millions qui, eu égard aux richeſſes des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de choſes.

teré, (*) & il étoit redevable à l'Angleterre qui le nourrissoit, de cinquante-millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit : il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré sa faillite. Le Roi Joseph actuellement regnant se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre-cents-mille écus d'une confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques. (**)

(*) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(**) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, & on y labouroit si peu de terre qu'on n'y recoltoit pas pour nourrir trois-cents mille habitants dans les bonnes années Il paroit que la chute de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne, le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'Administration,

Philippe II, ſi longtemps poſſeſſeur des Tréſors du nouveau Monde, vécut encore aſſez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ſes Etats. Encouragé d'abord par ſes richeſſes à tout oſer pour réduire l'Europe en eſclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ſes ſucceſſeurs dans la déplorable néceſſité d'adulterer les monoyes. Ses ſujets, comme frappés de vertige ceſſerent de travailler leurs ſoyes & leurs laines, laiſſerent leurs campagnes ſe hériſſer de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'induſtrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent ſur leurs conquêtes. (*) Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inſpira le projet de mettre l'Eſpagne en tutele. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à la détruire, & on detruiroit ainſi le plus puiſſant Empire de l'Univers.

(*) L'Auteur des *conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne* prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le ſuppoſe communément; mais il eſt tombé dans un équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Eſpagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture ; en ce ſens, l'Auteur a raiſon. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il eſt bien clair que l'Amérique a nui à l'Eſpagne incroyablement. Elle n'eſt point, à la vérité, deſtituée de reſſources, puiſqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus; mais ſes dettes étoient énormes, & dans le nombre de ſes habitans il s'y trouvoit 190046 Eccléſiaſtiques & 200000 qui prétendoient à le devenir : ainſi en tout, 390046 Célibataires par devoir.

Tout

Tout peuple qui ceſſe de ſe nourir lui-même, & qui achete de l'Etranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie mortelle, & ſe dévore lui-même : ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter.

Quand les Romains, ſubjugués par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'Empire : ils auroient été écraſés par ſa chûte, quand même les Barbares ſeroient reſtés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agreſſeurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'eſt un grand problême de ſavoir ſi l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuſe, ſi deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme ſiécle, montré la route au nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoiſonna les organes de la réproduction dans l'eſpèce humaine, mal qui n'a pu être compenſé par tous les Tréſors du Potoſi & du Bréſil, il eſt certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il eſt ſorti de ſes Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & ſi le prix des denrées a hauſſé de huit fois, on comprend aiſément, que malgré la maſſe du métal importé, les Européans n'en ſont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui poſſede aujourd'hui huit mille livres, n'eſt pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme ſiecle.

On croit communément que les richeſſes des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte,

où le commerce des épicéries, entre les mains des Vénitiens, auroit entrainé l'Europe, en le dépouillanr sans retour de son or & de son argent : mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle ; mais aussi les peuples ont vu par là leurs intérêts se multiplier ; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a aggrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel ; depuis Buénos-Airès jusqu'à Quebec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaine, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campèche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes: si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose: ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recherches, présente un concours d'évenements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister: il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit deux hémisphères habités par des animaux raisonnables: quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il eſt difficile de dire lequel abuſa le plus ridiculement de ſon pouvoir & de ſa raiſon, ou de Zacharie qui nioit la poſſibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Caſtillans. L'abrutiſſement des nations avoit ſans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un deſpotiſme abſurde. En 1346, les Venitiens demanderent la permiſſion au Pape, de pouvoir commercer en Aſie; d'y acheter du poivre & de la canelle; Veniſe obtint ce privilége dont elle n'avoit pas beſoin, & on anathématiſa tous les autres Etats de l'Europe qui oſoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une propoſition encore plus riſible: ils ſolliciterent la permiſſion de doubler le Cap de bonne Eſpérance, & de réduire en ſervitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Meſſe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement: on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome ſolliciter la poſſeſſion de l'Afrique occidentale pour Alphonſe V, de Portugal, dit au Pape en plein Conſiſtoire " que Sa Sainteté
„ étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zele
„ du Roi ſon maître, en attribuant à la Couronne de
„ Portugal toutes les Terres qu'on découvriroit le
„ long de l'Afrique, juſques aux Indes incluſivement;
„ puiſqu'on devoit regarder *comme des poſſeſſeurs*
„ *injuſtes toutes les nations infideles qui y étoient éta-*
„ *blies*. Que Sa Sainteté défendit en même temps

„ à tous les Princes chrétiens, ſous les Peines Cano-
„ niques les plus griéves, de traverſer les Portugais
„ dans leurs entrepriſes. (*)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des poſſeſſeurs injuſtes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embaraſſé; mais le ſacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia ſa Bulle dans la teneur que les Portugais la deſiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injuſtice d'autant plus remarquable qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'eſclavage qui fait horreur à l'humanité: ils furent les premiers qui firent le commerce des Négres: les Eſpagnols les imiterent, & toutes les Puiſſances de l'Europe imiterent l'Eſpagne: les droits le plus ſacrés de l'homme ne furent défendus par perſonne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne ceſſe point, quand on conſidére la puſillanimité des Américains ſubjugués & détruits preſqu'en un inſtant, par une poignée d'Européans.

Las Caſas dit que les Caſtillans en maſſacrerent douze-millions: il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, ſi l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais enſemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique

(*) *Hiſtoire des Découvertes des Portugais, par Lafitau Tome I. pag. 15. in-quarto.*

ſeptentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels : on n'en a pas laiſſé dans les Antilles, & preſque point dans les Caraïbes & les Lucaïs. Dans le Perou, dans le Mexique & le Breſil, on a exterminé les deux tiers des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, ſoutient à la fois que la Religion chrétienne à augmenté la population des Indiens, & que la deſtruction qui en a été faite, étoit fondée ſur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, ſans en laiſſer reſpirer un ſeul. Les Eſpagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémiſphere exiſtoient des peuples réunis en ſociété de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les ſciences, cultivé les arts, évertué l'induſtrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois ſtériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domeſticité, ſaigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en paturages, enſemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenſes, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémiſphére oppoſé la nature entiere étoit ſauvage, l'air groſſier & mal-ſain, les forêts épaiſſes d'une étendue ſans fin & ſans commencement, & où les rayons du ſoleil n'avoient jamais pénétré : les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des baſſins fixes, ſe répandoient dans les campagnes, où ne

croiſſoient que des joncs & des herbes nuiſibles : la terre étoit jonchée d'inſectes & de ſerpents : les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetiſſés, abatardis, & on n'en avoit réduit que deux ſeules eſpèces en ſervitude : les hommes, moins nombreux encore que les animaux, ſe diſtinguoient par leur foibleſſe & leur épuiſement : ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoiſſoient les mines, ſans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieuës quarrées ; & ſur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une eſpèce de ſociété politique : tout le reſte errant & diſperſé en hordes ou en familles, ne connoiſſant que la vie ſauvage, végetoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine aſſez d'intelligence pour ſe procurer ſa nourriture.

La différence d'un Hémiſphere à l'autre étoit donc totale, auſſi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puiſſe l'ignorer. Je conviens qu'il eſt difficile de rendre raiſon d'une ſi étonnante diſparité entre les deux parties conſtituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore ſéjourné pendant ſix ſiecles, c'eſt une ſuppoſition inſoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon,

---

(*) Mr. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglais en quarré. Il faut ſoixante de ces milles ſur un degré, du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il eſt queſtion dans notre calcul.

pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre ? Pourquoi le vaſte continent des Indes occidentales ſeroit-il reſté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'inſtant de la création juſqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité ? La nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage, ou pour le completer que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'univers connu : ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémiſphere ? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypotheſe & ſi l'on admettoit une formation ſucceſſive d'Etres organiſés, pendant qu'on eſt convaincu, qu'il ne paroît pas même ſur la ſcene du monde un nouvel inſecte : les germes ſont auſſi anciens que les eſpèces, & les eſpèces paroiſſent auſſi anciennes que le globe. Si la formation ſpontanée & fortuite a occupé ſi long-temps les Philoſophes de l'antiquité, c'eſt qu'ils étoient trop mauvais Phyſiciens pour s'apercevoir de la futilité de cette diſpute métaphyſique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur tranſplantation. Tous les monuments hiſtoriques confondus enſemble ne fourniſſent aucune preuve de cet événement, dont le ſouvenir ne s'étoit conſervé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on ſuppoſe qu'il avoit quitté pour chercher

des terres nouvelles & inconnues. Ce n'eſt pas à l'égard des Américains ſeuls que l'hiſtoire eſt en défaut : elle l'eſt à l'égard de preſque toutes les nations.

On n'eſt pas en état de marquer ſur toute la ſurface du monde une grande contrée, une iſle conſidérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoit poſitivement aucune région dont on puiſſe affirmer qu'elle étoit reſtée déſerte, juſqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y ſont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abſtraction faite de toute origine romaneſque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ſes annales : ſi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout ſeroit expliqué ; ſi l'on s'arrête aux documents inconteſtables de l'hiſtoire, rien n'eſt expliqué. Il eſt poſſible que des maladies peſtilentielles, des cataſtrophes phyſiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiſſent la race humaine dans un pays, & c'eſt dans ce ſens ſeulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : ſi l'on concluoit qu'il a toujours été déſert parceque tous ſes monuments ſe ſont effacés & ſa tradition perdue, on ſe tromperoit ſans doute, autant qu'on peut ſe tromper, lorſqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il eſt poſſible encore que dans de certains climats défavorables, la population ſoit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare ; mais la nature ne ſemble pas avoir compté les individus : elle s'eſt contentée de l'exiſtence du genre, l'a

foumis aux influences de fon climat, & abandonné à fa propre induftrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'hiftoire nous préfente, on voit la plupart des peuples s'élever fucceffivement de l'abrutiffement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie faûvage, jufqu'aux rudiments primitifs des arts & de la fociété, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des chofes & des fiecles, jettés fur ce globe fans autres notions, fans autres connoiffances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires: portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & groffiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs fciences: ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe; auffi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les inftitutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raifon, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont vifiblement infpiré aux légiflateurs des idées fouvent contradictoires : lorfqu'on compare les Codes légiflatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de fon voifinage, tout contrafte & rien ne fe reffemble.

Il eft des peuples qui ne font peut-être jamais fortis de l'enfance & de l'état originel: le ciel & la terre fe font opofés à leurs efforts, & la difficulté de fe policer a été chez eux invincible, & l'eft encore. Les Eskimaux & les Grœnlandois n'auront jamais des villes, ou ce qui eft la même chofe, ils n'auront

jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Nègres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la Ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'agriculture qui a conduit les hommes par la main de degrés en degrés, de la conſtitution agreſte à la conſtitution politique : plus un terrein eſt-il propre à être enſemencé, plus les graines comeſtibles y abondent-elles, & plus les poſſeſſeurs de ces champs fertiles & de ces ſemences précieuſes s'humaniſeront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre ſédentaires, & dès lors ils ſont à demi policés.

La propriété & tous les arts ſont donc nés du ſein de l'agriculture. De là on peut déterminer les rangs où les différentes eſpèces de Sauvages doivent être placées ; ſuivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs ſont les premiers dans l'ordre, parceque leur ſubſiſtance eſt la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet : ils ont le temps d'inventer & de perfectioner leurs inſtruments : ils ont du loiſir pour penſer & réfléchir.

Les Nomades ſuivent immédiatement, mais diffèrent des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne ſont jamais établis ; on ne rencontre pas, pendant l'hiver, leurs tentes & leurs maiſons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vûes

pendant l'été : ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons ſont ceux d'entre les Nomades que nous connoiſſons le mieux : leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou paſteurs : intermédiaires entre la condition ſauvage & l'état civil, une diſtance preſqu'égale les ſépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommé Rhizophages : nous entendons par là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus ſans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmiſtes, ſont plus à leur aiſe & moins ſauvages que ceux qui ne voient s'élever au deſſus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il eſt impoſſible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce ſens par les Anciens, doive ſignifier les noix, les chataignes, les pignons, les amandes, les faines & les piſtaches, mais il eſt certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent ſe ſuſtenter : il eſt aſſez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la ſtérile Weſtphalie, ſaccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme claſſe ; leur façon d'exiſter ne diffère pas ſenſiblement de celle des paſteurs ou des Nomades, ſinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoiſés une reſſource aſſu-

rée, & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hyver, se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux, sont les Grœnlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous: errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs; parce que le gibier, bien moins fécond que le poisson, se dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un sauvage chasseur cherche les solitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie sociale: s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, son instinct est féroce & ses mœurs barbares: plus son génie s'occupe-t-il des moyens de subsister, moins réflechit-il sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre humain ce que sont les bêtes carnassieres entre les quadrupedes, insociable.

Tout cela posé, il sera plus facile d'expliquer les causes de la différence qu'on a dejà remarquée entre notre Hémisphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inon-

dations considérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent Ouvrage *de situ Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturalistes de son temps rencontroient au nouveau monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclysme dont la mémoire s'étoit conservée dans les livres sacrés des Choëns, ou des Prêtres Egygtiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la postérité de ceux qui se réfugierent dans les montagnes de la haute Abyssinie, où la terre est plus exhaussée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie,

Le nombre presqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales sont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravasées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroissoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une secousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraquée : les nombreux volcans de Cordellieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une où dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditer-

ranés les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de St. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphere de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre Horizon; puisqu'on y a exhumé de grands

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm.* Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savants de la Suede, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la côte de la Suede, cette diminution est de quarante quatre à quarante-cinq pouces en un siecle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux-mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des Isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre-mille ans. Mrs. Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothese de la retraite des eaux de la mer du Nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemark ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un mémoire, dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulieres, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre: les feux souterrains & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoyes d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les differentes substances terrestres, n'ont presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en la considerant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grèce, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision: elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que Mr. Freret ne leur en accorde. [*]

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant

(*) Suivant Mr. Freret (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions T. 18. p. 45.*) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ére vulgaire: il prétend, que la période des Indous nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, mal-

le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le cataclyſme dont les livres Egyptiens conſervoient le ſouvenir, avoit été un évenement deſtructeur qui avoit défiguré & transpoſé tous les ſites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent auſſi quelques Antiquités, prétendument anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis ſubmergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleverſé par les cauſes ſecondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y exiſtoit une différence ſi marquée entre tous les objets de comparaiſon poſſibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'induſtrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occaſionnés par les convulſions de la nature. Dans l'Hémiſphère oppoſé les hommes venoient ſeulement de deſcendre des rochers & des élevations où ils s'étoient refugiés comme des Deucalions: répandus dans des campagnes encore remplies de vaſe, & de bourbier, leur conſtitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de

---

heureuſement pour Mr. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en eſt écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'eſt une entrepriſe dont on pourroit dire ce que diſoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor eſt, profecto furor.*

chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuié une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées: les vapeurs fétides & grossieres qui s'en élevent, sont par tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand: s'il faut une longue suite d'années pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques?

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés: ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener: les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens, plus modernes que les nations de l'ancien monde: ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine; & on conçoit maintenant pourquoi

on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi ſauvage. Les temps de ſe policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux: leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte, comme l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon ſujet pour que je puiſſe le paſſer ſous ſilence.

„ Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages „ en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y produit „ d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe „ nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la ca- „ bane un morceau de terre, le mays y vient d'abord, „ la chaſſe & la pêche achevent de mettre les hommes „ dans l'abondance; d'ailleurs les animaux qui paiſ- „ ſent comme les bœufs, les bufles, &c. y réuſſiſſent „ mieux que les bêtes carnaſſieres. Celles-ci ont eu „ de tout temps l'empire de l'Afrique. "

„ Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avantages „ en Europe, ſi l'on y laiſſoit la terre inculte: il n'y „ viendroit guères que des forêts, des chênes, & „ d'autres arbres ſtériles. " (*)

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les

(*) *Livre XVIII. Chap. IX.*

Gaulois, & les Efpagnols étoient encore fauvages, il y a quelques fiecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations fauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits, dont on peut fe nourrir? Puifque Mr. de Montefquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu : il y avoit donc une autre caufe qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agrefte, & cette caufe étoit la ftérilité.

Une nation qui poffede un terrein abondant en fruits, s'humanifera bien plutôt qu'une horde fituée fous un ciel âpre, & fur une terre frappée de ftérilité: auffi voit-on que telle a été la marche de l'efprit humain, & la naiffance fucceffive des focietés: elle a fuivi la gradation des climats, & la fécondité du fol: fur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiftes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilifés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Weftphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'eft donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie fauvage : c'eft au contraire le défaut de fubfiftances qui l'empêche d'en fortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique feptentrionale, pour faifir toute l'inconféquence de la propofition de Mr. de Montefquieu : jamais on n'a dit que cette vafte région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles: nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée.

Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la disette ; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs : si les fruits de leurs forêts avoient pû les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre passé tranquilement leurs jours, sans errer, comme ils font, à deux ou trois-cents lieues de leurs cabanes, pour poursuivre, au travers des glaces, un Orignal qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses. (*) Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *Lichen*, qui croit contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche* ; & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques espèces.

(*) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte* : elle est composée de blé d'Inde torréfié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de sel commun : une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires : le *Kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive inventée prétenduement en 1753 par Mr. Bouébe, Chirurgien du Régiment de Salis Grisons, n'étoit aussi que du blé d'Inde broié, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette récette a été copiée sur le procédé des sauvages de l'Amérique septentrionale.

Les besoins toujours renaissants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de songer à se civiliser : il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs : l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix ;* mais on sait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le mays, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondants que le sein de la terre y versoit, prétendument sans peine & sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été: & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne se soient pas civilisés davantage, car il est certain que le Nord de notre Europe n'est sorti entiérement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'appercoit qu'ils sont exotiques, & qu'ils ont été successivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut

aisément s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & sur-tout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal se vivifie sous la main de l'homme civilisé : il meurt sous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les bufles réussissoient bien en Amérique, dit Mr. de Montesquieu ; mais il est certain qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada sont de la même espece que les Rhennes de la Lapponie : cependant les naturels de l'Amérique septentrionale n'avoient pas eu l'esprit de soumettre ces animaux, ni de les apprivoiser à paître en troupeaux sédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les services imaginables ; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Orignaux. Les Bisons, que les Tartares ont amenés à la domesticité, étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnassieres, le Canada seul en nourrissoit un nombre presqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en rapporte, en est une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le paſſage tiré de l'*Eſprit des Loix*, qu'un raiſonnement de ſpéculation, contredit par le fait & l'expérience de toutes les nations & de tous les ſiecles : c'eſt le ſophiſme d'un grand homme.

Ce ſont la ſtérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie ſauvage. L'abondance l'amene à la ſociété : l'article de la ſubſiſtance doit être réglé avant qu'on rédige le Code légiſlatif : les loix ne ſont qu'utiles : la ſubſiſtance eſt indiſpenſable.

Dans les pays temperés & riches en végétaux, la ſociété a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & ſtériles : on la voit paſſer & comme voyager de l'Aſie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progreſſion ſuit exactement le degré de fécondité phyſique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie ſeroit ſans contredit le plus dépourvu & le plus ſtérile de tous : ſi elle reſtituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à ſon terroir ou à ſon climat, il ne lui reſteroit preſque rien : elle ne conſerveroit, entre les petites ſemences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreſte.

Les Américains étoient donc ſauvages, ou ſémi-ſauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoit dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'inſtruments de fer, &

au-

aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils ſont trop indolents, trop lâches pour s'en ſervir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & ſur tout celles des ſeptentrionaux, ſe ſont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainſi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette ſimilitude apparente on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs ſcythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie ſauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reſſemblance entre la façon d'exiſter de tous les ſauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils ſont carnaſſiers, cruels, impitoyables à proportion de la ſtérilité du terrein qui leur eſt échu en partage, ou des défauts phyſiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & ſe faiſoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons & ſe ſéparent enſuite pour chaſſer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le ſol étoit ſingulierement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens: il devoit donc y regner un état de guerre perpetuelle entre les peuplades qui ſe raprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animo-

ſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pû ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus ſont par tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Nègres, chez les Caffres : enfin parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes : & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt, d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur ſeroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils ſeroient infiniment moins méchants qu'ils ne le ſont, ou qu'on ne les ſuppoſe. D'ailleurs leur commun malheur eſt, que l'injuſtice d'un ſeul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiſ-

ſance ſinguliere, contenir cinq ou ſix Tyrans avides & orgueilleux; & c'eſt plus qu'il n'en faut, pour enſanglanter la terre dans toute ſa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires ſur les Américains du Nord, ils ne peuvent trop s'étonner, diſent-ils, que ces peuples ſoient reſtés de tout temps chaſſeurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle ſoit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: ſi l'on les a vus ſouvent en guerre avec les Français & les Anglais, c'eſt qu'on a voulu leur ôter la jouiſſance de l'air & de la terre: ce n'eſt pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur exiſtence, encore ne voit-on pas qu'ils ayent jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter juſqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires: ils n'ont jamais eu cette noble hardieſſe, & font la guerre en ſe cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagere juſqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il eſt contraint d'avouer qu'ils ſont ſinguliérement lâches, timides, & que leurs attaques reſſemblent à celles d'une bande de voleurs qui ſe gliſſe de nuit dans une maiſon, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brule le reſte. Jamais ils n'engagent un combat régulier & déciſif en plein champ: ces ſortes d'actions, qui exigent de l'intrepidité, leur ſont inconnues.

La ſupériorité qu'ont les peuples civiliſés ſur les peuples ſauvages, ne conſiſte que dans la perfection de leurs armes & dans le mécaniſme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquesfois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi; on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fuſſent pas mieux policés que les Hurons le ſont, & qu'ils euſſent à faire à des armées Romaines dont la diſcipline ſurpaſſoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une ſurpriſe, au moins la bataille de Brème, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & diſputée avec toute l'opiniâtreté poſſible.

La vie ſauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cauſe que de leur façon d'exiſter: ils étoient peureux par inſtinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la rélation du Colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio en 1764. nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

„ Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne ſont guères plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils ayent des armes à feu. Ils expoſent rarement leurs perſonnes au danger, & ſe fient entiéremenr ſur leur adreſſe à ſe cacher pendant l'action: ils ne paroiſſent jamais à

„ découvert à moins qu'ils n'ayent, par leurs hurle-
„ ments effroyables, frappé de terreur l'ennemi enga-
„ gé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand
„ il eſt abſolument hors d'état de ſe défendre, & qu'il
„ met bas ſes armes. "

Je demande ſi l'on eſt fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foibleſſe, lorſqu'ils ſont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faiſant partie de la chaſſe ou du pâturage de ces Barbares puſillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglais, ou qui que ce puiſſe être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre ſur laquelle ils peuvent ſe nourrir en chaſſant des orignaux, des caſtors, & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injuſtice atroce des conquérants de notre Hémiſphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne ſans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais reſſemblé.

Je me ſuis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été queſtion de la liberté reſpective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y eſt toujours agi de la ſubſiſtance de chaque peu-

plade en particulier, à qui il falloit un immenſe terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi ſe nourrir, auroit l'orgueil inſenſé de ſubjuguer une autre nation, auſſi pauvre qu'elle, par la ſeule paſſion de conquérir, cela n'eſt point dans la nature des Sauvages; car dès lors, ils ceſſeroient de l'être; pour conſerver leurs conquêtes, ils ſeroient contraints de ſe policer, & leurs eſclaves, pour apprendre à obéir, ſeroient auſſi contraints de ſe policer. Le grand intérêt qui diviſoit donc tous ces peuples chaſſeurs, étoit la chaſſe-même: c'étoit la ſource de l'éternelle diſcorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient aſſez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit ſur ce ſujet: ſelon lui; „ tous les ſauvages Chaſſeurs ſont en paix: la guerre „ n'exiſte que chez les peuples cultivateurs: l'agri„ culture engendre les guerres nationales: la chaſſe „ adoucit le cœur de l'homme, & l'amene inſenſi„ blement dans le ſein de la vie ſociale: l'eſclavage „ eſt un bien, on a eu tort de l'abolir." Voilà une ſuite des paradoxes que Mr. Linguet a oſé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de bonne Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces

Africains parlerent ainſi aux premiers Hollandais qui débarquerent chez-eux. " Vous autres étrangers ve-
„ nus de loin, vous n'êtes après tout que des hom-
„ mes comme nous; ſi vous en ſavez plus que nous,
„ faites un miracle en notre préſence, & nous recon-
„ noîtrons votre ſupériorité. Si avec cela, vous êtes
„ juſtes & équitables, nous ſerons vos amis, & vous
„ promettons nos ſervices. " Mr. Adrien Vanderſteel (*) Commandant du fort, fut d'abord embarraſſé par cette queſtion: il ſuppléa à tout par ſa hardieſſe & une préſence d'eſprit étonnante. Arrivé à l'aſſemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau de vie; y mit le feu & propoſa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refuſerent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'oſez entreprendre: vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis: il eſt vrai qu'on leur a payé le terrein ſur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en eſclavage, comme on y réduit

(*) Il eſt aſſez ſurprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'eſt lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce menſonge groſſier, & il a eu raiſon. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots: il ne s'eſt amuſé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé pluſieurs chapitres, étant yvre.

les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'hiſtoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandais, auroit dû être imité par toutes les Puiſſances qui ont formé des établiſſements dans les Iſles, & le continent des Indes occidentales. On ne ſauroit trop répéter qu'en détruiſant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laiſſer ſubſiſter & s'y incorporer, comme on a fait, aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malais, les Malebares, les Mogols, & tous les autres peuples de cette partie de l'Aſie.

Las Caſas, Evêque des Chiapa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laiſſer libres, de les porter au commerce, & de leur donner ſimplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Eccléſiaſtique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuſes & immenſes, ſous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modeſtie : ſi l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il eſt impoſſible de lui pardonner d'avoir le premier en Eſ-

(*) Las Caſas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, juſqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre ſémi-militaire, ſémi-eccléſiaſtique : il vouloit être grand Maître de cet ordre & ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer 10 mille Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de ſoixante mille ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injuſtice marquée ; ſi les Eſpagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un Tribut des Américains ? L'intention de Las Caſas étoit de ſe faire ſouverain dans les Indes : il eſt certain que les Jéſuites ont, dans la ſuite, exécuté ce que Las Caſas avoit projetté, & ſe ſont ſervis de ſes Mémoires.

pagne

pagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs : tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'interêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens; on fit les plus grandes injustices, & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parceque cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlesvoix & Colden offrent des observations particulieres qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poësie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique : quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthene, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi

à Mr. Timberlake (*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puiſque la ſtupidité eſt malheureuſement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas ſi ſtupides, puiſqu'ils ont exactement rendu des diſcours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & auſſi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Perſan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Perſans & des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous aſſure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur proſodie, n'ont aucune idée de la diverſité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au de-là de dix, qu'ils ne ſavent ni manier la ſcie, ni la hache, que rien n'eſt plus mal adroitement conſtruit que leurs cabanes & leurs canots : quand il aſſure qu'ils ſont exceſſivement ivrognes, & à chaque inſtant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaiſe foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela eſt poſſible, ſans outrager la raiſon ou le bon ſens,

La plupart des Relateurs Anglais, ſous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la ſatyre de leur propre nation : ils ſont pleins d'allégories, peut-être ingénieuſes, mais à coup ſûr inſupportables pour quiconque ne s'intéreſſe ni aux Bills du Parlement, ni aux Conſeils de St. James, ni à toute la révolution du Miniſtere Britanique. Des écrivains

(*) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

fort eſtimables, pour s'être trop fié à ces relations illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés de jouir. Il y a, ſans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être ? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſiſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt appaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient: il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin: ſa raiſon ne vieillit pas: il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiſſe la nature dégénérer à ſes yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Fonciérement pareſſeux par naturel, il eſt vindicatif par foibleſſe, & atroce dans ſa vengeance: parcequ'il eſt lui-même inſenſible: n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ſes ennemis comme ſes meurtriers. Si ſes projets de vengeance étoient toujours ſoutenus par le courage de les exécu-

ter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il ſeroit auſſi dangereux aux Européans, qu'il l'eſt à l'égard des petites hordes de ſa nation avec leſquelles il eſt en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éterniſent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faiſoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuiſé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a compoſé, ſur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (*) qu'ils ſont exceſſivement orgueilleux, & n'eſtiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus ſurprenant des phénomènes ſeroit, que des Sauvages extrémement ignorants ne fuſſent pas auſſi extrêmement préſomptueux. Ne connoiſſant rien dans la nature entiere, ils ſont & doivent être timides, crédules, & par conſéquent ſuperſtitieux : s'ils entendent le tonnerre, ſi un objet nouveau les effraye, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la divinité les idées les plus abſurdes, & la peindront preſque toujours comme un être malfaiſant, qu'ils tâcheront d'appaiſer, & de calmer par des ſacrifices, & des offrandes : ils auront des ſorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils reſpectent le plus, eſt celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, auſſi

---

(*) *Kort fortæling af de vilde volkes fornemmeſte indretninger, Skikke, oc meninger by Jens Kraft 1760.*

longtemps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent ſe procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards ſont épuiſés & décrepits, perſonne ne les aide ou les ſecourt : on ne leur rapporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de forces pour reſpirer encore longtemps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous ſaiſit d'horreur ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intereſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment obliteré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long-temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les ſauvages : ceux qui ſont errants, détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum !*

caractere impitoyable, les Sauvages ne font pas barbares, mais que les peuples civilifés le font. Ce jugement outré eft celui d'un mifanthrope, ou d'un infenfé qui s'étudie triftement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes font fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accufer ni les fciences, ni les arts: fi chez ces nations, il s'éleve des Defpotes qui écrafent tout fous leurs mains fanglantes, fous leurs aveugles volontés; il ne faut pas en accufer les loix, mais la lâcheté de ceux, qui ne s'oppofent pas au defpotifme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un feul homme foit plus fort que plufieurs qui prétendent être libres & fecouer leurs chaînes. Je crois que tous les Defpotes reffemblent à Tibere, qui étoit lui-même furpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui défobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à fes pieds, s'écria d'indignation: *O homines ad fervitutem paratos.* Cet exemple, pris de l'hiftoire d'une République expirante fous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les efclaves font quelquefois auffi coupables que les tyrans, & qu'il eft difficile de favoir, fi la liberté a plus à fe plaindre de ceux qui l'envahiffent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaifon de malheureux Afiatiques, foumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination phyfique, il y a toute apparence que l'avantage feroit du côté des derniers: mais ce n'eft pas des

abus qu'il faut tirer des inductions : c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, ſe porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropiſie, ni la peſte, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie ſauvage que dans la conſtitution ſociale : ces deux états ſont ſi éloignés, ſi oppoſés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaiſon, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître juſqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils ſont ſuſceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui eſt impoſſible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris par des maîtres groſſiers & ſtupides, retourner enſuite, à la premiere occaſion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs ſemblables. De grands Philoſophes ont raiſonné ſur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conſéquences fauſſes. Cependant il eſt certain que les impreſſions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'eſclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la ſociété, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſant, ils ne s'étoient pas cru compenſés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons ſavoir ſur ce ſujet, ſe réduit à ceci : il y a des ſituations, des événements qui flattent l'homme ſocial, & qui feroient le tourment du ſauvage, ſi tout à coup la main d'un Dieu le tranſportoit de ſa cabane

dans la ſphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer aſſez ſûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui ſont ſauvages, au milieu de la ſociété, juſqu'au terme où leur raiſon ſe développe, & que l'inſtruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR *LES AMERICAINS.*

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'eſpece humaine en Amérique.

PLuſieurs Auteurs ont ſoutenu que l'eſpece humaine n'étoit point diverſifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les viſages s'y reſſembloient, & que le maſque de l'homme y étoit le même. Il eſt vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à groſſes jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le naturaliſte Bontius diſent qu'on en trouve en Aſie, ni enfin des femmes avec une excroiſſance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes: mais dans les ſeules Provinces ſeptentrionales on a compté trois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous ſommes propoſés de dépeindre dans un article particulier: on donnera enſuite l'hiſtoire complette des Patagons, devenus ſi célebres ſans qu'ils ſachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité ſera ſuivi par la deſcription des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel eſt l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans une ſi grande diverſité de matieres.

C'a toujours été le privilege, & peut-être auſſi la récompenſe de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas ſurvivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'inſtinct du vulgaire de ſe paſſionner longtemps pour des abſurdités venues de loin, & atteſtées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Avanturiers qui firent, au quinzieme & au ſeizieme ſiecle, la reconnoiſſance des côtes de l'Amérique furent preſque tous agités de la fureur d'en écrire des relations menſongeres. Jaques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, uſa de tous ſes droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, ſans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du ſuccès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipſer, en plaçant à leur tour dans l'Eſtoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaiſante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils ſautoient très-leſtement : il paroît que le Philoſophe Maillet n'a point été fort diſpoſé à douter de leur exiſtence, au moins en parle-t-il aſſez ſérieuſement dans ſon *Telliamed*. Il ſe peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui aſſurent que la Tartarie nourrit auſſi des monſtres ſemblables; mais le Philoſophe Maillet

auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le ſens commun.

Les Emiſſaires, que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches ſi ridicules au grand Kan, en 1246, (*) publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en ſe joignant deux à deux, couroient d'une vîteſſe extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de St. Auguſtin, qui dit qu'il eſt très-perſuadé qu'il y avoit de ſon temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'eſprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre conſidérable, ſi l'on donnoit ſimplement la liſte des fauſſetés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires

---

(*) Cette Ambaſſade étoit toute compoſée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux ſe nommoient le *frere Aſcelin* & le *frere Clan-Carpin:* ils devoient ordonner au Kan des Tartares de ſe faire baptiſer, & lui enjoindre de la part du Pape de ſe déſiſter de ſes conquêtes en Aſie. Quand cette troupe d'Enthouſiaſtes fut arrivée en Tartarie, elle refuſa de faire la révérence ſelon la coutume du pays : enſuite elle propoſa de baptiſer. La réponſe qu'on leur fit, eſt ſans doute digne d'être placée ici, c'eſt de *frere Aſcelin* lui-même qu'on la tient.

„ Les Tartares ayant oui cette réſolution, en furent „ grandement indignés & troublés, & dirent aux religieux „ en grande colère & rage, qu'ils n'avoient que faire de „ les exhorter à ſe rendre chrétiens & chiens, comme ils „ étoient, que le Pape étoit un chien, & eux tous auſſi „ de vrais chiens. *Frere Aſcelin* vouloit répondre à cela ; „ mais il ne put, à cauſe du grand bruit, des menaces, „ cris & rugiſſements qu'ils faiſoient entendre." *Bergeron voyages en Aſie, dans les XII, XIII, XIV & XV Siécles, in-4to, pag. 68, à la Haye 1735.*

ſur l'Amérique : jamais la ſource des prodiges ne fut plus intariſſable : chaque nation de l'Europe eut ſon Hérodote & ſon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du Nouveau Monde, les Eſpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faiſoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Bréſil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandais trouvoient de Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviſſe, au-delà de Parimaribo. (*) Le temps & la vérité ont fait diſparoître la plûpart de ces merveilles, dont on n'a conſervé juſqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eut été trop faire que de ſe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eſquimaux, qui différent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanſans que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deſſinés ſans le moindre veſtige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent, ſont

---

(*) Cette fable des Nègres à pieds d'écreviſſe a été renouvellée de nos jours, parcequ'on a trouvé dans les bois au-dela de Parimaribo, un village entier compoſé d'eſclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écraſés par les cylindres des ſucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun ſcrupule de mutiler leurs Nègres & même de les empoiſonner, dès qu'ils en ſont mécontents. C'eſt ſur de ſemblables victimes qu'on a fait les experiences avec le manihot diſtillé qui tue en une minute.

d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akanſans, jadis aſſez floriſſante & nombreuſe, a eu ſes principaux établiſſements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poiſon de la petite-vérole ont fait chez-elle, au commencement de ce ſiecle, de ſi horribles ravages, qu'elle eſt réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poſſédent plus qu'un ſeul hameau inſulté par ſes voiſins, & hors d'état de ſe défendre.

Quelques voyageurs aſſurent que toutes les nations de l'Amérique ſeptentrionale, quoique ſéparées de la Tartarie par une mer vaſte & orageuſe, reſſemblent ſi parfaitement aux petits Tartares, qu'il ſeroit impoſſible de les reconnoître, ſi leurs hordes venoient tout à coup à ſe confondre, ou à ſe mêler.

Comme il exiſte auſſi des variétés très-ſenſibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'eſpèce avec laquelle le rapport eſt le plus marqué: car il eſt avéré qu'on n'a pas vu d'Américains ſemblables aux Calmouks, pour la laideur: ils en ſont différenciés par la forme du nez qui manque preſqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares: ils en différent encore par les yeux, qu'ils n'ont point ſi monſtrueuſement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus ſerrées, moins longues & moins plattes. Il ne reſte donc que les Tunguſes de la Sibérie, avec leſquels je conviens que les Septentrio-

naux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Sthralemberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses, *& par tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses : ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense.* (*)

Cette distance que Mr. Antermony veut trouver si peu importante, est à peu près de huit cent lieues Gauloises, au travers d'un Océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs, la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques; ce qui ne feroit pas s'ils descendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglais paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus

(*) *Voyage de Mr. Antermony, Gentil-homme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet Ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses Etats & la Chine; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté; puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entiérement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroit avoir exclu les Russes pour longtemps.

de

de cent ans. (*) En lisant cet ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de son temps, lorsqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas; comme si l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de, *Circasses*, & *Souriquois*, nom que les François ont donné aux habitants de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper: c'étoit un Savant qui du fond de sa solitude répandoit ses rêveries dans le public; mais comment les compilateurs de l'*Histoire universelle* ont-ils pu renouveller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'un sistême oublié depuis si longtemps, & si digne de l'être? Ces compilateurs disent qu'au cinquieme siecle les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe: or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir

(*) *Georgii Horni de Originibus American. Libri IV, Hag. comit. 1652.*

des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misere. Les ours & les neiges du Kamschatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Assénipoils, le lac Huron, la mousse, les fougeres & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrêmités de l'univers? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes, à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues meres respectivement incompréhensibles, (*) On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes

(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique : il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares en vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant & absorde les autres.

voiſines qui ne ſe comprennent point ; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc, pour un inſtant, que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point ; puiſque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait uſage, & je dis qu'il eſt non ſeulement naturel, mais néceſſaire qu'il y ait, entre des ſauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux ? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe contredire, les idées peuvent-elles varier ? Non : les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout ſera expliqué, tout ſera applani. Les Tunguſes logent dans des cabanes ; les Américains y logent auſſi, cela n'eſt pas étonnant : ils ſont ſauvages. Ils vivent les uns & les autres diſperſés par petites familles, comme il convient à des chaſſeurs. Ils s'habillent de peaux de

bêtes, parce que n'ayant que cette ſeule étoffe pour ſe couvrir en hyver, il eſt naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils ſont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer : le ſilence & la ſombre horreur des ſolitudes qu'ils habitent, leur inſpirent de la triſteſſe : ils préférent les liqueurs ſpiritueuſes & enyvrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet aſſoupiſſement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguſes ſuſpendent leurs morts aux arbres : les Illinois de l'Amérique les ſuſpendent de même, parce qu'ils ſont trop pareſſeux pour les bruler, & que la terre, ſouvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne ſe laiſſe point ouvrir, & il eſt en tout temps difficile d'y creuſer avec d'auſſi mauvais inſtruments que le ſont ceux des Sauvages. On ne ſoupçonneroit pas que les cauſes phyſiques & la nature du climat influent juſques ſur la ſépulture des nations : on en a néanmoins une preuve aſſez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de bruler les morts, il y a dix-neuf-cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers ſont déjà menacés d'une prochaine diſette de bois de chauffage. Dès le ſecond ſiécle, les Romains preſſentirent la néceſſité de quitter l'ancienne méthode funeraire, de changer les buchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux inſectes & à la putréfaction, dont la ſeule idée leur faiſoit hor-

reur : accoutumés à conſerver les cendres de leurs ancêtres, & à les compter au nombre de leurs richeſſes, ils ne pouvoient ſe réſoudre à les répandre au ſein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit groſſiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguſes ont des ſorciers qu'ils nomment *Schames* : les Américains ont auſſi des Sorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares euſſent des Sorciers, puiſque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans ? car quand on leur faiſoit l'injuſte honneur de les bruler, on les reſpectoit encore, ſans quoi on les auroit laiſſé vivre.

Lorſque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne ſavent point, ils ſe mettent ſur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, treſſé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens jongleurs Américains prédiſoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle unique, parce qu'on ne trouvoit pas un ſeul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aſtrologique, & les Septentrio-

(*) Voyez *Drie-Jarige Reiſe naar China te lande gedaan, door den Moskoviſchen Afgeſant E. Ysbrants-Ides*, in-4o. pag. 35. Amſterdam 1704 Edition originale. L'auteur dit qu'il a rendu viſite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit ſi peſant qu'il eut de la peine à le ſoulever d'une main.

naux à la forcellerie par infpiration : il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Siberie : fuivant cette ordonnance, celui qui s'excufe d'une propherie dont il ne peut produire l'auteur, eft réputé prophete lui-même : on le renferme jufqu'à ce que le temps marqué par la prophétie foit arrivé : fi l'événement ne juftifie pas la prédiction, le juge doit examiner fur quels fondements le prifonnier s'eft rifqué de pronoftiquer, & doit le châtier fuivant l'exigence du cas. (*) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophetes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des chofes qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chute des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tungufes plantent un piquet par tout où bon leur femble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & difent *voilà notre Dieu! profternons-nous, rendons-lui hommage;* & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Caftor, la fichent fur un bâton, & difent *voilà notre Manitou, notre Génie fuprême! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces ufages religieux, me répondra-t-on, une affinité fi indubitablement marquée, qu'il n'eft point poffible de s'y méprendre : mais fans parler ici de tant d'analogies nationales, dûes fimplement au

---

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la Defcription des mœurs & des ufages des peuples de ce pays, par Mr. Gmelin, Profeffeur de Chimie & de Botanique &c.*

hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs voeux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les idoles: l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger: ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traineaux, & réunis en troupes: d'où il s'ensuit qu'une partie de leurs subsistances étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant Mr. Gmelin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werstes: ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques: l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue: ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main s'ils avoient eu la même industrie que

les Tungufes. (*) S'ils avoient eu cette induftrie, ils ne fe feroient pas trouvés dans la trifte néceffité de fe battre fans ceffe avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chaffer fur le même terrein. Ces différences ont eu leur fource, comme on le voit, dans la fubtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion auffi altérée que l'eft celle des indigenes du nouveau Monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique conftituent une quatrieme variété qui ne reffemble en rien aux races feptentrionales, fi l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil fur toute la furface du corps. Elle ne reffemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils font affez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui font monftrueux à force d'être petits; d'autres qui font fourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naiffant. (**) Ce font apparamment les

(*) Comme ceux d'entre les Tungufes, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dreffés. Cette même race de chiens, à mufeau effilé & à oreilles droites, exiftoit auffi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient prefqu'aucun fervice & ne l'employoient à aucune efpèce de travail.

(**) Voyez *Ulloa pag. 233. T. 2.*

travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux : la tyrannie y a influé jusque sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses ; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par ci par là dans la vieillesse : les hommes & les femmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté ; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espèce moins affoiblie que tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'Orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne différent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la

ſtructure de leurs yeux quelque choſe d'aſſez remarquable : les commiſſures des paupieres peu fendues ne ſe terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & maſquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aſpect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un ſeul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large, & le derriere écraſé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Tête de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, ſans qu'il n'en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée : c'eſt-à-dire

applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput, & les tempes, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crane, ſans endommager notablement le ſiége des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité ; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des tempes, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles : il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés ; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques : un homme de jugement régira pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes ; ce ſont des automates briſés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde : il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grandes peuplades, où l'on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient ; parcequ'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Pro-

vidence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des foux à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les paysans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espèce qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non : elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont été dans cette carriere aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale récette dont ils usent est, au rapport de Mr. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broyent dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes ; (*)

(*) *Mémoires sur la Louisiane, pag.* 299. *Tome* 2. *Paris* 1753.

& le Rèlateur ajoute que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils ayent perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce reméde, il seroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la sémence de laitue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier: plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie: une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célébre Hoffman, (*) a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confession des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il refuse d'aller

(*) Quoique Mr. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant après avoir pris de *l'Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enyvrer tous les jours, & devint par là inutile à lui-même, à ses concitoyens & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que Mr. Hoffman ne le suppose; puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

à la guerre, lorſqu'elle eſt déclarée; s'il ne va pas à la chaſſe, il eſt réputé imbécille & jouit en conſéquence de toutes les prérogatives attachées à cet état: chacun ſe fait une fête de le poſſéder dans ſa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces ſignes de démence, qui nous paroiſſent ſi équivoques, ne le ſont pas parmi des peuples où la plus haute ſageſſe ſeroit la derniere des folies. Au reſte, ce n'eſt pas par un ſentiment de bienfaiſance, que les Sauvages en agiſſent ainſi avec les imbécilles; mais par un préjugé ſuperſtitieux, qui heureuſement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on ſait que la ſubſtance oſſeuſe ne ſe durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle eſt très molle & très tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ſes couches, à force de preſſer & de manier la tête de ces créatures, la façonne à ſon gré: pour l'applatir, elle met ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argile, qu'on comprime inſenſiblement, juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une matiere blanchâtre; alors l'opération tend à ſa fin & le monſtre paroît. (*) Les fibres & les nerfs encore ſouples & pliants s'adaptent à cette forme, le cer-

(*) Les femmes ſauvages diſent qu'elles applatiſſent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puiſſe un jour reſſembler à la pleine Lune. Il eſt vrai, que pluſieurs peuples Américains ont l'occiput écraſé, ſans que la mere l'ait comprimé; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne ſont pas bourrés & ne conſiſtent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit inſenſiblement.

veau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crane s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison, pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'ayent toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniment des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a dejà remarqué que les anciens Naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plupart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui dire ; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant serieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme

qu'il a vu dans la basse Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'Evangile ? Il n'est pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiser des Etres qui n'ont jamais existé ni dans la basse Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extasié par son zele, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Eglise, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une sorte de sauvages, qui n'ont presque point de col, & dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de

(*) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. T. 6. Edit. Paris. pag. 345.* „ Vidimus & in inferioribus partibus „ Æthiopiæ, homines unum oculum tantum in fronte „ habentes, quorum sacerdotes à conversationibus homi„ num fugiebant, ab omni libidine carnis se abstine„ bant. . . . .

Ce saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête; *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de St. Augustin n'est pas de St. Augustin, comme si l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire le Discours en question.

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Professeur Baumgarten, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, St. Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue Histoire de l'Amérique.

façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine; & ſeroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le ſont les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence, les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales: tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſque ſur les épaules; & comme les premiers Caſtillans ne ſûrent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons, nom qui a ſubſiſté juſqu'à préſent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargiſſent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il eſt certain que les humeurs & les ſucs nourriciers de la tête ſe jettent ſur ces parties, & favoriſent l'excroiſ-

fance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordellieres: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient envain; puisque tous les remedes imaginables ne sauroient dompter ce mal

(*) Voyez *dans la grande collection in-folio de* Thevenot, *Tome. 2. le voyage du Sieur Acarette au Pérou*, pag. 11.

endémique qui a regné il y a dix huit ſiecles comme il regne de nos jours.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui ſont auſſi des eſpèces de goîtres, ont long-temps réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non ſeulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton: & comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne ſe doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait obſervé juſqu'à préſent parmi les hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre mécaniſme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant: Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'éſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'où réſulte une eſpèce de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilaſſo dit, que les ſujets de ce canton

ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cusco & le fils de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les soumit, & l'Inca alors regnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui fit arracher deux dents du milieu des machoires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains ayent reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu

(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais exifté aucune correfpondance entr'eux & les Indes occidentales : tant les hommes font originaux, lors-même qu'ils paroiffent fe copier. L'idée que la bouche feroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura fuffi pour en rejetter deux, & pour fe mocquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles font à peu-près les principales obfervations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vaftes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'hiftoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquifitions, fi des Philofophes formoient le projet d'y voyager: nous favons qu'il y a d'autres contrées dont on a fouftrait à deffein la connoiffance au public. Ceux qui, en abufant à la fois de la fainteté de leur miniftere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, fe font érigés en petits tyrans fous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des Rélations trop finceres de leurs conquêtes : les Hiftoires du Paraguai par Charlesvoix & Muratori, font écrites avec tant de partialité & fi peu de difcernement, qu'il n'eft pas poffible d'y ajouter foi : ce font des efpèces de Légendes, & je crois que le lecteur n'eft pas médiocrement édifié, lorfque Charlesvoix lui affure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes ferpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Miffionnaires qui fe jettent quelquefois à corps perdu fur ces animaux entreprenants, pour fauver, au danger de leur vie, la virginité des indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs Etabliſſements du Paraguai comme des uſurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leur richeſſe, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai; mais c'eſt une Province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Airès; tandis que la Californie forme une Péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible. Le Lord Anſon eſt le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déja dangereuſement puiſſante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impreſſions ſiniſtres que pouvoit laiſſer dans les eſprits, la Relation du Commodor Anglais, les Jéſuites de Madrid ſe déterminerent à publier une *Hiſtoire naturelle & civile de la Californie* (*). Cet ouvrage à tous égards original, donne

(*) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, ſous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Eſpagnol on le traduiſit en Anglais; enſuite en Hollandais ſous le titre de *Natuurlyke Hiſtorie van California*, *Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Françaiſe, dont on auroit pu ſe paſſer.

une haute idée de l'adreſſe de ceux qui l'ont composé ; car quand on a lu avec attention cette Hiſtoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne ſait abſolument rien : on reſte dans l'illuſion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, ſans en rien dire : tant les auteurs ont ſu par des tranſitions bien ménagées voiler tous les objets intéreſſants, pour s'étendre à perte de vue ſur des minuties, ſur des miracles, & s'appeſantir ſur des détails étrangers au fond de la matiere : on y apprend ſeulement que le Lord Anſon n'a pas rendu aux Jéſuites toute la juſtice que méritoit, de la part même d'un Proteſtant, le zele ſaint & reſpectable qui a toujours caractériſé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémiſphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninſule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne ſait quelles limites lui aſſigner du côté où ſa baſe va ſe réunir à la côte occidentale du Continent. (*) Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cents lieues ſur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, ſelon qu'on meſure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & ſe termine en pointe juſqu'au Cap de St. Lucar, giſant au 23ieme degré de latitude ſeptentrionale ; de ſorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le

(*) Mr. de Buache prétend, qu'il a réduit la Californie à ſes juſtes bornes : mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'eſt pas toujours de la compétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été priſes aſſez exactement pour qu'on puiſſe déterminer leur ſituation reſpective.

même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Auſtrale. La qualité du ſol eſt aux environs de Loretto excellente & ſuſceptible de toute ſorte de culture & d'amélioration : la vigne réuſſit dans les montagnes : les rivages de la Mer vermeille, ſont, à la vérité, fort marécageux & paroiſſent avoir été jadis totalement noyés : on y voit encore une infinité d'amas de ſable marin & des mares pleins d'eaux ſaumâges, mais dont on peut faire des ſavanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de conſtruction manque à la pointe du ſud, où il ne croît guères que des buiſſons & des arbuſtes rampants : les quartiers du Nord nourriſſent des forêts prodigieuſes, peuplées de gibier. Le principal animal carnaſſier qu'on y connoiſſe, eſt le Tigre-poltron ſemblable à celui du Canada : les loups, ſi l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y ſont introduits que depuis quelques années ; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre auſſi des Ours & des troupeaux entiers de Biſons.

En 1697, les Jéſuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, ſous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en reſſources, actif, infatigable, ardent pour le bien de ſa compagnie, initié dans toutes ſes maximes, & par conſéquent peu ſcrupuleux ſur la nature des expédients & capable de tout oſer : il examina l'état des choſes, vainquit les obſtacles, conçut des eſpérances, & poſa

la baſe de cet édifice des Miſſions de la Californie, que ſoixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à ſon plus haut point, ou ſi vous voulez, à ſa ruine.

Mr. Anſon dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit ſur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'eſt ſûrement point ſa donation, qui y a attiré les Jéſuites, mais voici les véritables cauſes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles qui eſt, comme l'on ſait, ſur les parages de cette Péninſule & des Iſles voiſines, plus fertile & plus riche que ſur ceux de Panama, d'Ormus, de Baſſora & du Malabar enſemble.

Tous les coquillages qui croiſſent ſur cette plage favoriſée de la nature, ſe diſtinguent par le luſtre & la fineſſe de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouiſſant : les huitres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une ſeule barque y pouvoit alors ramaſſer, de calcul fait pendant la ſaiſon, pour ſoixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme preſque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accuſa de pêcher jour & nuit avec tous ſes Eſclaves. En effet on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majeſté Catholique le quint ordinaire qui

ſe montoit à 12 mille écus : on envoya en cour pluſieurs Mémoires pour ſe plaindre des rapines de Salva-Terra & de ſes complices, qui ſe virent enfin dans la néceſſité de ſe juſtifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jéſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélerats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces inſtruments du luxe apportent un obſtacle manifeſte aux progrès du ſalut : c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles ?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit ſi bien mérité dont jouiſſoient alors les Jéſuites à la cour de Madrid, produiſit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majeſté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de ſoupçonner les Jéſuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Miniſtres firent ſemblant de penſer la même choſe.

Salva-Terra, après avoir repouſſé ſi victorieuſement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majeſté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Eſpagnoles ſtationnées en différents endroits de la Californie pour la défenſe des côtes : il allégua des raiſons aſſez mauvaiſes pour démontrer que la choſe, quoique ſans exemple, étoit juſte &

utile : auſſi ſa demande fut-elle accordée. Les officiers & les ſoldats reçurent ordre d'obéir aux Miſſionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La poſtérité ne croira point qu'on ait pu tellement méſuſer de la piété d'un Monarque, faſciner ſon eſprit juſqu'au point de le plonger dans un total oubli de ſés intérêts, & lui inſpirer de la ſécurité, lorſqu'on creuſoit un abyme ſous ſes pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Eſpagne dans ce temps d'aveuglement, on eſt ſurpris qu'elle ſoit encore en poſſeſſion du Pérou & du Mexique,

Les Jéſuites dirent, pour excuſer cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque inſtant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple auſſi brut que le ſont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, ſe faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la converſion de ces furieux, qui ſont, au rapport de tout le monde, les ſauvages les plus paiſibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les ſoldats Eſpagnols indignés de ramper ſous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jéſuites (*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occaſion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes ſéditieux, arrachés par le déſeſpoir de la bouche des mécontents : ils avouent que Salva-Terra caſ-

(*) Voyez *Naturlyke Hiſtorie van California*. E. D. pag. 433 & ſuivantes.

ſa de ſa propre autorité un capitaine, un ſergent, & licencia une compagnie entiere de la garniſon de Loretto, qui avoient oſé murmurer contre le gouvernement eccléſiaſtique.

2. Il eſt conſtant que les Jéſuites ſe ſont imaginé long-temps, qu'en étendant leurs miſſions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Eſt de cette Péninſule, à un grand pays habité par une nation riche & civiliſée, dont tant de voyageurs ont ſoupçonné l'exiſtence: il y a même des Auteurs, comme Acoſta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ſes maſſacres & de ſes déprédations, un nombre conſidérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des tréſors ineſtimables. Cortez lui-même a été dans cette perſuaſion, à laquelle il eſt fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où ſa préſence étoit ſi néceſſaire au Mexique, dont la conquête ne put aſſouvir ſa cupidité: il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes ſauvages, pour y chercher des richeſſes qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, ſi l'on raſſembloit tout ce que les Relations ont dit de cette contrée merveilleuſe qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jéſuites ſe ſont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près ſemblables, au commencement de ce ſiecle, ſes nombreux établiſſements ſur l'Orenoque: elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroiſſoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus

absurdes passent par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies. . . . . .

En lisant tout ce que le Jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zele, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver! " Ce que l'on débite „ des richesses & des trésors du *Dorado*, dit-il, n'a „ rien qui doive nous étonner; car en laissant à part „ ses montagnes d'or, il suffit qu'on y en trouve au- „ tant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de „ *Neyva* & dans plusieurs autres Provinces du nou- „ veau Royaume, ce qui joint à ce que les Indiens en „ emporterent dans leur retraite, forme un trésor „ équivalant à celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que „ je viens de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive „ jamais qu'on découvre ces Provinces, & que l'E- „ vangile s'y introduise; il en sera peut-être alors du „ *Dorado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora* „ près du nouveau Mexique, qui unit le Continent „ avec la Californie. Ses peuples viennent de recevoir „ l'Evangile avec beaucoup de docilité, & l'on a trou- „ vé chez eux une infinité de mines d'argent, dont „ on n'a eu connoissance qu'en 1739. (*)

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoient deux choses morale-

---

(*) *Histoire de l'Orenoque* pag. 147 & 148. T. II.

ment inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisieme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux : aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille ; mais le crédit de la Société para ce coup. (*) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipité dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho : une ordonnance de Sa Majesté Catholique vient de suprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépéché ordre au Général du Galion *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire : l'industrie des Jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire

(*) *Voyage d'Anson, liv.* II. *pag.* 190. *in-4to. Amst.* 1749.

passer les perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espèce de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1690, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour : un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés que quarante sept ans après la premiere exploitation, les Jésuites vendoient déjà assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les colonies Européanes, si multipliées en Amérique, ayent planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent ; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmosphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct ; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être

excellent; Mr. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques : il est triste qu'elle ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des moines, si occupés de s'agrandir, jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussé dès l'an 1762; par les côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de St. Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables, (*) ne paroissent pas avoir reçu de la Nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient des bayes, de

(*) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

fruits

fruits ſauvages, & de gibier : d'autres étoient entiérement nuds, & les premiers à qui l'on mit des juſte-au-corps, furent hués & pourſuivis par leurs compatriotes, juſqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements ſi ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, eſt conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'inſenſibilité eſt en eux un vice de leur conſtitution altérée : ils ſont d'une pareſſe impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien & n'étendent point la ſphére de leur conception au-delà de ce qu'ils voyent : puſillanimes, poltrons, énervés, ſans nobleſſe dans l'eſprit, le découragement & le défaut abſolu de ce qui conſtitue l'animal raiſonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin, les Californiens végétent plutôt qu'ils ne vivent, & on eſt tenté de leur refuſer une ame. (*) Du reſte leur figure eſt ſemblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique : leur corps eſt dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parceque leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & ſemé de grands bancs de ſable, augmente davantage la réverberation des rayons ſolaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient des Nègres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignerent aucune ſurpriſe à l'aſpect de ces hommes ſinguliers, dont la

(*) Voyez *Natuurlyke Hiſtorie van California* : *E*, *D*. pag. 58. & 59.

noirceur & la phyſionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages ſont tous incurieux par caractere, & n'admirent rien par ſtupidité. D'ailleurs il eſt très-poſſible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déja vu des Noirs ſur quelques vaiſſeaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils ſe percent la cloiſon du nez, & le lobe des oreilles, pour y ſuſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpèce de vermine inſupportable, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils uſent, à l'inſtar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimeron*, ou du Tabac ſauvage, végétal que la nature a refuſé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique pluſieurs Botaniſtes ſe ſoient imaginé qu'il ne croiſſoit que dans un ſeul canton, d'où l'on l'avoit tranſplanté aux Iſles.

Comme la Californie eſt une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Aſie, les Jéſuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments hiſtoriques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais ils conviennent ſincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuſes. (*)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune eſpèce d'écriture ou de caractere, ſont tellement abrutis, tellement dépourvus d'induſtrie & d'idées,

(*) *Hiſt. van California* pag. 53. juſqu'à 57. Tom. I.

qu'on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils ayent jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Aſie. Quand on les interroge ſur leur état primitif, ſur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial reſpiré dans leurs ſolitudes, ſans mécontentement, ſans chagrin juſqu'à l'arrivée des Miſſionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aſpect en devient effroyable, & les Jéſuites, quoi qu'ils ayent pû croire de l'opulent Royaume de Quivira, ſont maintenant très-déſabuſés à ce ſujet : ils ſavent qu'on perdroit ſes peines à y chercher davantage la colonie Chinoiſe que Mr. de Guignes a fait venir par la route du Kamſchatka, juſqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politeſſe, les mœurs, les arts, les ſciences, l'eſprit d'invention & d'intelligence dans le centre de la Californie, où malheureuſement pour ce ſyſtême on n'a vu que des troupeaux de barbares ſi ſtupides, ſi dégénérés de l'homme, qu'on a même déſeſpéré d'en pouvoir faire des eſclaves.

En liſant l'hiſtoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tſchirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du nord de la Californie, on peut ſe convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées déſolées & des nations inſociables. Les Ruſſes n'y virent que des rivages preſqu'inacceſſibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit deſcendre avec beaucoup de difficultés un pilote, un boſman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraiſemblablement

maſſacrés à l'inſtant même de l'abordage par les habitants du pays, aſſez féroces pour uſer de ce droit affreux & inſenſé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, ſi l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la ſociabilité, & les notions du ſens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tſchirikow, en faiſant voile du Kamſchatka, avoit embarqué ſur ſon navire deux Kamſchatkadales, dans l'eſpérance que ces Aſiatiques pourroient lui ſervir d'interprêtes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui eſt la plus voiſine de l'Aſie; mais cette précaution fut inutile : on ne put ſe faire comprendre des Américains, parceque leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tſchuktſchi qu'on parle au Kamſchatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des deux continents, ne ſont pas filiations les unes des autres. (*)

Longtemps avant le voyage entrepris par les Ruſſes en 1741, le Pilote Morera, délaiſſé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déja erré pendant plu-

(*) On ne ſait pas au juſte, à quel endroit de la côte de l'Amérique, le Capitaine Tſchirikow fit ſon débarquement; ſoit que la Cour de Petersbourg ait, par des raiſons d'Etat, ſupprimé & altéré pluſieurs articles dans le routier de ce voyage, ſoit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Iſle de la Croiere de faire des obſervations Aſtronomiques. Au reſte, en ſe tenant à l'eſtime & aux obſervations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuſe & envelòppé d'épais brouillards, il paroît que les Ruſſes toucherent à la côte

ſieurs années dans les terres ſituées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents ſans nombre, il arriva à la garniſon Eſpagnole de Sombrerette : il conſte par ſon rapport que tous les pays en-deça & au-déla du Cap de Mendocin ſont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des biſons, des ours, & des hordes peu nombreuſes d'Américains Agriophages. Telle eſt cette Région fortunée où l'on ſuppoſe que les Chinois ſont venus dans des canots vendre leurs ſoyes, leurs porcelaines, & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique juſqu'à l'iſle de Chiloë, car Mr. de Guignes ſoutient que la politeſſe étoit très-répandue ſur toute cette plage, & il eſt impoſſible qu'elle ſoit venue, dit il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà juſqu'où l'eſprit de ſyſtême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eſt un torrent qui ſe perd dans un précipice, d'où la raiſon ne ſe retire que rarement.

Je ſuppoſe pour un inſtant qu'il ſoit permis à un Littérateur déſœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaiſes traductions comme ſi c'étoient des vérités hiſtoriques tirées des archives

---

ſituée au 56me degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240 degrés de longitude. Quant à Béering, il eſt ſûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le ſeptentrion que Tſchirikow.

Nicolas de l'Iſle n'aſſigne pas ces endroits ſi intéreſſants, ni dans ſa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans ſa carte Cylindrique, ne parle que des terres baſſes & noyées au 74 degré de latitude N, où il dit que les Ruſſes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres baſſes & ces Ruſſes échoués ſont des fables.

de Pekin : je ſuppoſe qu'il ſoit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perſonne, & où perſonne ne ſe ſoucioit de comprendre leurs dogmes; il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer ſur de fauſſes cartes géographiques, pour donner du poids à de ſemblables bagatelles. La carte dont Mr. de Guignes a accompagné ſon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, eſt fauſſe en ce qu'elle place dans l'Amérique une immenſe mer méditerranée qui n'eſt pas en Amérique : c'eſt bouleverſer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-déla du Cap blanc on trouve, ſelon Mr. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet eſpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueſt : il n'y a qu'à conſulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus recentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eſt imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninſule, ont pû ſe tromper dans les poſitions relatives; mais depuis qu'on ſait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court ſans interruption, depuis la baſe de la Californie vers le Nord juſqu'à la proximité du cercle boréal, c'eſt une falſification manifeſte de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fauſſes médailles, ſuppoſé de faux manuſcrits, de fauſſes inſcriptions lapidaires, pour juſtifier des conjectures

chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû defendre ſous peine de mort aux ſavants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inſcriptions antiques. Reprimera-t-on par cette ſéverité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raiſon dans ſes conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains,

RIen ne ſurprit davantage Chriſtophe Colomb, comme il l'a avoué à ſes amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que ſous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuſe, & en Amérique des hommes ſeulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diverſité de couleurs, dans des climats ſi ſemblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui déſeſperoit les Phyſiciens du quinzieme ſiecle.

On n'inférera point ici une diſſertation complette ſur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce ſujet dans la ſuite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, ſans y méler trop de diſ-

cuſſions & des hors-d'œuvres: les détails préliminaires dont cette explication a beſoin, ſeront courts, & s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce ſiecle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps paſſé, diſent que les Nègres deſcendent en ligne directe de Caïn, (*) à qui Dieu écraſa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à ſa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un aſſaſſin. Les Docteurs du temps paſſé enſeignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens ſont la poſtérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Iſmael: l'Abbé Pluche a défendu ce dernier ſentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa enſuite à dire des injures contre Deſcartes & contre Newton: il devoit, pour n'être pas inconſéquent, attaquer les défenſeurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne ſais par quelle fatalité les Théologiens, comme faſcinés ſur leurs propres intérêts, ſe ſont ſi ſouvent approprié des queſtions du reſſort de la Phyſique: en ſortant de leur ſphère, en prononçant ſur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver ſinon d'avoir tort, d'être ridicules,

---

(*) L'Auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du nouveau continent* ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Nègres, en les faiſant deſcendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuſe extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Eſpagnols avoient penſé du teint des Africains.

& de divertir leurs ennemis? après avoir ſi mal décidé, peuvent-ils raiſonnablement ſe plaindre qu'on mépriſe leurs déciſions? Peuvent-ils dire que le ſiecle décline, parce qu'on n'eſt occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'eſprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile; en Aſtronomie, en condamnant Galilée; en Métaphyſique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Phyſique, en brulant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine des Nègres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltants? ou pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abuſa ſingulièrement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Nègres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avant la naiſſance des Lettres, par un rêveur malade: ſi vous en jugez par la datte de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir ou entre Iſmael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Nègres; ſi vous voulez vous contenter de la

vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglement à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones temperées : ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vû clairement que la différente temperature des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Nègres, ſinon dans les pays les plus exceſſivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne font pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'eſpece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1. à 23. A meſure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le ſont moins que les Nègres, parce qu'une plus grande diſtance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Eſpagnols, les Napolitains ſont encore foiblement baſanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples ſont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne ſais pourquoi, des Nègres dans le voiſinage du Pole Boréal & au centre de Grœnland, ſe ſont extrêmement trompés : nous connoiſſons au-

jourd'hui ce dernier pays presqu'aussi bien qu'on connoit la Suede, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoctiale, sont des phénomenes qu'on a découvert en faisant l'anatomie des Nègres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moelleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presqu'entierement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes ayent ignoré depuis si longtemps que la noirceur des Nègres-Simes est visiblement inhérente dans leur matiere séminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps ; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des rases croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux ?

(*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Nègres, de Mr. Meckel.* Voyez aussi un *Mémoire offert à la société Royale sur la couleur du sang des Nègres, par le Docteur Towns.*

Cette matiere colorante eſt ſi tenace dans le ſperme des individus ſains, qu'elle exige abſolument quatre générations mêlées pour diſparoître entierement: la troiſieme poſtérité eſt encore baſanée: la quatrieme eſt blanche. Comme la nature ne s'écarte preſque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles ſont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucoſité, une ſubſtance gélatineuſe, que les Anatomiſtes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réſeau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée eſt blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Baſanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos

---

(*) Voici l'ordre que la nature obſerve dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Nègre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron baſané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, ſort l'Octavon moins baſané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en ſens inverſe, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Nègreſſe, ſort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Nègreſſe vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Nègreſſe, provient l'Octavon, qui a ſept huitiemes de noir & un demi quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Nègreſſe naît enfin le vrai Nègre à cheveux entortillés.

ou Nègres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément: elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau: ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gêlée dont la peau est enduite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'allongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se desseche aussi lentement sur le corps des Nègres, parce que leur réseau, étant plus

(*) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme, étoit composée d'écailles à charnieres, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnieres n'existent pas dans sa nature.

glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à aucun frein de la raison ou de la réflexion; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils différent autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, étant dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blancs, après avoir resté quel-

ques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang, ce qui n'arrive qu'au troisieme ou quatrieme jour: alors cet épanchement se déclare par une jaunisse dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au sortir du sein de la mere, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties se forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés, & peuvent déja retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point dans tous les sujets : elle manque même très-souvent ; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond silence sur ces deux signes qui caractérisent les enfants des Nègres, soit qu'ils ayent craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomènes surprenants, soit qu'ils ayent négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réservées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc osé, sans guide & sans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la

Physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brulant, si le serein & la réverberation des rayons du soleil dans la Zone torride noircissent la moelle & le cerveau des Africains, on demande sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce climat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene ? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un effet néceſsaire : c'est encore l'esprit de systême qui a si long-temps empêché les Naturalistes d'aquérir des idées claires sur ces espèces de métamorphoses.

Le voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la ligne équinoctiale, dans les terres où la réverberation est la plus forte ; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelslo ne se l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européans qui vont se fixer dans la Zone torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'atmosphere, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort

tard

tard & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſerable genre de vie des Africains indigenes: auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui faſſent même par avarice ce que Mr. Adanſon a fait par paſſion pour les Sciences ſur les bords du Niger : il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fievre ſurvient bientôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour la vaincre.

Mr. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la Phyſique, (*) dit qu'en 1764 il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déjà ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

(*) Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique françoiſe, enrichie de cartes, d'obſervations aſtronomiques, géographiques :* à Paris 1767.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils ayent d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un Christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du Cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces Isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissements Portugais. Ceux au contraire qui ont été séjourner à la Côte de la terre ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on sait, une partie de l'Afrique équinoctiale au septieme siecle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Nègres, aussi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173. fit déjà de son temps une observation intéressante: il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique,

étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Nègres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abatardissement & le mélange, on auroit vû que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du pays où les expériences se feroient faites.

Les Maures ont pû fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulsés par Ferdinand le Catholique,

vinrent se jetter dans Rome où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés, que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Nègres transmigrés dans les Provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur spermatique & la substance moelleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette *matiere âtre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conserveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'efaceroient que par une suite très-nombreuse de générations : les Blancs au contraire, étant sans cesse assujettis à une cause active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaye de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus dit que " c'est une hérésie de supposer que le „ genre humain n'a point eu un même pere, mais, „ ajoute-il, quoique ce sentiment soit ouvertement „ & manifestement hérétique, je ne puis m'empêcher „ de l'adopter à l'égard des Nègres, que je regarde „ comme une espèce d'hommes singuliere, très-di-

„ ſtincte de la nôtre, & par conſéquent iſſue d'une au„ tre tige." On pourroit répondre qu'il eſt très-vrai que les hommes noirs ſont différents des hommes blancs; mais qu'il eſt très-faux que la couleur ſeule conſtitue les eſpèces dans aucune famille du regne animal : la forme du nez & l'épaiſſeur des levres ne ſont pas des caracteres eſſentiels : il ne reſte donc que la chevelure des Africains & leur ſtupidité qui pourroient les différencier, ſi l'on ne trouvoit tant d'hommes qui ſans être Nègres, n'en ſont pas moins ſtupides, & tant d'autres qui ſans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux friſés & entortillés.

Si l'on diviſoit par la couleur ſeule le genre humain en eſpèces, il s'enſuivroit néceſſairement, que ſi les Nègres forment une claſſe ſpécifique parce qu'ils ſont noirs, les Olivâtres & les Baſanés formeroient auſſi une claſſe, parce qu'ils ne ſont pas blancs : il s'enſuivroit encore que les Eſpagnols & les Suédois ſont deux eſpèces d'hommes différentes entr'elles. Ainſi à force d'accumuler les diviſions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une abſurdité.

Que le genre humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu pluſieurs, queſtion inutile que des Phyſiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il eſt certain que le climat ſeul produit toutes les variétés qu'on obſerve parmi les hommes : il eſt certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une eſpèce, & c'eſt en cela qu'il s'eſt trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont paſſé par l'eſprit, lorſqu'il rédigeoit ſon journal. Les

Européans, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races ayent été mélées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphere une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crépés, & sur ses deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeâtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralleles : là où elle est la plus excessive, là où le Thermometre monte à trente huit degrés, on rencontre les véritables Nègres. Par tout ailleurs, où l'air est plus tiede & plus rafraichi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrein moins nud & moins sablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrein contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphere, & les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la Zone torride, aussi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele sur le Pic de Ténérife,

quoique de ſa cime on découvre, à l'œil ſimple, la plage toujours brulée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans ſa peliſſe auſſi long-temps qu'il ſe tient ſur cette énorme boſſe du globe, puiſſe à peine ſouffrir ſa chemiſe lorſqu'il en eſt deſcendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé des habitants qui eſſuyent ces differentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les ſauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, ſont des Nègres achevés qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi nopée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les Inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parce que ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jalofes, ce vent ſec & igné qui traverſe les déſerts ſablcneux de l'intérieur du continent. L'Iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des obſervateurs : les naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en ſauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens.

Il eſt abſurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une iſle de l'Aſie; puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Iſles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la Ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'atmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Nègres, n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs; parce que tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrein, y envoyent, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires: auſſi y pleut-il à peu près huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverberation y eſt encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein compoſé de pur ſable, de trente lieues en quarré; & ſi l'on en excepte les côtes du Pérou, le ſol y eſt par tout

pâteux

pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapiſſées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbuſtes du genre des lianes.

Les plus grands eſpaces ſablonneux qu'on connoiſſe ſont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers ſont en Amérique : il y en a qui ont cinq-cents lieues de diametre, & chaque arbre y eſt encore offuſqué par des touffes de plantes excroiſſantes & paraſites, de ſorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuſes retraites de la nature ſauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois ſont plus froids que les lieux découverts & défrichés : les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux ſont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces cauſes réelles & ſenſibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellieres eſt couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaſte groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'eſt point tant le vent d'Eſt qui rafraîchit ainſi l'atmoſphere entre les Tropiques du nouveau continent; car ſi ce vent prenoit tant de froid en paſſant le trajet de mer qui ſépare la Guinée & le Bréſil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traverſant l'Océan du Sud, & la Mer des Indes : il rendroit par conſéquent les côtes orientales de l'Afrique

plus tempérées que ne l'eſt le Chili : ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein, eſt, ſans comparaiſon, plus exhauſſé en Amérique, que ſur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle ſeule occaſionner une différence conſidérable dans le climat : auſſi a-t-on trouvé dans les Cordellieres, & preſque ſous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouiſſant ſurprit Piſarre & les autres déprédateurs Eſpagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint ſur les degrés du Thermomètre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Breſil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y ſoit plus grande que dans tout le reſte de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les ſauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorſqu'il tenta la conquête de cette province ſous le regne d'Eliſabeth dans l'eſpérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une aſſez grande difficulté, ſi le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des eſclaves noirs que Vaſco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorſqu'il fit déchirer ce prince par ſes chiens. On lui aſſura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit ſon langage à part & des mœurs très-différentes du reſte des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animoſité.

Les Eſpagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité : ils crurent, ſur le ſimple

rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué ſur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il ſeroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde, il y avoit paſſé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'eſt nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaiſſeaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains ſpéculatifs ont oſé en feindre pluſieurs, pour peupler à peu de frais les iſles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de bonne Eſpérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Bréſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté ſur les côtes de ce pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bourraſque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux iſles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de barlo vento, malgré toute la réſiſtance du pilote & des matelots entrainés contre leur deſtination dans un autre hémiſphere. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique.

Je ſuis perſuadé que le philoſophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des abſurdités, pour en impoſer à ſes compatriotes; mais il eſt ſûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne ſont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, ſelon la coutume & la néceſſité du pays. Quant à Vaſco Nunnez, comme c'étoit un ſcélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit ja-

mais ; auſſi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre veſtige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impoſſible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cauſe de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & fugitifs ; qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à ſix mille hommes ; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, aſſurent que l'on y reconnoit infailliblement, aux ſeuls traits de la phyſionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & ſur tout d'avec les Africains. Ces voyageurs ſont d'accord que la plus forte nuance du teint n'eſt, dans cette province, que d'un brun olivâtre, tirant ſur le roux. Mr. de la Condamine dit poſitivement, qu'il a obſervé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obſcurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades nègres que le navigateur Rogers ne ſoupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, ſur les rivages de la Californie ; il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans les Relations, pour ſavoir que les Métifs, les Mulâtres, & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de St. Lucar pour le ſervice de la pêche des perles, ont conſtruit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jéſuites. Ainſi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs ; mais ce ſont des eſclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. Mr. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelques-fois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siécles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pisarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au de-là de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la

chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoctiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'obſerver que c'eſt aux pieds des montagnes, & ſur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens ſur le penchant des grandes Cordellieres à la côte occidentale, les Bréſiliens au bas des petites Cordellieres à la côte oppoſée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues juſque là du haut des monts Apalaches: la mémoire de cette émigration ſubſiſtoit encore au moment de l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient deſcendus de Parimé: les Louiſianais avoient auſſi nouvellement fixé leur ſéjour vers l'embouchure du Miſſiſſipi, où l'on voit encore aujourd'hui pluſieurs cantons d'où les eaux ne ſe ſont pas retirées. Les Chiliens diſoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur deſcente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénetrer dans la ténébreuſe confuſion de leur hiſtoire barbare, il eſt probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord ſéjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays ſitué entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traverſé par l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on reſſent la chaleur la plus exceſſive, relativement à l'autre portion du nouveau continent; cependant, comme on l'a dit, il n'exiſte ſur cet immenſe empla-

cement que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*) Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe : ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européane & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espece : ils sont basanés, & les garçons de cette première combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe : l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'espece quarterone : elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération : le Pape Clement XI. a même déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone

(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs : ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés à moins qu'ils n'ayent soin de se peindre. Les Otomacos qui navigent sur les rivieres & qui vivent sur les plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque, Tome premier pag. 108, Avignon 1758.*

comme étant dejà blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un quarteron ou quart d'homme, vient l'espece Octavane, qui a une huitieme partie du sang Américain : elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes privileges, en conséquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle sort l'espece que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche, & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naissent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles & quelques fois aux parties génitales : les enfans Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placé au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jesuite Espagnol, qui a donné,

dans le cours de ſon ouvrage, tant de preuves & de ſuperſtition & d'imbécilité, en diſcutant des matieres phyſiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on ſuppoſe, en toute rigueur que Gumilla a bien obſervé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raiſon que dans l'épaiſſeur d'un tiſſu muqueux, qui eſt plus denſe au bas des reins que dans le reſte du corps: auſſi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres eſt, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je ſuis perſuadé que plus les hommes ont le teint baſané, plus leur liqueur ſpermatique eſt coloriée, puiſque dans le Pérou, où le viſage des habitants n'eſt pas ſi obſcur que dans la Guiane & ſur les rivages de l'Orenoque, il ne faut quelques fois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut néceſſairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

„ Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs ou „ Métices ceux qui ſont iſſus d'Eſpagnols & d'Indiens: „ il faut les conſiderer ſelon les mêmes degrés deja ex„ pliqués à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette „ différence que les degrés des Métifs à Quito ne „ montent pas ſi haut, étant reputés blancs dès la ſe„ conde ou la troiſieme génération. La couleur des „ Métifs eſt obſcure, un peu rougeâtre, mais pas tant „ que celle des Mulâtres clairs; c'eſt là le premier de„ gré ou la procréation d'un Eſpagnol & d'une In„ dienne; quelques-uns néanmoins ſont auſſi hâlés

„ que les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux „ que par la barbe qui leur vient, au contraire il y en „ a qui tirent ſur le blanc, & qui pourroient être regar- „ dés comme Blancs, s'il ne leur reſtoit certaines mar- „ ques de leur origine qui les décelent, quand on y „ prend garde. Ces marques ſont un front ſi étroit „ que leurs cheveux paroiſſent toucher à leurs ſourcils, „ & occupent les deux tempes, ſe terminant au-deſ- „ ſous de l'oreille; ces mêmes cheveux ſont d'ailleurs „ rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils „ ont le nez petit & mince, avec une petite éminence à „ l'os, d'où il ſe termine en pointe, & ſe recourbe vers „ la levre ſupérieure. Ces ſignes, auſſi bien que quel- „ ques taches noires qu'ils ont ſur le corps, décelent „ ce que la couleur du teint ſemble cacher." (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne, car la ſeconde eſt dejà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, expoſés à l'inclémence de l'air, au ſerein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des ſaiſons, ont auſſi le viſage fort hâlé; mais ils ſeroient beaucoup moins noirs, s'ils ne ſe frottoient avec des drogues & des graiſſes. Cette coutume de ſe mâtacher la phyſionomie & de ſe peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les ſauvages de l'Afrique, de l'Aſie, & des Indes occidentales, n'eſt point une mode dictée par le caprice de ces hom-

(*) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5. page 228.*

mes groſſiers; c'eſt un vrai beſoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont ſenti de leurs temps en Europe, comme les Hurons le ſentent encore de nos jours en Amerique.

Dans les pays incultes, les inſectes ailés & non ailés germent & multiplient au delà de l'imagination? ils paroiſſent être dans leur élément favori: au printemps ils obſcurciſſent le ciel & couvrent par leur multitude la ſurface de la terre. De quelque côté que les hommes ſe tournent, ou ſe cachent, ils ſont pourſuivis, perſécutés, dévorés par des eſſaims de mouches, de taons, de mouſtiques, de Couſins, de Mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus cauſtique que dans les lieux défrichés, où l'atmoſphere eſt plus pure. On ne connoît juſqu'à préſent que deux moyens pour ſe garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la ſenſibilité à charge dans ces climats ſauvages: c'eſt de ſe tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs caſes, (*) ou de ſe munir comme les Tunguſes, qui

(*) Les Lappons font cette épaiſſe fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des eſpèces d'agarics qu'ils cueillent ſur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les conſume que lentement. Ce brouillard ſuffit pour écarter les inſectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés ſont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui ſont très-ſujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des ſoubreveſtes & des chemiſes enduites de graiſſes & de ſuif: ſans cette précaution, ils ſeroient dévorés tout vivants par des inſectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favoriſe ſingulierement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des ſauterelles.

ne marchent jamais sans avoir une espece d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras : en jettant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ; mais comme cette fumigation est presque aussi génante, que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occasionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lapons sont si sujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les fôrets, sans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leurs œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possedent une infinité de drogues différentes dont ils se vernissent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils ayent pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils ayent découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une traînée & une piste par tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européans acquièrent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent. (*)

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des

---

(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire : ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem* : *Tacit. Hist. lib. II. 62.*

figures ſur la peau avec des ſucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont ſurpaſſé toutes les autres dans cette ſorte de coſmétique, & dont les membres paroiſſent de loin comme brodés d'Arabeſques, de fleurs & d'animaux paſſablement deſſinés. Enfin la coutume de ſe peindre a produit la mode de ſe ciſeler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il eſt vrai que cette opération, ſi commune parmi des ſauvages placés à des diſtances immenſes les uns des autres, & ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'il y ait jamais exiſté aucune communication entr'eux, a pu tirer ſon origine de la néceſſité où ſe ſont vues les tribus errantes de ſe connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confuſion avec d'autres tribus également vagabondes & diſperſées : chacun s'eſt donc inſcrit, en ſe traçant ſur le front, ſur la poitrine, ſur les bras, la marque permanente & diſtinctive de ſa nation : il eſt certain au moins que les Nègres à front cicatriſé ne ſe font ces taillades dans le viſage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (*)

En Europe, les Légiſlateurs ont conſervé l'uſage des ſtigmates pour en faire le caractere de l'infamie : il y a une loi de Conſtantin qui défend de les imprimer dans le viſage, non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de

(*) Les Nègres ſe reſſemblent ſi fort qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de ſe reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent preſque aucune différence ſenſible.

l'homme, comme il eſt dit dans cet Edit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Anthropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut ſon *Mémoire ſur les Druides* à l'Académie des Inſcriptions en 1746, pluſieurs membres de cette compagnie, pouſſés par un zèle indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelque autre écrivain auſſi peu veridique; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiecle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe ranger en lignes ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts, avec une induſtrie ſurprenante & un acharnemenr incroyable ?

Si les Académiciens qui inſulterent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe,

en accordant que l'homme ſauvage eſt quelquefois emporté, cruel, & ſanguinaire : la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'homme ſocial, & de prouver que les guerres des peuples civiliſés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne ſont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la Nature.

Il n'eſt pas queſtion ici de faire la ſatyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé : trop trompé par ſes maîtres, trop avili par la ſervitude, trop corrompu par ſes paſſions dégénérées en foibleſſes, c'eſt un malade incurable, abandonné à ſon deſtin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme ils ſont, ou comme on les croit être, ſans haine, ſans prévention, ſans reſpect, ſinon pour la vérité.

Si les Eſpagnols n'avoient pas ſenti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort : il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injuſtement exterminés, pour être moins odieux ſoi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere ſi frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute eſpèce de préjugé, on s'étudie à ſéparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages ſuſpects.

Les Eſpagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur ſang les idoles du Mexique. Ici l'exagération eſt ſi groſſiere & ſi ſenſible qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines

dans

dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en amphitéatre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante quatre mille hommes: on trouva cent & trente mille cranes de personnes dévouées & sacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavereux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des Temples: & que l'un & l'autre a moins pensé à instruire la postérité, qu'à excuser les grandes & infames actions des conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Hannibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager : si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les trois véritables caractéristiques des mœurs sauvages; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomène sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que les témoignages des auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrierent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécile : ils

auroient dû réflechir, que leurs *Auto da fé* sont moins excusables à mille égards que les répas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brulent des hommes sur les buchers de la Superstition; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie: en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes au pied des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table. (*)

(*) Cluvier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortæling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable; puisqu'on ne peut nier que les hommes n'ayent eu besoin de manger avant qu'ils ayent eu besoin de prier: d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir & sans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'Anthropophagie: on a fini par offrir aux Dieux

Il n'y a pas de nation dans l'Hiſtoire, à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiècles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur, quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation : auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une

---

les priſonniers qu'on avoit anciennement dévorés ſoi-même. Delà ſont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hoſtis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable ſacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiſit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloiſe, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de priſonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou ſi l'on en avoit, on n'oſa les ſacrifier de peur de repréſailles.

fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipulzi avoit soif, & dans l'instant on assommoit un captif au piédestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines, & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent-cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an,

(*) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renoudot, il est dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet empire au neuvieme siècle ; ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte aussi que les habitans des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des bassins d'eau chaude, n'est pas aussi un fait vraisemblable, & cependant il est vrai : on étouffe

& dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels: ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse: & toute sensation doulou-

---

ainsi plus de trente mille enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il est surprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux magistrats d'un pays si fécond.

(*) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas. Tome second: Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume; en traitant de la religion des Américains.

reuſe eſt un mal phyſique pour le moindre inſecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végéte ou reſpire ſur la ſurface de cette planete : la façon de décompoſer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de ſon organiſation intime & de ſa ſenſibilité, eſt ſans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe ſi les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant pluſieurs actions réellement indifférentes ceſſent de l'être dans l'ordre civil & ſocial, où les Légiſlateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amolir leurs cœurs par les erreurs de leurs eſprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illuſion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inſpirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants appriſſent à ſe reſpecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes reſpectables, en conſacrant, par des cérémonies impoſantes, les déplorables reſtes de leur exiſtence paſſée.

Il paroît que la coutume de ſe nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un ſiécle, que d'un peuple ou d'un pays ; puiſqu'elle a été répandue ſur toute la terre ; cependant Mr. Rœmer fait mention, dans ſa deſcription de la Guinée, d'une race de Nègres à phyſionomie de tigres, qui ſont, ſelon lui, Anthropophages par inſtinct, & quand il s'en trouve quelques uns ſur les vaiſſeaux Nègriers, ils déchirent les autres eſclaves qu'on a à bord. Ce fait ſeroit ſurprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des perſonnes qui ſont pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des Naturaliſtes qui ont voulu expliquer phyſiquement pourquoi il y a des ſauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'eſtomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcere, occaſionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes ſont quelquefois ſujettes.

Cette explication eſt ſi près du ridicule ou de l'abſurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des eſpèces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conſéquent plus carnaſſieres. Il eſt vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang ſupérieur faillant, & l'inférieur, plus incliné en dedans: les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reſte des Aſiatiques : il faut que les habitants de la Paleſtine ayent eu un défaut à peu-près ſemblable; puiſque St. Jérome s'étoit fait limer ſes dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit aſſurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la poſition, la figure, & le nombre des dents qui eſt quelques fois incomplet, n'autoriſent pas à conclure qu'il exiſte des familles entieres d'hommes dont les dents canines ſoient multipliées juſqu'au nombre de ſix, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plûtot compter pour des monſtres par

surabondance, que pour des êtres régulierement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du Midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Nègres de l'Afrique qui s'éguisent les dents avec une lime ; (*) de sorte que leurs deux machoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Nègres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelques fois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines,

(*) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Cavazzi, T. 2. page 82.*

ricaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Brésil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces instants de rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractere des membres; & on auroit tort de conclure que les Français étoient Anthropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parceque les loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux sorcieres de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au 17me siecle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parceque les fanatiques de la ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un Crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pû porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719,

les Atac-apas de la Louiſiane ſe ſaiſirent de Mr. de Charleville & du Chevalier de Belliſle, égarés à la chaſſe au-deſſus de la Baye de St. Bernard dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignorait juſqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établiſſements de la colonie : ces barbares conduiſirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, aſſommerent à coups de maſſue Mr. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en piéces & le mangerent le jour même, à un répas général de toute la horde aſſemblée, réſervant Mr. de Belliſle pour un autre feſtin, dont un hazard ineſperé l'exempta (*) de ſe trouver.

Qu'une même nation ſe ſoit continuellement entre-dévorée, comme l'Hiſtorien de la nouvelle France l'aſſure des Savanois, cela n'eſt point vrai; parcequ'il eſt impoſſible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une ſociété qui eſſuyeroit une telle combuſtion, ſeroit du jour au lendemain détruite ou diſperſée.

S'il eſt vrai que les Caraïbes avoient mangé, en douze ans, ſix-mille hommes enlevés à la ſeule iſle de Porto-rico : il faut ſans doute qu'ils ayent regardé ces inſulaires comme leurs principaux ennemis, & uſé à leur égard du droit de conquête, pouſſé auſſi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois eſpèces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir;

(*) *Mémoires de Mr. du Mont ſur la Louiſiane.* Voyez auſſi *l'Hiſtoire de la Louiſiane par le Page du Pratz.*

ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pison dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit: peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité fut réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui désesperent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la source commune de tant de coutumes génantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps, au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques

articles des doigts, & s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se bruler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit reparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en est une preuve; il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent; & nous avons déjà observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme

avec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hommes puissent être réduits; & si tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand-Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans. (*) Il paroît presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se repaîtroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots: cette barbarie étoit plutôt une expiation

(*) „ Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-Macoco, „ vers le Congo, des centaines de personnes par jour „ pour sa table, & pour la nourriture de sa maison. Et il „ y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes & „ d'enfans, qu'on va tuer pour manger comme on fait ici „ les moutons. Mr. Toynard disoit qu'on lui contoit en „ Portugal qu'en..... quand on exposoit des hommes au „ marché tout vivans, qu'on marchandoit, l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais qui avoient „ besoin d'esclaves, alloient là en acheter. Mr. Toynard „ ayant dit, ils vous ont bien de l'obligation; point du „ tout lui répondit le voyageur Portugais, ils croyent que „ nous ne les trouvons pas assez gras. *Recueil de l'Abbé de Longuerue pag.* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avait fait à Mr. Toynard.

légale, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouvantable.

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau Monde que bien des personnes ne se l'imaginent: on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas souvent,

---

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Anthropophages*; il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands: il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déja été inséré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

& ſur les bords de l'Yupura, où au rapport de Mr. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs priſonniers. (*) Il eſt vrai auſſi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulſées par les Eſpagnols de leurs iſles natales, & refugiées à la côte du continent entre l'Orenoque & le fleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Miſſionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une averſion ſinguliere à aſſiſter au ſermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de ſimplicité de la découverte de l'Amérique, & de la ſituation où l'on ſurprit ſes habitants abrutis, ſont entrés dans les plus grands détails ſur la diverſité de goûts qui regnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun obſervateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en ſoit, ces anciens Auteurs aſſurent que les Cannibales, & les peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants deſtinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il eſt avéré que la caſtration ſur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La caſtration y avoit donc été imaginée, ainſi que dans notre conti-

---

(*) *Voyage de la Riviere des Amazones, Edition de Paris 1745. page 84 & 97.*

nent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des Anthropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere Charlesvoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglais & des François extrêmement mauvaise, parce qu'elle étoit naturellement salée, (*) ajoute ensuite dans son histoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai,

---

(*) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlesvoix, en assurant que les sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée : comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves.....

qui faſſent uſage de ſel. Il ſemble que ces deux paſſages comparés ſe contrediſent; non que nous doutions un inſtant, que les Indiens n'ayent eu plus d'une fois l'envie ſincere de manger du Jéſuite; mais il eſt fort probable qu'ils avoient pour cela des raiſons plus graves & plus ſérieuſes que celles qu'alleguent Charlesvoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent auſſi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque : les Caraïbes au contraire préferoient les mollets des jambes & les carnoſités des cuiſſes : (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) dont la chair leur paroiſſoit peut-être moins ſavoureuſe, ou plus dégoutante, ſi quelque choſe peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Eſpagnols employerent à la deſtruction des Indiens, préferoient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquesfois pas toucher du tout.

(*) *Torulos brachiorum & femorum & ſurarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans ſa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même choſe des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophages de l'Afrique; mais on ne peut preſque faire aucun fond ſur le témoignage de ce Miſſionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres, ou des Relations de l'Afrique.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle: le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains Anthropophages paroissoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages: ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du delire ou de la fureur; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue: les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord, se sont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau de vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immoderément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent

des liqueurs ſpiritueuſes que des empoiſonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas ſuffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bû que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des iſles ſont les ſeuls qui ayent retenu leur caractere ſombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtiſſoient leurs captifs, & dépeuploient l'iſle de Porto-rico.

Pour completter ce qui reſte encore à dire ſur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mots, ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré en Amérique, le mal Vénérien, comme pluſieurs écrivains du ſeiziéme ſiecle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce Paradoxe ou cette hypotheſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les ſavants, ſi l'illuſtre Chancellier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer : il ſe fondoit ſur la malignité des humeurs, & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique compoſent un poiſon redoutable : cette malignité peut-être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un cauſtique ſi actif, qu'il ulcere & brule les parties extérieures ſur leſquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans ſa *Mécanique des venins*, ne laiſſe aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de ſel que les Chimiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme, (*) & qui ſurpaſſe

(*) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'Analyſe ; & qui fait, à peu près, la cinquantieme partie du ſang : le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à peu près la quatre-vingtieme partie de la maſſe. Outre ces

de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde, dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprégner ses aliments: si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui se nourrissent de choses parfaitement insipides & trempées dans aucune espéce de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit sa vraie source dans l'Anthropophagie, a été, si je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un ouvrage écrit en langage vulgaire, & intitulé *mes caprices médicinaux*: dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté, que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Françaises qui dévastoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes espèces d'aliments, qui occasionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en gouterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraisemblance à ce conte, qui en est

---

substances salines, il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt quatre livres de sang, dans d'autres elle est infiniment moindre.

abſolument deſtitué, ajoute qu'il a fait des expériences ſur des cochons, ſur des éperviers, & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers; & au bout de ce temps, dit-il, je ſuis parvenu à envénimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de puſtules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne différe point du mal Vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachroniſme de plus de vingt ans, puiſque le mal Vénérien ne s'eſt déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également oppoſée à la vérité de l'hiſtoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait ſaler & encaquer de la chair humaine ſur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaiſes perſécutées par la diſette au blocus de Naples : cette ſalaiſon les infecta, ajoute-t-il, de cette même indiſpoſition qu'on a enſuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde; ce qui paroît prouver que cette peſte tire ſon origine de l'abus de manger des hommes. (*)

Mr. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers ſon ſentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'iſle de St. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne ſéviſſoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine abſolument cette hypotheſe, puiſqu'en ce ſens le ſiége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les iſles Caraïbes, & non dans les Antilles.

(*) *Sylva Sylvarum Cent. I. Edit. in-fol. Lipſiæ.*

Mr. Aſtruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti ſur les phénomènes de la nutrition des animaux avec la ſubſtance des individus de leur eſpèce reſpective, a eu la conſtance de repaître, pendant ſix mois, un chien avec de la chair canine, ſans que la ſanté de cet animal ſe ſoit altérée, ſans qu'il ait eſſuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des ſymptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il eſt poſſible, à la vérité, qu'une circonſtance importante ait mis une différence ſenſible dans le cours de ces expériences, & ait par conſéquent offert des réſultats contradictoires aux yeux des obſervateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & ſi Mr. Aſtruc les a employées ſanglantes & ſaines, il eſt ſûr que les accidents qui s'en ſont ſuivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'eſt queſtion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des ſubſtances animales, en tant qu'elles ne ſont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procedé du Médecin Français paroît ſuffiſant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui ſont Anthropophages dans leur eſpèce, ne ſouffrent rien de la qualité de cette nourriture ſi analogue à leur propre eſſence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent,

(*) Monconis rapporte, dans ſes Voyages, qu'un fameux Médecin de ſon temps, ayant répeté les expériences de Fioravanti, avoit obſervé les mêmes phénomènes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les obſervateurs.

ainſi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une eſpèce de Mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fauſſe, pour juſtifier cette aſſertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humain moulus que les Pariſiens mangerent pendant la Ligue, pour déſobéir juſqu'à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduiſit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, ſans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans les plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules vénimeuſes : ſi l'on avoit composé du pain avec des oſſements broyés d'autres animaux, il en auroit réſulté des inconvénients exactement ſemblables, & l'on peut dire que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui indiqua cette prétendue reſſource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Phyſicien. Le *Digeſteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enſeigné le vrai moyen de tirer des ſubſtances oſſeuſes une nourriture innocente.

Au reſte, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & pluſieurs autres Naturaliſtes de ſon temps, c'eſt qu'ils ont ſuppoſé des peuples entiers qui ne ſe ſuſtentoient uniquement que de chair d'homme, ſuppoſition abſurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins ſuſpectes des Atac-apas de la Louiſiane, des anciens

Caraïbes

Caraïbes des iſles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Bréſil, des Criſtinaux, des Pampas, des Peguanchès, des Moxes, ce ſeroit établir un pyrrhoniſme hiſtorique preſqu'inſenſé : quoi de plus naturel qu'un ſauvage rendu furieux par la faim, & mangeant ſon priſonnier, ſon ennemi ? L'idée qu'a ce ſauvage que ſon priſonnier lui appartient, paroît aſſez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conſéquence qu'il tire régulierement de ſes principes ; mais il y a loin encore de-là à une nation qui expoſeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de ſang froid les membres de ſes ſemblables. Quoique les Auteurs de l'*Hiſtoire univerſelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'eſt pas vrai, ni vraiſemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme pluſieurs Médecins du ſeizieme ſiécle ne connoiſſoient point, ou preſque point, la ſource originelle du mal Vénérien, ils s'abandonnerent inconſidérément à une foule de conjectures ſur les cauſes qui avoient infecté l'armée Françaiſe, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peſte ſi meurtriere qu'elle faiſoit craindre la mortalité du genre humain en Europe : ces conjectures ne ſont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité ſur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on ſe faiſoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Céſalpin, les Eſpagnols, blo-

qués dans la bourgade de Somma près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin grec, livrerent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoiables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderique Dias de Isla, Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra Las Bubas*, (*) que le mal Vénérien se manifesta à Barcelone en 1493, & qu'il se répandit de

(*) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Astruc.

„ In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493, Barcionæ, quæ primum infecta, & sic deinceps Europa cum „ reliquo orbe universo, cujus partes hodiè innotuerunt. „ Originem traxit in Insulâ Hispaniolâ, quod satis longâ, „ certâque experientiâ compertum fuit. Cum enim à „ Christophoro Colono (sive Columbo) Thalassarchâ „ reperta & detecta esset, militibus cum incolis conversantibus, quod affectus contagiosus esset, facile communicatus est, & quam citissimè in exercitu grassabatur; „ cumque dolores ejusmodi numquam ab illis conspecti

là comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de St. Domingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes: elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vû ni éprouvé des symptomes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau Monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal Vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation: on ordonna des processions publiques, des jeûnes; on exhorta les citoyens à faire des aumones, pour fléchir le Ciel irrité: on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante, (1494) Charles VIII,

„ aut cogniti essent, causam in maris labores & navigationum molestias referebant, aliasque occasiones, ut „ cuique probabile visum erat. Et cum eodem tempore, „ quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, „ nuperque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs eodem „ morbo corripi cœpit latissimè se diffundente...... Sed „ quia incognitus hactenus valdèque formidabilis videbatur, jejunia, religiosæ devotiones aliæ, & eleemosynæ „ institutæ sunt, ut Deus illos à morbo tueretur. At sequente anno 1494, cum Rex Galliarum Christianissimus „ Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingentem exercitum in Italiam duxisset, multi Hispanorum qui hostes

Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'opposer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indisposition le *mal Français*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans contact immédiat, sinon par celui de l'atmosphere ambiente. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (**) eussent infecté tout d'un coup cette ville

---

„ illorum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo „ ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen quis „ qualisve morbus esset, aut quo nomine appellandus, „ credebant ex ipso aëre regionis subortum. Vocarunt „ igitur *Malum Neapolitanum* : Itali autem & Neapolitani, „ quibus nulla ejus hucusque notitia, *Gallicum* nominabant. Deinceps vero, prout acciderat, quisque pro „ lubitu aliud nomen imponebat. *Astruc. de Morb. venereis, Lib. I. Cap. IX.*

(**) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, 82 personnes tant soldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut guères plus de quarante personnes qui l'accompagnerent à Bar-

immenſe, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, au point qu'on s'y crût menacé de la derniere calamité qui puiſſe accabler l'humanité? La progreſſion & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il ſe tranſmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'eſt parvenu en Ruſſie que ſous le regne de Pierre premier, ignoroient apparamment qu'il ſéviſſoit déjà en Sibérie dès l'an 1680., & s'étoit manifeſté plus de ſoixante ans auparavant à Moſcow, de ſorte qu'il avoit achevé le tour du Globe, ſi l'on en excepte les Terres Auſtrales, en 1700.

On a accuſé les médecins du quinzieme & du ſeizieme ſiécle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à ſouffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas eſſayé tous les remedes poſſibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préſervatifs convenables pour en retarder les progrès: on ſouhaiteroit qu'ils euſſent renouvellé les loix Egyptiennes & Moſaïques contre la lepre, ou qu'ils euſſent employé, de leur temps, les précautions dont on uſe aujourd'hui, quand la peſte arrive du Levant; mais ce reproche n'eſt pas fondé, puiſque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre qu'on conſulta à la fois la prudence des magiſtrats & l'art des médecins, qu'on preſſentit les ſuites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la poſtérité.

La vivacité des atomes peſtilentiels étoit telle dans ſon origine qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu

---

celone: le reſte de l'équipage étant reſté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

donné : ils s'échapoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Aureste c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siécles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lepre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dix-neuf-mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal d'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche, en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plûpart des princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (*) Les médecins de l'Empereur Charles-quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à Sa Majesté de quitter le bois de Gayac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce prince fit usage jusqu'à sa mort.

(*) „ Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre l'a-„ nus & le scroton, causé par son incontinence, & qui „ l'avoit déja mis en danger de mort à Compiegne, six ou „ sept ans auparavant. *Daniel, Histoire de France p.* 434.

Fin de la seconde Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMERICAINS.

TROISIEME PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux.

LEs Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la Baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrain immenſe : ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpèce humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux iſles les plus reculées dans le ſein de l'Océan où les Navigateurs ayent abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur ſort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80ieme degré de latitude, des êtres conſtitués comme nous ne ſau-

roient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphere.

Je sais qu'on y a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parcequ'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants tempérent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se sont les plus élevés, ont eu moins de glaces au 85ieme degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains, ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypotheses auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé; ce qui est en Physique une absurdité.

Le traité de Mr. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales porte tous les caracteres d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que

ce ne ſont ni les exhalaiſons chaudes, ni les vapeurs ſulfureuſes élevées des Terres Polaires, qui occaſionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les obſervateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phoſphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impreſſion ſur le corps du Thermomètre le plus ſenſible. On voit ſouvent, dans le Grœnland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuſes & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet inſtant, reſte auſſi froid que ſi l'obſcurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord ſoient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmoſphere éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques ſeroient conſtantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre: mais on ſait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, ſans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver ſi Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la diſcuſſion du ſentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & auſtrales ſont de la même ſubſtance que les queues & les chevelures des Cometes: c'eſt ſubſtituer une difficulté à une autre difficulté, ſans avancer d'un point l'état de la queſtion, puiſqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaiſſeau Hollandois, qui s'eſt élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaſte étendue de mer, ſans la moindre apparence de quelque baſe terreſtre qui ſupportât des montagnes brulantes; mais ſans entrer ici dans la queſtion de l'aplatiſſement du globe, qui ne ſauroit être auſſi conſidérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, ſi l'on veut, la réalité de ces montagnes brulantes. Quelles conſéquences en déduira-t-on reſpectivement à la température de l'air ? l'Iſlande poſſede un des plus terribles volcans qu'on connoiſſe: il eſt fort ſouvent en travail, & vomit d'immenſes tourbillons de flamme ; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'eſt pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Auſſi reſſent-on dans l'Iſlande, malgré la préſence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermomètre de Réaumur y deſcend ſouvent à quatorze degrés audeſſous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux-cents lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y ſuffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre Planete eſt probablement habitée par des hommes, juſqu'au 80ieme degré de latitude, je n'ai point haſardé une conjecture vague. Voici les preuves ſur leſquelles je me fonde.

Boerhave & d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coagu-

feroit le ſang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs ſi fautifs qu'on ne peut les adopter ſans contredire l'évidence. Là où l'eſprit de vin bien déflegmé ſe géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, la circulation du ſang feroit interdite. Cet axiome reſſemble à tant d'autres déciſions philoſophiques, il n'y manque que la vérité.

Au 68ieme degré de latitude, l'eſprit de vin le plus pur, le plus rectifié, ſe gele réguliérement tous les ans; l'aiguille de la Bouſſole ceſſe de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y fige très-ſouvent. Cela n'empeche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Grœnlandois, n'ayent des établiſſements encore plus voiſins du Pole que le point de la congélation de l'eſprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil ſur l'état des Colonies Danoiſes, telles qu'elles ſubſiſtoient au Grœnland en 1764, ſuivant un extrait des Régîtres de la Compagnie du commerce de Norvege. (**)

(*) Mr. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puiſſe eſſuyer, auroit dû porter ſon calcul au moins à dix degrés de plus du Thermométre de Farenheit, & il ſe feroit trouvé alors moins éloigné de la préciſon; quoiqu'il ſoit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, ſuivant la conſtitution & l'habitude. Il en eſt de même du froid; les Nègres ne ſauroient ſupporter le degré de froid auquel les Grœnlandois réſiſtent: les Grœnlandois, tranſportés ſubitement dans la Zone torride, feroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains ſupportent toute leur vie.

(**) Mr. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763.

A Egedesminde, au 68ieme degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un assistant, & des matelots Danois.

Les loges de Christians-haab & de Claus-haven au 68ieme degré, 34 m. sont occupées par deux négociants en chef, deux aides, & un train de mousses. Ces loges touchent l'Embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes : ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le Détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au 69ieme degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la Compagnie du Grœnland, avec des matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre-cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittembenk, gisant au 69ieme degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Grœnlandois.

---

une liste des colonies Danoises au Grœnland, dont toutes les latitudes sont fautives & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Dannemarck sur la fin de 1765.

Enfin, la maiſon de pêche de Noogſoack, au 71ieme degré, 6 m. eſt tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois, qui ſéjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, ſont aujourd'hui ſur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans réſiſtent, comme on le voit, dans toutes les poſitions indiquées, il eſt aiſé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au delà du dernier terme des poſſeſſions Danoiſes. L'on doit être ſurpris de ce qu'Ellis diſe qu'il n'exiſte dejà plus des hommes, en Amérique, ſous le 67ieme degré de latitude N: n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impoſſible de s'en aſſurer; mais on peut démontrer la fauſſeté de ſa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au 73ieme degré & découvrit à trente lieues plus haut des tombes ſeptentrionales & des ruines de cabanes.

Les Grœnlandois de l'iſle de Diſco, qui ſe haſardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au de-là du 78ieme degré, qui s'étendent probablement juſqu'au point marqué vers le 80ieme, ſous lequel on peut encore vivre même en hiver, puiſque les Hollandais y ont hiverné ſur une roche du Spitzberg en 1633, ſans perdre un ſeul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80ieme degré, il ne faut pas

douter qu'ils ne puiſſent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courſes à quarante lieues plus avant vers le Pole : mais au delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être auſſi aux animaux terreſtres, quoiqu'on en ait trouvé par tout où l'on a pénétré : & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémiſphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graiſſe qui a la funeſte qualité d'engendrer la dyſſenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y ſoient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur eſpece, ainſi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'eſt pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes : elle y dépenſe peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables eſſaims de harengs & de morues, qui ont leur principal ſéjour dans le baſſin du Pole, & ces nuées d'oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puiſſance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété ſurprenante de créatures terreſtres. Cette obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet eſprit actif qui vivifie la matiere modifiée à l'infini, ſans que la différente température de l'air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce développement continuel ? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de vegetaux, plus d'inſectes, plus de reptiles,

plus d'oiseaux : là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent : la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brulante.

Dans le voisinage des Poles, où l'atmosphere & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa seve & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu, par compensation, ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voutes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. Mr. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine ; si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse ; mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacées sont tous carnassiers, (*) & que le Nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coute la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés & sensibles. La réproduction doit donc être

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfisch-aas* ou aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

& très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coute pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'isle de Mayn, trois-cents-cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept-cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer sur des côtes perdues. (*) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres: Horrebow assure, dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six-cents morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossierement construits: on les détruit sans les combattre: & la chasse d'un seul lion est sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singuliere à prendre de si gros poissons

(*) *Cranz Historie von Grœnland. Tome I. pag.* 144. *Barby* 1765.

a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoutés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement. La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Grœnland, l'isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77ieme jusqu'au 79ieme degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquietées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées & que le défaut de subsistance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion: on peut remonter à la source, & puiser dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se défier du Consul Anderson: sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infideles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites: la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur: meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des

rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donnée du Grœnland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage: il peuple le Septentrion de Démons & d'oyes sauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Grœnlandois les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires: c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considerer les Sauvages de ces contrées; & si muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir: envain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlesvoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlesvoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer ou pour réflechir.

L'Evêque Egede a fait un long séjour au Grœnland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverse une contrée en est incapable. Si ce zélé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses

ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les Savants.

Cranz a suivi Egede, & a continué l'histoire du Grœnland jusqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes : le second, qui renferme les tristes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seizieme siécle, l'on ne peut compter que Blefkein : dans le siécle suivant, il n'y a que la Peyrere, qui plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du Nord dans l'espérance d'y découvrir les preuves de son systême, qui n'avoit pas besoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaisir les Relations qu'il a publiées de l'Islande & du Grœnland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne différent en rien des Grœnlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs, & la figure sont parfaitement

ſemblables. La Peyrere avoit avancé de ſon temps, ſans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Grœnland, n'étoit pas intelligible pour les ſauvages placés à l'Occident du détroit de Davis; Anderſon avoit répété la même opinion; de ſorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Dannemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un Miſſionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Grœnlandois, entreprit à la ſollicitation de Mr. Hugh Palliſer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique ſeptentrionale: il pénétra fort avant dans le Labrador; & après pluſieurs courſes, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Grœnlandois. Ces Américains le comprirent ſans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eſt l'idiome national de leur pays: (*) charmés de voir un étranger ſi inſtruit, ils l'accablerent de careſſes, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne conſentirent à ſon départ qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année d'enſuite: ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantſik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans & tous les étrangers du titre de *Kablunet*, (**) ce qui

(*) En 1752 un Capitaine de navire Anglais avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Grœnlandois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux peuples; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Cranz Hiſt. v. Grœnland* T. 1. pag. 337.

(**) Les Grœnlandois ſe nomment auſſi eux-mêmes

revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Grœnlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Grœnland : ils avoient vraisemblablement déja occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme siecle leurs premieres colonies au Grœnland, trouverent dès lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en voulant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'est une erreur extrême de croire que les Danois ayent primitivement peuplé le Grœnland, & que de-là leurs filiations se soient avancées dans l'immense continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au

---

Innuit & *Karalit*, ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes Relations, ne sont que des corruptions. *Egede Histoire naturelle du Grœnland p. 9.*

nouveau Monde a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques savants, qu'ils ont adopté sans examen ce systême romanesque comme une vérité historique : cependant rien n'est moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Grœnland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple assez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux qui les premiers posséderent cette terre de désolation : Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes traditions nationales, assure positivement que les peuplades Grœnlandoises, sans en excepter aucune, sont originaires de l'Amérique. Ce sentiment ne peut plus essuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les faits que le langage des Eskimaux situés sur le rivage occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Grœnlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norvege, & de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut se procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées,

On a d'ailleurs une Grammaire Lappone, & une Grammaire Grœnlandoise, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés à faire paſſer les Américains au Grœnland, qui eſt une partie de leur continent, & non du nôtre : ils ont pu y venir ſans le moindre obſtacle par la terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le 79ieme & le 90ieme degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru ſi long-temps ; auſſi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui giſent encore au-delà, de ſorte qu'il eſt clair que le Grœnland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il eſt uni. Les Géographes qui l'ont aſſigné à l'Europe ou à l'Aſie, auroient pu l'aſſigner avec autant de raiſon à l'Afrique, puiſqu'il ne peut appartenir à aucun diſtrict de notre continent ; quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit ſeroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainſi que celui de Forbisher, & celui d'Ollum-lengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'iſle de Diſco, & ſi étranglé au-delà de cette hauteur, que dans pluſieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courſes beaucoup plus longues, & plus audacieuſes, pour chaſſer les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de ſe cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-iſle,

& ſe rembarquent dès que leur pêche eſt achevée : les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laiſſent inhabitée le reſte du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en tranſportant plus vers le Pole leur dernier établiſſement de Noogſoak, ne s'appercevront un jour que les Grœnlandois & les Eskimaux communiquent enſemble pendant l'été, & paſſent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui préſenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Eliſabeth : on les promena ſur de petits chevaux de Corſe, & ils ſervirent pendant quelques jours d'amuſement à la populace de Londres, toujours avide de ſpectacles inſenſés.

On a depuis expoſé pluſieurs de ces ſauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curioſité du public, dans quelques villes du Dannemarck & de la Hollande, où les vaiſſeaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Français enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui obſédés & martyriſés par ces philoſophes, moururent de déſeſpoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à ſix ans, une fraude ſinguliere à quelques charlatans forains d'Amſterdam : ils traveſtirent en ſecret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graiſſe noirâtre, l'accoutumerent à avaler ſans

répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'inteſtins de poiſſons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune ſauvage, né au Texel, fit ſon perſonnage avec un ſi grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux ſont les plus petits des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetiſſée davantage par l'action du climat: ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette meſure, ſont, ſans comparaiſon, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graiſſe, leur port eſt mal aſſuré; & en examinant les extrêmités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organiſation a été génée, dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terreſtres. L'homme néanmoins réſiſte plus avant vers le Pole que les chênes & les ſapins; puiſqu'au-delà du ſoixante-huitieme degré de latitude il ne croit plus ni arbres ni buiſſons, pendant qu'on rencontre des ſauvages à trois-cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont ſans exception le teint olivâtre: la Peyrere aſſure qu'on en trouve d'auſſi noirs que des Nègres Sénégals; mais c'eſt une pure fiction; & les efforts qu'ont faits les Naturaliſtes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenſes d'érudition: le fait qu'on a voulu expliquer n'eſt pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une ſeule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en eſt même ſi peu foncée dans le viſage, qu'elle laiſſe tranſparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une legere nuance de brun.

Comme ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de poiſſon huileux, leur chair en a, pour ainſi dire, contracté la ſubſtance ; & ce ſymptome ou ce phénomene de leur conſtitution me paroît bien plus remarquable que l'obſcurité de leur teint, terni par la mal-propreté & la violence d'une atmoſphere fort condenſée. Leur ſang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine ; & en touchant leurs mains, elles paroiſſent poiſſées, parce qu'il ſuinte, de tous les pores de leur peau, une matiere graſſe & muqueuſe, aſſez ſemblable à cette viſcoſité qui enveloppe les poiſſons ſans écailles : auſſi eſt-ce la ſeule nation où l'on ait obſervé que les meres léchent leurs enfants nouvellement nés, à l'inſtar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuſe qui recouvre l'épiderme des Grœnlandois & des Eſkimaux, eſt très-différente de cette graiſſe luiſante qui paroît ſur la peau des Nègres ; & lorſqu'elle s'obſtrue dans le tiſſu cellulaire, il en réſulte une ſorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poiſſon, ſont, au rapport de Pontoppidan, aſſez ſujets ; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang; ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les hutes où ils s'assemblent en hiver, que les Européans s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée: aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en user, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné, (*) des monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cases une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de Smectide, ou de pierre ollaire,

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Grœnland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs & des Physiciens, qui faute d'avoir des connoissances sur le gisement des terres Polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buissons d'aune, d'osier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Grœnland, où les flots les déracinent: quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélesses, de cedres de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamschatka, & vers l'embouchure du Léna, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

deſtiné à cuire leurs viandes ; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue que quand ils ſont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terre, comme on l'a répété tant de fois : ils bâtiſſent avec de gros cailloux, à rez du ſol, où il leur feroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tanieres, parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif : le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſuperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énorme de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils ayent la face platte, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur machoire inférieure dépaſſe celle d'enhaut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit : mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne ſont guères élevées que de quarante-ſept pouces. Elles ſe tracent ſur le viſage, ſur les mains, & ſur les pieds, des lignes noires avec un fil graiſſé de ſuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépoſe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles ſont ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter, ſans peine, au-deſſus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples ſauvages de l'Amérique & de l'Aſie, eſt purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à ſix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le ſein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ſes hanches, pour en ſaiſir le bout : cette tenſion continuelle amollit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole eſt, dans les Grœnlandoiſes & les Eskimauſes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur ſoit propre; on l'obſerve auſſi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes baſanées ou olivâtres ont l'iris du ſein d'une nuance plus foncée que le reſte du teint.

Olearius rapporte qu'on viſita une femme & une fille Grœnlandoiſe à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil ſur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'eſſuyent jamais l'écoulement périodique, il ſe trompe : l'Evêque Egede s'eſt aſſuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Grœnland. Au reſte il eſt certain qu'elles ſont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La

dépopulation de la Terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudſon, de la Samoyédie, & du Grœnland, dont les habitants ſubſiſtent principalement de la pêche, paroît réfuter le ſentiment de Mr. de Monteſquieu, qui avoit cru que les parties huileuſes du poiſſon ſont plus propres à fournir cette matiere incompréhenſible qui ſert à la génération, que toute autre eſpèce d'aliment : ce ſeroit une de ces cauſes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſon. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid exceſſif met un obſtacle à la multiplication de ces Ichthyophages; mais comme il eſt avéré qu'on conſomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poiſſon, il ſemble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'uſage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de cauſes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poiſſon qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cauſe principale ou unique. La longue paix dont jouiſſent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroiſſement de leur population; pendant que les miſérables guerres que ſe font ſans ceſſe les Souverains de l'Europe, y détruiſent l'eſpèce dans des flots de ſang.

Mr. de la Condamine, qui a rédigé, ſur les Mémoires de Madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Chalons, prétend que cette créature étoit née au pays des

Eskimaux.

Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimaux: elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731., elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe: armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire des coiffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi: on la baigna & elle devint blanche comme une Européane, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces, à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (*) étoit née en

(*) Cette jeune ſauvage, devenue enſuite *Madlle* le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pû découvrir la retraite: on ſuppoſe

France ; comme l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds ; pendant qu'il paroît démontré, par le mécaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipede. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupedes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parcequ'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous : il ôtoit très-adroitement les appas des piéges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Grœnlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mouſſe, ils aiment leur patrie plus paſſionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la ſienne ſous le ciel le plus ſerein, & le plus fortuné : la cauſe qui attache ainſi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement phyſique : ils ſe ſentent mal par-tout ailleurs que chez eux : à Coppenhague, à Amſterdam, l'atmoſphere eſt déja trop tiede, pour qu'ils puiſſent la reſpirer longtemps. Ils ſont naturellement mélancoliques à cauſe du ſcorbut qui épaiſſit leur ſang : la conſcience de leur foibleſſe les rend lâches & farouches ; ils ſeroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il eſt vrai qu'on a exagéré, à bien des égards,

qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la tête, qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le haſard leur avoit fait trouver.

l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit du s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse : les instants leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employent à assister aux sermons des Missionnaires Danois : tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brulants de zele & de piété ; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprennoient pas. Enfin, pour de l'eau de vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangeliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Grœnland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée : comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemarck ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Negre & d'un Grœnlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu

se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du College, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf-cents-mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Grœnland ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Grœnland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme siecle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Grœnlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : ensuite ils publierent des *Lettres Edifiantes*, ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Grœnland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ses magnifiques systêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothese sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général ce que l'on lit sur la religion des peuples ambulants & divisés par petits

troupeaux, doit nous paroître ſuſpect; parce que l'on ne ſauroit affirmer poſitivement qu'on penſe dans une famille comme dans une autre, là où chacun ſe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il reſteroit, à la vérité, un moyen pour s'aſſurer ſi une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce ſeroit d'examiner ſi dans ſon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abſtraites. Or, en ſuivant cette méthode, il s'enſuivroit que les Eskimaux & les Grœnlandois n'ont jamais eu la moindre notion diſtincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame; puiſque leur idiome, borné aux ſeuls objets ſenſibles, aux ſeuls beſoins, ne contient pas des termes pour rendre le ſens que nous croyons attacher à ces expreſſions.

Un autre point, non moins conteſté, c'eſt de ſavoir ſi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers : Mr. Surgy a recuſé le témoignage de tous les voyageurs, qui ſoutiennent que cet uſage exiſte de temps immémorial : il dit, pour ſes raiſons, que ce qui eſt indécent à nos yeux, ne ſauroit plaire à perſonne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de Mr........, qui parcourut la Lapponie ſans que perſonne lui fît aucune politeſſe de cette nature; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas ſuffiſante pour rejetter le rapport preſqu'unanime de plus de vingt

Européans de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglais, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Grœnlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance.* (**)

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés; puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée: ils esperent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abatardie par l'inclémence de l'air; & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité distinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-

(*) *An account of voyage for the Discovery of à North-West passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1747.*

(**) *Histoire naturelle du Grœnland. p. 108. Coppenhague 1763.*

persuadés d'avance qu'on n'est venu chez eux que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrolleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerént la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les Baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable, c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartilages de se roidir : les arbres mêmes qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux ; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges & blancs, les genévriers, les melesses, & les cedres de Siberie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore

enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur les yeux : ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poisson ; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumiere : cet instrument, qu'on attache derriere la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Siberie, pour empêcher l'éblouissement occasionné par le réflet des rayons du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent se tenir les Indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hyvers : tapis alors dans de chétives cabanes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, & si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveller par aucun soupirail, ils respirent dans un brouillard infecte, qui en passant continuellement par leurs poulmons, altere la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Grœnlandois, situés sous le 68ieme degré, ne se servent pas contre les affections scorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui se plaise dans leur climat, & que la Providence semble avoir plantée tout exprès sous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique : ils usent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique;

mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons : ces objets ont été décrits & deſſinés par des Voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties ; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyédes, dont on eſt redevable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui ayent de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Grœnland. (**) Cet admirable écrivain ignoroit que les Grœnlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eſkimaux : tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton : ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent

---

(*) *Cranz Hiſt. von Grœnland, T. I. pag. 129.*

(**) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. V. p. 262. Paris 1744.*

pendant l'été leurs cheveux dans le visage, pour se garantir de la piquure des mousfiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norvege ou de l'Islande, dont les habitants, pressés par cette inquiétude singuliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur seul établissement au Grœnland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres historiques répandues sur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyscandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49ieme degré de latitude : ils y découvrirent dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland*, & le *Weinland*, (*) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est

(*) Mr. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire du Dannemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un Anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes* ? Le Botaniste

possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Grœnlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siecle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Dannemark en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Grœnland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui

Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

habitent l'extrêmité de la Zone tempérée en deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'espece humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi : (*) l'Empire de Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au lieu des moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des arts, & qu'on n'y

(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suede, la Finlande & la Lapponie Suédoise contiennent 228000 miles en quarré, à 60 miles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obstacles, la Suède pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

connoiſſoit que la vie ſauvage ? Non ſans doute, car cette aſſertion ſeroit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immenſe étendue de terrein, ſe ſoient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & dépeuplé pendant ſix à ſept générations : auſſi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs beſtiaux dont ils ſubſiſtoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne ſe ſont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foibleſſe de leur population, épuiſée par la derniere conquête de la Chine & de l'Aſie, qui ſera dorénavant d'autant plus expoſée à leurs invaſions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppoſe des barrieres inſurmontables.

Les Sauvages ſitués directement ſous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà, ſont bien différents de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence eſt également ſenſible, ſoit qu'on conſidere leurs figures, ſoit qu'on faſſe le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, baſanés, foibles, dégénérés du genre humain, ils paroiſſent conſtituer la race

la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du Cercle Polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre ; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possédent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr ; parce que l'agriculture qui nourrit les villes ; est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la Peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup

mortel, comme ſi c'étoit la deſtinée de tous les peuples ſauvages de s'éteindre, dès que des nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la côte occidentale du Grœnland, trente-mille Indigenes : en 1746 il n'en reſtoit plus que dixneuf-mille ; & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept-mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſſentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu-près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit-cents perſonnes, ou de deux-cents familles, ſur une liſiere de côtes de cinquante lieues de France : car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant preſque l'unique reſſource de ces barbares, la diſette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & ſe cabaner fort avant dans le continent, où ils errent ſeulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monſtrueux poiſſons du Nord ſe mettent en mouvement, ils les ſuivent en canots, & en font de groſſes proviſions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner ; car ils changent preſque tous les ans de demeure, & ſont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & en chaſſant, & rien ne leur coute moins que de conſtruire une miſérable hutte par tout où la mauvaiſe ſaiſon les ſurprend. Leur terre n'eſt à perſonne ; le gibier & le poiſſon ſont à tous : ils ignorent ce que c'eſt que la propriété, & la ſervitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons

melons, les piſtaches, les ſorbets & les pilaux dont ſe nourrit l'eſclave le plus titré de la Perſe & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

LEs Savants de l'Europe ſe ſont long-temps amuſés avec les géants de l'Amérique : ils ont parlé hardiment de la conſtruction de leurs cerveaux, de la groſſeur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & perſonne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'exiſtence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu raſſembler les rapports & les dépoſitions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes : on a eu la précaution de racourcir, autant qu'il a été poſſible, ce tiſſu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux ſiécles & demi. Si l'on avoit voulu ſe charger de diſcuter les moindres particularités, le loiſir eût manqué, quand le courage eût ſuffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la ſtérilité d'un ſujet que l'abondance des détails : auſſi la prolixité & la diffuſion ſont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes ſans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéreſſant, confondu & comme ſub-

mergé dans des circonſtances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou faſtidieuſes, qui impatientent & déſeſperent : on eſt dans le cas d'un Botaniſte qui pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, eſt quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriſer dans toute une province avant que d'être ſatisfait.

La méthode des abrégés a également ſes inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'auteur dans un cercle ſi étroit qu'il y eſt comme en captivité ; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps : ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déſerte des Patagons* ; parce que c'eſt un pays déſolé & preſqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vraiſemblablement jamais. Le ſol y eſt nud, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages foſſiles : toutes ces matieres hétérogénes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & des vallées

irrégulieres où aucun arbre ne végete : on n'y voit que des buiffons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque prefqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes fources ; celle qu'on puife dans les fondrieres, eft faumâche & imprégnée de falpêtre qui s'attache au penchant des Dunes fous la forme du verglas, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique fitué au centre de la Zone tempérée auftrale, éprouve de longs hivers : la terre y eft cachée alors fous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus rédouté des navigateurs.

C'eft fur ce rivage enchanté que les premiers Efpagnols crurent voir une race d'hommes gigantefque : d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déferte, affurent qu'ils habitent fur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein eft, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche : une troifieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'ifle de Chiloë jufqu'au Cap Victoire : une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de fable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements inteftins du globe y ont allumés.

Il eſt très-probable que les Sauvages de ces contrées ne conſtituent plus une nation originelle ou indigène; mais qu'ils ſe ſont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour ſe ſouſtraire à l'inſupportable joug des Eſpagnols, auront cherché un réfuge dans les ſolitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraiſemblablement vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude poſſible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une ſeule & même eſpece d'hommes, exactement ſemblables par les linéaments de la phyſionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans; & je ne ſais pourquoi un Géographe s'eſt tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni auſſi petits, ni auſſi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques: c'eſt qu'ils n'eſſuient point un dégré de froid comparable à celui qui concentre l'organiſation des Eskimaux & des Grœnlandois. Du reſte, ils n'ont ni barbe ni poil ſur tout le corps: leur chevelure, d'ailleurs très-noire, eſt beaucoup plus rude ſur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati; cette difformité vient de la ſtructure groſſiere de leurs berceaux, que la mere toujours en voyage ou en courſe, emporte ſur ſes épaules; ce qui fait beaucoup ſouffrir la tête de l'enfant cahoté ſur une mauvaiſe planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, & les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien ſerrées: en parlant ils glouſſent & râlent du goſier, la voix des

femmes eſt plus douce ou moins rauque : elles ont auſſi plus de corporance, le viſage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres ſe peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaiſe, & s'appliquent ſur tous les membres une couche de graiſſe & de couleur ; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus ſingulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tunguſes, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'eſt ni ſi âpre, ni ſi rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'eſt que les Eskimaux ſe tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds juſqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils ſont en action, ils ſe mettent tout nuds, ſans qu'ils paroiſſent trembler de froid.

La miſere de leur vie ambulante par des pays ſtériles effraye l'imagination : ils ont très-ſouvent à combattre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la diſette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourſins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoiſſoient anciennement d'autres animaux domeſtiques que les chiens muets qui exiſtoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte : aujourd'hui ils ſe ſervent auſſi de chevaux

que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à dompter. Ces Chevaux sont de race Européane, transplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayrès, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transplanter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitiéme siécle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense; & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent ils, ni leurs freres, ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47ieme degré, en tirant

ſur Buénos-Ayrès : là ils compoſent des hordes plus nombreuſes où l'on croit entrevoir quelque apparence de ſubordination. En 1741, le *Packa-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglais du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques priſonniers Eſpagnols le lui avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglais confirmerent ce Cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens?

Si ces barbares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde; mais juſqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque Mr. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à pêcher, ou à chaſſer de

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques officiers commandants le vaiſſeau le Wager*. p. 127. in-4to. Lion 1756

certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces aventuriers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préferent, comme tout le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent qu'ils craignent ſi fort les ſpectres qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténébres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantomes, ils ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre compoſée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique : les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des ſauvages du nouveau Monde ; parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti : les Météores, les Eclipſes, les Cometes le conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire,* arrivé au détroit

détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere, avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port St. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'Aumonier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpar Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays : on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zele de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur confeſſeur.

(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Iſles Philippines. Arrivé au port St. Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parents, qu'il vouloit faire Chef d'Eſcadre, comme il avoit fait des prêtres dans ſon Diocèſe ; il fut très-juſtement châtié.

Tel eſt à peu près en ſubſtance le rapport de Pigafetta ; car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent régulierement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame; ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une flêche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la Victoire* n'apporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux ſauvages monſtrueux expirés à ſon bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un ſquelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains : puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, & conduit à St. Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval Evêque de Plaiſance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il eſſuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui

ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa couteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent ſous la conduite de Garcie de Loaiſe, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race coloſſale décrite par Pigafetta. Un vaiſſeau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au port de Las-Zorras, laiſſa à l'équipage aſſez de loiſir pour ſe procurer des connoiſſances & des éclairciſſements ſur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ſes recherches, découvrir le moindre veſtige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglais, (*) nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de ſa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de l'eſcadre de Drake, a publié un journal particulier de cette courſe, où il s'exprime en ces ter-

(*) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southſea, and there hence about whole globe of t heearth.* Ce navigateur étant deſcendu dans l'Iſle des Crabes en Amérique, il y fut à l'inſtant environné par ces animaux : quoiqu'il fut armé, quoiqu'il fît une longue réſiſtance, il dut ſuccomber. Ces monſtrueux cruſtacés, les plus grands qu'on connoiſſe dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs ſerres, & rongerent ſon cadavre juſqu'aux os.

mes. „ Le 22 de Juin 1578 nous eumes, dit-il,
„ un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent
„ un de nos matelots, & un de nos officiers nommé
„ Mr. Gunner. Ces Sauvages ne sont pas de si grande
„ taille que les Espagnols le disent; il y a des An-
„ glais plus grands que le plus haut d'entr'eux: les
„ Espagnols ont sans doute abusé des termes dans
„ leurs relations, n'imaginant pas que nous viendrions
„ si-tôt ici pour les convaincre de mensonge."

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet officier retira de son voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la cannelle de Ceylan, en possede toutes les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se feroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au-contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argensola, des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive: aussi convient-on généralement qu'Argen-

(*) Quelques Botanistes définissent ce cannellier *Periclymenum arborescens, erectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* & la *gomme alouchi*, mais on en fait peu d'usage.

ſola étoit un écrivain romaneſque, & l'héroïque Sarmiento un viſionnaire qui crut voir, dans les dunes & les ſables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au Roi d'Eſpagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en Géographie, puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiſſeau ne paſſe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépenſa pas moins de quatre millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable : elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiecle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre-mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois-mille : les Anglais en enleverent cinq-cents : le reſte découragé arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuſe bourgade : les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe ; mais les Patagons, qu'ils

avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger; ils désirent les colons faméliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr: s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite: il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan: cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane secrétaire du Contre-amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de

long : il obſerva un autre Patagon, pris au *Port St. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du Détroit Magellanique, ils ſont, dit-il, ſi vilains, ſi chétifs, ſi petits qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées ſans proportion à côté d'une nation coloſſale, abandonna le ſervice de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto da fé* pour ne pas favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des géants. Le ton emphatique, une paſſion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractériſent tellement la relation de ce transfuge qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire impreſſion, même ſur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ſes propres frais l'équipement de trois navires, avec leſquels il cingla vers l'extrêmité auſtrale de l'Amérique. Un ſeul de ſes bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Eſpagnol, s'attrouperent ſur le rivage, & aſſommerent ſept de ſes gens qui vouloient débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entrouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a compoſé lui-même une rela-

tion confuse & traînante de ses aventures & de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'ils s'étoit entêté d'un systême fort singulier : il soutenoit qu'une colonie Anglaise avoit, au douzieme siecle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-guineth* Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pû savoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandais, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique : un Allemand, qui se trouva sur l'escadre je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut : on en tua sur

le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vêcu quelques années à Amsterdam: la mere à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais Logicien: il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués: les Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle Nassau; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres qu'ils

n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandaiſe en trois jours, ſe mit à faire des contes à l'équipage pour le déſennuyer : il rapporta, entr'autres choſes, que dans un pays nommé *Coin* il exiſtoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'eſt plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tirémenen ;* mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il eſt ridicule de ſuppoſer qu'un enfant ſauvage puiſſe dans un inſtant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, ſur l'autorité duquel on atteſte des faits qui contrediſent la nature autant qu'elle nous eſt connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut diſtinguer de loin ſur les collines de la terre Del Fuego un ſeul homme coloſſal, occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable. Le navire ayant enſuite touché à l'iſle *Pinguin*, on y découvrit deux ſépultures, qu'on fouilla avidement dans l'eſpérance d'en tirer les oſſements d'un géant; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement ſurpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmaillotté dans des peaux de Pinguins : l'étonnement augmenta, lorſqu'on ſortit le ſecond ſquelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en

regardant les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne ſont pas ſi ſonores que ceux de Hylas & de Jaſon, découvrirent, en 1615, un nouveau paſſage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56ieme degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaiſſeau, qui publia le journal de cette courſe mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un ſeul géant ſur les côtes Magellaniques; mais qu'en creuſant vis-à-vis *l'iſle du Roi* on déterra quelques oſſements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occaſion de ſe brouiller, & s'accuſerent mutuellement d'avoir fait inſerer, dans la relation de leur commis Aris, des faits abſolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus oſſements exhumés par le travers de *l'iſle du Roi*, c'eſt qu'ils eurent des menſonges ſi importants à ſe reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il eſt plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité; & avec les meilleures intentions il eſt difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Eſpagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans

auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandais Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence: on trouve dans son ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrêmité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough: ces Anglais ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en Naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaison avec les indigenes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les François qui ont de tout temps laiſſé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-ſeptieme ſiécle pour naviger aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent ſucceſſivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux hiſtoriens de leurs eſcadres s'accordent ſur la poſture des Patagons.

„ Ce ſont, diſent-ils, des Sauvages de taille ordi-
„ naire, qui ſe peignent le viſage de rouge & ſe bar-
„ bouillent tout le corps. Quelque froid qu'il faſſe,
„ ils ſont toujours nuds à l'exception des épaules,
„ qu'ils couvrent de manteaux fourrés : ils vivent ſans
„ religion, ſans aucun ſouci, ſans demeure aſſurée ;
„ leurs caſes conſiſtent ſeulement en un demi-cer-
„ cle de branchages, qu'ils plantent & entrelacent
„ pour ſe mettre à l'abri du vent. Ce ſont là ces
„ Patagons que quelques auteurs nous diſent avoir
„ dix pieds de haut, & dont ils font tant d'exagé-
„ rations, juſqu'à leur faire avaler des ſeaux de vin.
„ Ils nous parurent fort ſobres, & le plus haut d'en-
„ tr'eux n'avoit pas ſix pieds."

Pour donner le moins d'étendue poſſible à cet article, on a ſupprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons ſans y relâcher. Tel eſt par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Iſle de Juan Fernandez un ſolitaire dont les aventures méritent ſans doute que l'on en diſe un mot. C'étoit un Ecoſſois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu ſeul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'Iſle inhabitée de Fernandez,

où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vitesse incroyable.

La sollicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux & peut-être davantage, il avoit presqu'entierement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'Isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la

faculté de faire des réflexions; mais lorſque diſtrait par les beſoins phyſiques, il ceſſa de réflechir ſur ſon état, le poids de l'exiſtence l'accabla beaucoup moins. L'hiſtoire réelle de ce ſolitaire a fourni le ſujet du Roman de Robinſon Cruſoë, compoſé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fonds ſi riche une production plus achevée.

Mr. Frézier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, ſur un vaiſſeau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après ſon retour en France il publia la relation de ce voyage. Il eſt le premier qui ait changé & tranſporté la patrie des Patagons, pour des raiſons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident: il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'Iſle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants; mais un Gouverneur Eſpagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit ſouvent eu à faire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il eſt ſurprenant que Mr. Frézier ſe ſoit laiſſé perſuader par de tels témoins, qui ont voulu ou ſe jouer de ſa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû ſavoir que s'il y avoit des peuples monſtrueux au Sud de l'Amérique, leur exiſtence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit ſaiſis vifs ou morts, rien n'étant plus aiſé que d'envoyer en Europe des ſquelettes de géants d'un pays qui en ſeroit rempli, & où des navigateurs débarquent preſque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme

résolution d'égorger pour l'avancement de la Physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragmens postiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant: il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays

(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse: quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre Sainte, en demandoit deux-mille sequins; mais l'Empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

étoit

étoit peuplé par une race monſtrueuſe. Son Eſcadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut aſſaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaiſſeau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une iſle de la côte occidentale des Patagons: les Anglais, jettés ſur ce rocher inhabité, ſe brouillerent entr'eux; & cette diviſion de ſentiment, plus funeſte que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités: le plus grand nombre, ſous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bréſil, & abandonna huit de ſes compagnons ſur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux: ils eurent par conſéquent, aſſez de loiſir pour étudier les Mœurs, l'inſtinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a ſans doute acquis le droit de décider s'ils ſont ou s'ils ne ſont pas des géants; & cette déciſion me paroit être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

Les Turcs, qui connoiſſoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Paleſtine ſous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, ſelon qu'ils ſuppoſoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais Mr. de Peyreſch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marſeille, toutes ces curioſités, s'appliqua plus que les autres ſavants, à en examiner la ſtructure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conſeilla à ſes compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Nègres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministre Anglais, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau le *Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego : il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussitôt que ces géants, montés sur des chevaux-nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres : les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives : *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarasser.* (*) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumens, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir qu'il ressentit, pendant huit jours, des douleurs aigües dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays

(*) Cet extrait est tiré du *voyage autour du monde, dans le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par Mr. Byron chef d'escadre. Traduit de l'Anglais.*

Il faut observer que Mr. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à Mr. de la Lande.

„ L'existence des géants est donc confirmée : on „ en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le terroir de „ l'Amérique peut donc produire des colosses, & la „ puissance génératrice n'y est point dans l'enfance.

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours; mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothese qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espèce d'hommes gigantesque, s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence? si la vieille Nature ne produit, dans l'ancien continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport mê-

me de ceux qui en atteſtent la réalité? Au lieu de recourir à la puiſſance créatrice, que nous ne connoiſſons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus ſain, d'une terre plus bénigne, qu'elle uſe d'aliments plus ſucculents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule eſt de vouloir expliquer des phénomenes inconteſtablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux rélations différentes ſur les Patagons, une de Mr. Guyot & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des iſles Maloüines en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude ſur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs ſouliers ſur la foſſe, pour que les autres reconnuſſent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginaſſent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet aſſaſſinat ſans raiſon, de ſang froid & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu ſi grand tort de prendre ces Français pour des Antropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureuſement il ne fit maſſacrer per-

ſonne ; s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui eſt à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont pluſieurs avoient environ ſix pieds de haut. (*)

N'eſt-il pas ſurprenant que deux obſervateurs qui ſe trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied ſur la taille des Patagons ? cependant ſix pouces de plus ou de moins font dans cette dimenſion un objet de la derniere importance : un homme de cinq pieds eſt d'une ſtature peu avantageuſe : un homme de quatre pieds & demi eſt déjà remarquable par ſa petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres. L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de bonne Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les terres Magellaniques, n'étoient que de ſimples marins, ou de ſimples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de philoſophe ou de Naturaliſte : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux

(*) Cette Relation eſt tirée du *Journal des Savants 1767. Tome XXV. p. 33.*

d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées rélativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus? Les ſeuls Phyſiciens qui ayent côtoyé la pointe méridionale dé l'Amérique ont été le Pere Feuillée, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il regnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement auſſi des géants; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir ſe déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuſe; (*) mais Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiécle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célebre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, ſéjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brulés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le ſoufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'une ancien volcan, éteint ou épuiſé. En

(*) *Hiſtoire du Pérou. Liv. IX. Chap. 8. Traduction de Baudouin.*

1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio y fit fossoier & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des cranes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. Mr. le Gentil qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste. Hélene & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de son temps le Duc d'Alburquerque, gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *Gigantologie.* (*) Cela n'empêche pas que tous les Savants ne regardent ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadru-

(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, deterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffisance.

pedes, que quelques-uns ont ſoutenu être des Mammouts qui, au calcul de Mr. de Buffon, ont excédé ſix fois en grandeur le plus grand des éléphants; de ſorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

Mr. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établiſſant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais exiſté, ſinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Phyſiciens, entraînés comme lui, au malheur des ſciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fourniſſent les plus grands os, ſont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes : quelle eſt donc l'origine des grands os foſſiles qu'on y déterre? N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y exiſtoient plus au moment de la découverte de cet hémiſphere par Chriſtophe Colomb, en 1492?

Les cauſes qui ont détruit ces animaux, les eſpèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéreſſants de la phyſique du globe, & de l'hiſtoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants,

que

que l'Ambaſſadeur Isbrand-Ydes, (*) & ſon copiſte Gmelin ſuppoſent s'être ſauvés dans ce pays, pour ſe ſouſtraire à un déluge ſurvenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſile contre l'inondation, ſe ſeroient enfuis dans une région fort baſſe, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immenſe élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au ſyſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſyſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre, dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces maſſes animées ont péri par les flêches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre côté Mr. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'hiſtoire naturelle, en recourant à l'hiſtoire politique des ſucceſſeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques Princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie ſupérieure, & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines ſont aujourd'hui ca-

(*) *Voyage de la Chine*, *p.* 31. Feu Mr. Gmelin n'a fait d'autre changement au ſyſtême d'Isbrand, ſinon qu'il ſuppoſe que les éléphants ont été pouſſés en Sibérie par une inondation particuliere ſurvenue entre les Tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre Hémiſphere.

chées dans des ſolitudes, ſous des monceaux de ſable. N'eſt-il pas naturel de ſuppoſer, ajoute Mr. Surgy, (*) que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Aſie méridionale, lorſqu'il la dévaſta, ſelon l'horrible manie des conquérants?

Je ne ſais ſi l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes enſemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire foſſile ſi incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares; ou qu'ils ſe ſont égarés d'eux-mêmes au delà des plaines de Tobolks, il reſte toujours à ſavoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique ſeptentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Praz & Lignery, quatre de leurs ſquelettes de la plus parfaite conſervation. Comme il eſt démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Iſthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaiſiſſent.

Quand même le détroit de mer qui ſépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au ſoixante-ſeptieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit: quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où eſt de nos jours l'Océan; il eſt certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupedes indigenes de la zone torride, n'auroient jamais pu ſe ſervir de ce paſſage pour traverſer d'un Hémiſ-

(*) *Abrégé d'Hiſtoire Naturelle &c. Tome III. p. 85. Paris 1764.*

phere à l'autre ; puiſque le défaut abſolu de ſubſiſtance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur inſtinct auroit pu les pouſſer à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize-cents lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles diſtances de ſon ſéjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curioſité.

Quelques Phyſiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris animaux aux viciſſitudes qu'ils ſuppoſent que notre malheureuſe planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette ſuppoſition, que l'on a tant de fois fait ſervir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de pluſieurs phénomenes ; mais il me paroît, d'un autre côté, que les ſupputations aſtronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'oppoſent à cette circonvolution générale & à ce tranſport ſucceſſif d'un même point terreſtre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en ſe redreſſant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, ſelon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'eſpace de deux degrés & demi, ſelon d'autres Aſtronomes qui ont ſoumis l'hypotheſe de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſieme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes,

(*) *Dans ſon Mémoire ſur la variation des Etoiles fixes, préſenté à l'Académie de Paris.*

c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone torride, à quelque diſtance qu'ils en ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiecles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix-cents-trente-mille ans: la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même: mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes: les os ramaſſés près de l'Ohio dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'eſt pas vraiſemblable que les ſauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (*)

(*) La majeure partie de ces os foſſiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſée dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louiſiane par Mr. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI. de *l'Hiſtoire des animaux par Mrs de Buffon* & *d'Aubenton in-4to.* 1754. *au Louvre.*

Quoi qu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti ; il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui existe aujourd'hui au nouveau monde entre les Tropiques, est le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossements qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent : dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le

* Mr. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier sur les os fossiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique ; il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler ; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire: il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

regne animal. On ignore ſi ces cataſtrophes ont été uniquement cauſées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleverſé par les éléments : s'il a toujours été, comme il l'eſt de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'ayent été ſubmergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé ſur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toiſes, (*) eſt par ſa hauteur même inacceſſible & inhabitable. Pour ſe ſauver au temps d'un cataclyſme, les hommes & les animaux doivent ſe retirer, non pas

(*) Ulloa, dans ſes *Obſervations aſtronomiques & phyſiques p. 114.* donne au Chimboraço 3380 toiſes de hauteur : je crois qu'on ne varie ſur l'élévation de cette montagne qu'à cauſe de la façon dont on l'a meſurée au baromètre, cette méthode étant défectueuſe en bien de points.

Suivant les expériences de Mr. Caſſini, aucun animal ne ſauroit vivre à la hauteur de 2446 toiſes au-deſſus du niveau de la mer; parce qu'il ſuppoſe que l'atmoſphere eſt à ce point une fois plus dilatée qu'à la ſuperficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne : cependant les Eſpagnols ont grimpé au Pérou ſur le ſommet d'un mont qui eſt élevé de 2935 toiſes, & la ſubtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fuſſent à 489 toiſes plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Caſſini, ſur leſquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les obſervateurs envoyés pour la meſure de la terre ſous l'Equateur, ont longtemps vêcu ſur la crête du mont Pichincha, qui a 2471 $\frac{1}{2}$ toiſes de hauteur au-deſſus du niveau de la mer; ils étoient par conſéquent à 25 $\frac{1}{2}$ toiſes au-deſſus du point indiqué par les mêmes expériences de Mr. Caſſini : ce n'eſt pas tout, ces obſervateurs campés ſur le Pichincha voyoient ſouvent voler des vautours qui ſe ſoutenoient à deux-cents toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne : ces animaux vivoient dans un air où le mercure du baromètre ne ſe feroit ſoutenu qu'à 14 pouces.

ſur des pointes de Rochers nuds & incultes, mais ſur des élévations convexes qui ayent aſſez de ſurface pour fournir à leur nourriture, & aſſez de hauteur pour être au-deſſus du niveau de la plus forte inondation que notre planete eſſuie alors. Or il eſt certain que l'ancien continent poſſede un plus grand nombre de ſemblables endroits que l'Amérique.

Quant aux claſſes génériques auxquelles ſe doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de poſitif; on ſait ſeulement que les oſſements recueillis dans le Canada, & tranſportés en France par Mr. de Longueil, ont appartenu à des ſquelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a auſſi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres d'Hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les provinces méridionales n'ont point été aſſez exactement obſervées & décrites pour qu'on puiſſe les rapporter à un eſpèce connue : il eſt d'ailleurs très-poſſible que cette moitié du monde ait poſſédé pluſieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui ſubſiſtent maintenant. Le globe a ſouffert aſſez de criſes & de révolutions pour juſtifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques ſavants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants ſauvages en Toſcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le ſud de l'Aſie : ils citent, pour leurs raiſons, pluſieurs découvertes de dents éléphantines,

dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jettées ou enfouïes. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (*) ayent saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie: pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brulant que celui de la Zone torride; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique: il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On sait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorsqu'on les habille de pelisses, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques; mais il y a une différence totale entre un animal transplanté auquel l'homme prête son industrie & ses services pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer sa nourriture, & un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources, à son propre destin dans nos forêts; les éléphants ainsi délaissés ne sauroient résister ni en Toscane, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroit donc provenir uniquement des éléphants domptés, & amenés au-delà de la mer par les Romains, les Carthaginois, les Epirotes, & d'autres peuples, amis ou ennemis,

---

(*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténebres ſi épaiſſes : entre les différentes conjectures qu'on a haſardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Géneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, aſſure ſérieuſement que notre globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le couroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'eſt à cette premiere race, dit-il, (*) qu'on doit attribuer les grands oſſements foſſiles parſemés dans les deux continents, & la fable des Titans ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si on liſoit dans une Relation de l'Indouſtan, qu'un Fakir ravi en extaſe avoit fait ce rêve au

(*) Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E... Tome II. p. 298 : Amſterdam* 1767.

bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifié les phénomenes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyſant les noms de la plûpart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangements ſurvenus à la terre, à l'atmoſphere, & aux éléments: le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la terre: celui de *Tiphée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nuages noirs. On ne ſauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, de météores & des cataſtrophes phyſiques: que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & ayent conſpiré à métamorphoſer les phenomenes terreſtres & aériens en géants; cela, dis-je, eſt toujours remarquable. En admet-

tant que les Grecs & les Hébreux ayent puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, ayent eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, ayent extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renverserent des montagnes, qui déracinerent des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel peut à peine réprimer les attentats ; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui échappés aux inondations & aux volcans ont repeuplé la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties : le souvenir de ce malheur, en

paſſant de génération en génération, aura pris inſenſiblement la forme d'une hiſtoire fabuleuſe, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins

L'exagérateur Garcilaſſo de la Vega place dans une province du Pérou des ſtatues coloſſales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démeſurée, qu'il eſt tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit ſur la foi de Ciéca de Leon, & de Diégo d'Alcobaſa, deux auteurs ſi obſcurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces conſtructions merveilleuſes; je ſuis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais exiſté, ou du moins que ce ne ſont que des tas de pierres monſtrueuſes & figurées, ainſi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chauſſée des Géants*, & que tout le monde ſait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire ſuppoſe avoir été taillées & tranſportées par des bras giganteſques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de meſurer la hauteur des portes d'une vieille maſure Péruvienne, preſque la ſeule que l'on connoiſſe, ont trouvé ces ouvertures ſi baſſes & ſi étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y paſſer à ſon aiſe. (*)

(*) Voyez *la Deſcription d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar*. Les portes ont trois pieds de large, & à peu

Si les géants du Pérou avoient bâti des maiſons à leur uſage, où il leur eût été impoſſible d'entrer, j'avoue volontiers que cela feroit plus admirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune ayent groſſiérement façonné des blocs de pierre en figures coloſſales avec des haches de cuivre trempé, cela n'eſt ni fort ſurprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque choſe de neuf ſur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Perſépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire ſur tout les ſculptures ſaillantes; pendant que les Académiciens Français n'ont pas obſervé une ſeule pierre ſculptée dans la maſure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. Mr. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits où ſuivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majeſtueux que le Comte de Caylus préfère à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé; mais ſi cet illuſtre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations menſongeres de Garcilaſſo & de ſes ſemblables, on ſe feroit au moins attendu à un jugement plus équitable de ſa part ſur les ruines de la prétendue Perſépolis : les deſſeins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin,

---

près une toiſe de haut ; mais les jambages n'étant pas paralleles, & ſe rapprochant par leurs ſommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi-pied. Nous aurons encore occaſion de parler de cet édifice dans le ſecond Volume, où nous marquerons la différence qui ſe trouve entre la deſcription de Mr. de la Condamine & celle d'Ulloa.

prouveront à jamais que ce ſont des reſtes d'une conſtruction déſordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des deſpotes Aſiatiques, en qui la corruption du goût eſt le premier fruit du pouvoir abſolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité ſur les Patagons, les raiſons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'eſpèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantefque dans une petite province de la Magellanique: on s'eſt uniquement borné à conſidérer les faits, & à calculer le dégré de probabilité des différentes relations publiées depuis l'an 1520 juſqu'à nos jours, d'où il ne réſulte aucune preuve déciſive; puiſque le témoignage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquelettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute: s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eſt le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit Mr. de Fontenelle.

FIN DU TOME I.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

Astruc

C

F

K.

L.

O

T

U



